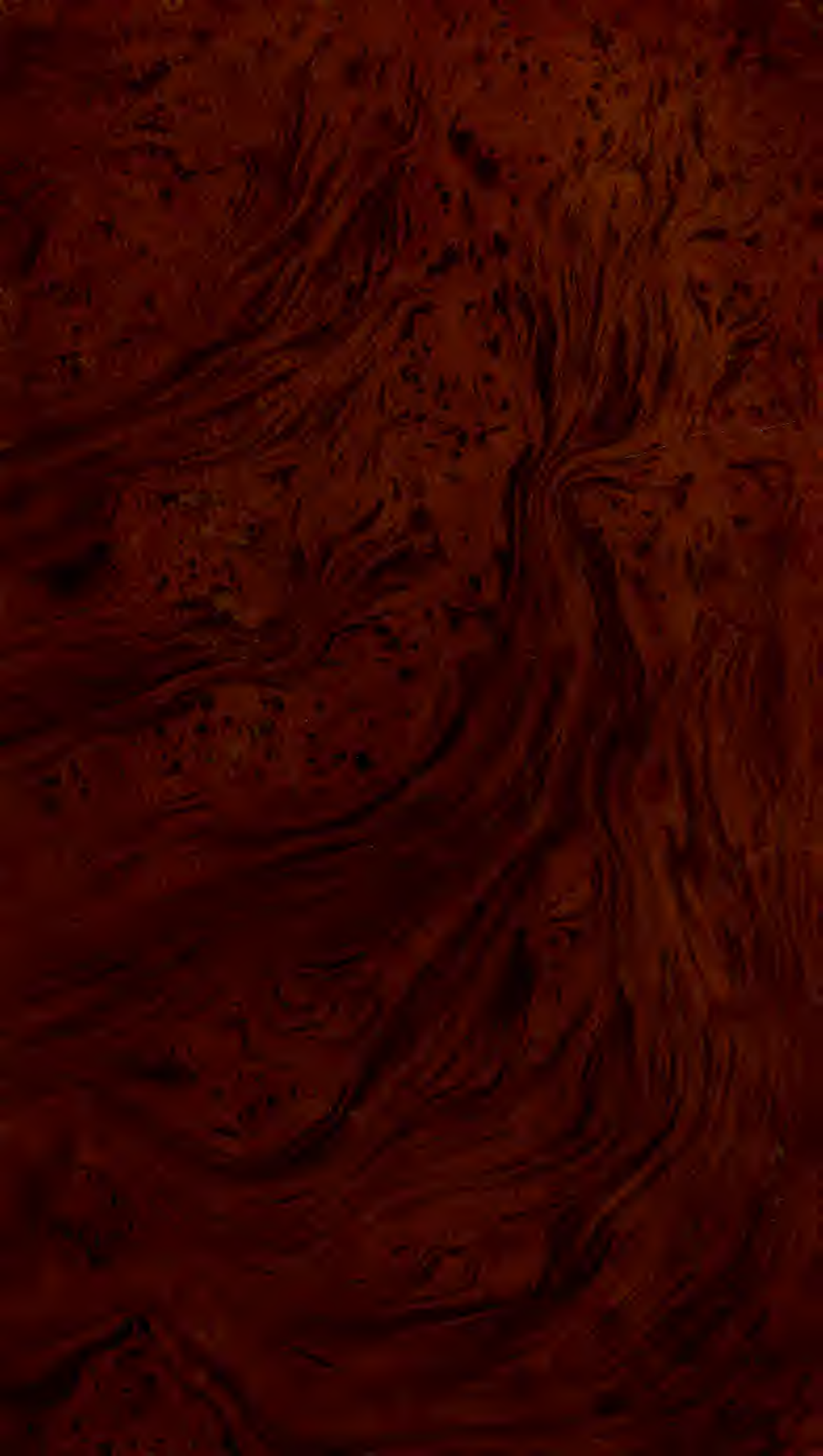
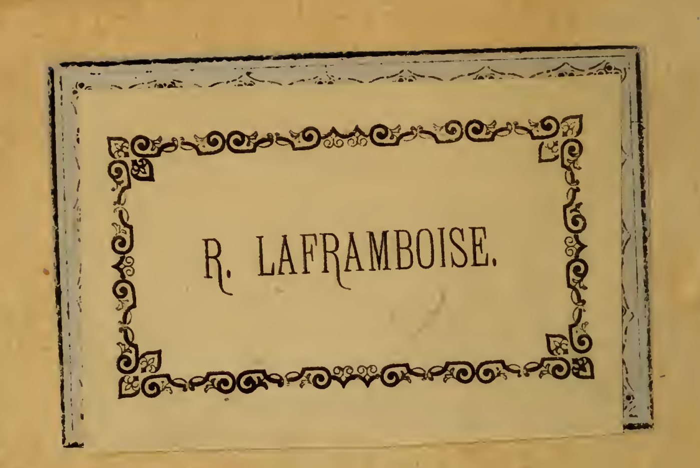



R. LAFRAMBOISE.



M. Laframboise

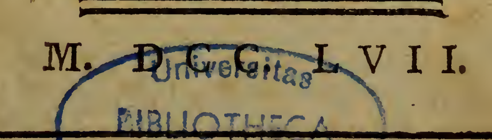
LETTRES
DE MADAME
DE MAINTENON,

A M. L'ABBE' GOBELIN.
A LA COMTESSE DE St. *GERAN.*
A DIVERSES PERSONNES.
ET A MADAME
LA MARQUISE DE VILLETTE.

TOME SECOND.



A AMSTERDAM,
Chez Pierre ERIALED, Imp. Libr.



M. DCC. LVII.



LETTRES DE MADAME DE MAINTENON,

A M. L'ABBÉ GOBELIN *.

LETTRE I.

Paris, le jeudi. 1669.



E M'ÉTOIS toujours bien douté, que la pauvre Madame de Loiselle se flâtoit. Elle doit aller voir sa fille aujourdhui. Ne confondez pas vos visites avec celles dont je suis si fatiguée. Je vous distingue en tout, sur tout, & par tout. Vous m'êtes

* L'abbé Gobelin envoïa secretement ces lettres, quelques heures avant sa mort, aux dames de St. Louis Me. de Glapion les arrengea comme elle put. La plupart

fort agréable. Je n'en excepte pas même vos reprimandes. J'ai vu Me. la maréchale (*d'Albret*). Je l'ai revoltée par mon silence, le plus qu'il m'a été possible. Nous devons faire des promenades ensemble. Je voudrois bien que vous en fussiés. J'enverrai savoir si vous êtes de retour, où si vous passés les fêtes à Pontoise. Il faudra que je fasse mes dévotions. Je crois que Saint Bernard dit vrai. Et je vois avec douleur qu'il ne suffit pas de se vuider la tête des choses criminelles, & que si les plaisirs innocens éloignent moins du salut, du moins ils sont aussi opposés à la perfection où vous voudriés me conduire. Je suis fort enrhumée : je ne sai plus que faire : & je ne veux pas voir l'abbé.

LETTRE II.

Ce jour des cendres

MADAME de Coulanges m'a dit que vous aviés pensé mourir. Je ne l'ai su qu'après votre resurrection. Et je n'y ai pas été moins sensible. Je vous plains de

sont sans date dans l'original. Les copies n'en sont pas rares. Celle de Me. la marquise d'H. . . . . est la plus complete. Il est remarquable qu'il n'y en a point de l'année 1685, année du mariage de Me. de Maintenon avec le Roi. L'abbé Gobelin eut apparemment ordre de les bruler.

vos maux passés : & j'apprehende vos maux à venir. Ils deviennent, ce me semble, bien fréquens. Je suis fort intéressée à votre conservation. Et j'envisage avec tant de plaisir le honheur de me trouver bientot entre vos mains, que je serois inconsolable, si mon espérance étoit trompée. Il se passe ici des choses terribles entre Me. de Montespan & moi. Le Roi en fut hier témoin. Et ces procédés joints aux maladies continuelles de ces enfans me mettent dans un état que je ne puis soutenir. Ne m'abandonnez pas. Ecrivez-moi souvent. Et comptez sur ma reconnoissance & sur mon amitié.

LETTRE III.

M. VOTRE neveu me défend de lui faire réponse. Il me fait grand plaisir : car je n'en aurois pas eu la hardiesse. J'ai lu sa lettre deux fois, & deux fois je l'ai admirée. Qu'il m'en écrive une que je puisse montrer. Car j'ai une grande passion que son mérite soit connu ici. Il faut que ce soit un simple remerciment de ce que je lui ai fait voir mes princes & Versailles. Qu'il loue tout ce qu'il a vu : qu'il dise quelque chose de l'éducation : tout cela simplement & fortement. Je connois

le gout de ce péïs-ci : je vous dis donc ce qu'il leur faut. Je voudrois des copies de tout ce que vous & M. votre neveu avés écrit ſur l'hiſtoire de France à l'uſage des enfans. Et je voudrois auſſi qu'il fit quelque choſe de ſuccint ſur l'hiſtoire Romaine.

LETTRE IV.

Le 6 mars.

VOTRE lettre m'a fait un très grand plaiſir. Je ne ſai ce que je trouverai. Mais il eſt certain que je cherche mon ſalut en m'éloignant d'un trouble qui y eſt fort oppoſé. Si je me trompe, ce ſera par les conſeils de gens d'un bon eſprit. Vous le ſavés. Demandez à Dieu, je vous ſupplie, qu'il conduiſe mon projet pour ſa gloire & pour mon bien. Tous les jours je lui fais cette priere. Il me ſemble que je ſuis dans un aſſez grand détachement, & qu'en me retirant d'ici, je ne ſuis point les conſeils de mon impatience. Car ſi quelque homme ſenſé & pieux me conſeilloit d'y demeurer, j'y demeurerois malgré tout ce qu'il en couteroit à ma ſenſibilité : & d'un autre côté, ſi Me. de Monteſpan me traitoit à ma mode, ſi tout ce

que je desire je l'avois, je quitterois tout également, pour peu qu'on le voulut. Cette indifférence semble me promettre les bénédictions de Dieu. Surement il ne m'abandonnera pas. Bon jour.

LETTRE IV. *

A Versailles, le 14. juillet.

J'AI UNE extrême envie d'acheter une terre : & je n'y puis parvenir. Mr. de Montchevreuil est à Paris. Je l'ai prié d'y travailler, & de s'instruire de tout ce qu'il y avoit à vendre. Voïez-le : & joignez à toute l'amitié qu'il a pour moi toute celle que vous avez vous-même. Point d'affaire plus importante pour mon repos. Si vous voïés Me. de Richelieu, excitez-la à presser les gens de qui je dépends à songer un peu à mon établissement. Ils ne me paroissent pas aussi pressés de m'établir que je le suis de les quitter. Il faut s'éclaircir de leurs vrais sentimens à mon égard, en leur proposant quelque chose de présent & de solide. Me. de Richelieu & Me. de Montespan taillent présentement pour moi un mariage, qui pourtant ne s'achevera pas. C'est un duc assez mal honnête homme & fort gueux : source de déplaisirs &

* Cette lettre est de l'année 1674.

d'embarras, où il feroit imprudent de fe jetter. J'en ai déjà affez dans une condition finguliere & enviée de tout le monde, fans en chercher dans un état qui fait le malheur des trois quarts du genre humain. Cependant je n'ai point rompu la négociation. Je veux que Me. de Richelieu voïe la froideur & l'indifférence de Me. de Montefpan fur tout ce qui m'intéreffe effentiellement. Je vous ai envoïé de l'argent par Me. de Coulanges. Faites en des mémoires differens. Car c'eft Me. de Montefpan qui païe pour le petit garçon : & moi pour Mlle. Loifelle. M. le duc du Maine eft toujours malade : mais je n'y vois point de péril. Je ne laiffe pas d'être affligée : & c'eft toujours quelque chofe de terrible de voir fouffrir ce qu'on aime. Ma douleur m'avertit que je n'aime pas moins cet enfant que le premier. Et la foibleffe de m'y attacher ainfi me met de fi mauvaife humeur que je n'ai pu retenir mes larmes, tant que la meffe a duré. Rien n'eft fi fot que d'aimer avec excès un enfant qui n'eft point à moi, dont je ne difpoferai jamais, & qui ne me donnera dans la fuite que des foins qui deplairont à ceux à qui ils apartiennent, ou des foucis qui me tueront. En vérité! il y a bien de la folie à demeurer dans un état fi defagréable. Et il faut être

bien esclave de l'usage pour n'oser faire une retraite qui me mettroit en repos ! C'est trop vous parler de moi : & pour finir, trouvez bon que je vous dise que je ne comprends point le scrupule où vous me paroissés être d'avoir fait deux voïages à Versailles : si vous croïés que j'y puis demeurer en conscience, il sera difficile que vous n'y veniés pas quelquefois. J'entends mieux votre regret de me conduire si lentement à Dieu. Je fais bien peu d'honneur à mon confesseur. Ce n'est pas que je fasse plus de mal ici qu'à Paris. Au contraire, j'y pense plus souvent à mon salut. Il est vrai que ce sont des pensées inutiles, & que le même esprit d'impatience qui me fait desirer de quitter la place où je suis parce qu'on m'y trouble me fait abandonner bien des pratiques de pieté, parce que je ne regle pas ma vie comme je le voudrois. Je n'ai point oublié de faire mes dévotions à la madeleine. J'ai eu une assez grande envie de les faire plus souvent. Mais soit raison ou tentation, j'ai cru qu'il y auroit une maniere d'hipocrisie de communier ici plus souvent qu'à Paris : si vous me donnés une regle là-dessus, j'obéïrai. Dites moi aussi votre avis sur la *media-noche*. Je suis bien aise de la faire avec le Roi, si vous jugés qu'il n'y ait

point de mal. S'il y en a, je n'héſiterai pas à ne m'y plus trouver. Vous devés avoir un grand ſcrupule des louanges que vous me donnés : les louanges ne flatent que trop la vanité d'une perſonne, paitrie comme moi de gloire & d'amour-propre. Pardon, de vous avoir fait lire ſi long-tems. On a bien des choſes à dire à un homme à qui l'on a donné toute ſa confiance.

LETTRE VI.

1674. *à Verſailles, ce mardi, 6 aout.*

LES FROIDEURS que l'on a pour moi ont augmenté depuis votre depart. Mes amis, vous ſavés quels amis, s'en ſont déjà apperçus & m'ont fait des complimens ſur ma diſgrace. J'en parlai hier au matin à Me. de Monteſpan : & je lui dis que je priois le Roi & elle de ne point regarder la mauvaiſe humeur où je leur paroiſſois comme une bouderie paſſagere contre eux : que c'étoit quelque choſe de plus ſérieux : & que je voïois, à n'en pouvoir douter, que j'étois très mal avec elle, & qu'elle m'avoit brouillée avec le Roi. Elle me dît ſur tout cela de très mauvaiſes raiſons : & nous eûmes une con-

verſation aſſez vive, mais pourtant fort honnête de part & d'autre; enſuite j'allai à la meſſe, & je revins dîner avec le Roi. On rendit compte de ce qui ſe paſſoit à Mr. de Louvois. On me l'envoïa le ſoir pour me faire entendre raiſon; il me parût qu'il entendoit les miennes; je les lui expliquai, peut-être avec un peu trop de ſincérité; vous ſavés qu'il ne m'eſt pas poſſible de parler autrement; la concluſion fut que j'emploïerois encore quelque tems à tâcher de me raccommoder de bonne foi. Je lui promis ce qu'il voulût; & Me. de Monteſpan & moi devons nous parler ce matin; ce ſera de ma part avec beaucoup de douceur. Cependant je demeure ferme dans le deſſein de les quitter à la fin de l'année; je m'en vais emploïer ce tems-là à prier Dieu qu'il me conduiſe à ce qui ſera le meilleur pour mon ſalut; faites en de même, je vous en conjure; j'ai trop de marques de votre amitié pour douter de l'intérêt que vous prenés à ce qui ſe paſſe. Je vous en rendrai compte avec ſoin. Mes complimens à Mr. le Ragois; il me ſemble que je le reçus très mal la derniere fois qu'il vint ici; vous ſavés le trouble où j'étois; & je vous prie, que je n'en ſois pas plus mal avec lui.

LETTRE VII.

à St. Germain, dernier octobre.

1674. JE souffre d'être si long-tems sans recevoir de ces consolantes lettres, & sans vous en écrire de ces désolantes qui me soulagent, en même tems qu'elles vous affligent. Je prends souvent la plume. Mais que vous dire à ce que je vous ai déjà dit mille fois. Je suis accablée de mélancolie. On tue ces pauvres enfans sous mes yeux; on ne me permet ni de les soulager ni de les secourir ni de les regretter. La tendresse que j'ai pour eux me rend insupportable à ceux à qui ils sont. L'impossibilité de cacher mes sentimens m'attire la haine des gens avec qui je passe ma vie, & ausquels je ne voudrois pas déplaire quand ils ne feroient pas ce qu'ils font, & quand ils ne joindroient pas le titre de bienfaiteurs à celui de parens, qui leur donne tant de droits. Voilà une période assez longue: la matiere ne s'épuise pas aisément: & vous n'en êtes pas quitte. Je me dis quelquefois: mais ne mettons pas tant de vivacité dans nos soins: laissons ces enfans à la conduite de leur mere: ne les aimons point puisque les aimer est mon

crime & mon ſouci. Un moment après, j'entre en ſcrupule d'offenſer Dieu : & je recommence mes ſoins avec le même empreſſement. Mon amitié s'en nourrit : je me renferme avec eux : & je vis de ſentimens, de douleurs, & de chagrins. Voilà au vrai mon état. Je ne ſaurois vous en exprimer l'agitation. Figurez-vous le cœur le plus ſenſible & le plus outragé, la femme la plus empreſſée à mériter de la reconnoiſſance & la plus certaine de n'obtenir que de l'ingratitude. Un établiſſement ſeul peut me mettre en repos : & je ne puis parvenir à m'en aſſurer un. Voïez quelquefois M. Viette pour le preſſer. Priez Dieu, qu'il me donne la force de le ſervir malgré l'agitation où je ſuis. Ma vie eſt partagée entre le chagrin d'être eſclave, & le deſir de ne l'être plus. Vous ſavés combien cette oppoſition eſt funeſte au ſalut, à la paix, à la vigilance, au recueillement. Dieu ſoit loué de tout ! Je n'aurois peut-être jamais penſé à lui, ſi j'avois été plus ſatisfaite des hommes. Le malheur m'a aprochée de lui, la faveur ne m'en éloigneroit pas. Je ſuis perſuadée plus que jamais que Dieu tire le bien du mal. Je ne pus vous voir à mon dernier voïage.

LETTRE VIII.

1674. *à Versailles ce vendredi.*

IL y a long-tems que je ne vous ai écrit. Je ne vous oublie pourtant pas. Je suis peu maitresse de mon tems. Les jours coulent ici dans une inutilité dont il n'est pas permis de se tirer. J'avois une grande impatience de vous apprendre, que le Roi m'a encore donné cent mille francs, & qu'ainsi en voilà deux cens que j'ai à votre service. Je ne sai si vous êtes content de cet établissement : pour moi je le suis fort : & je changerai bien de sentiment, si jamais je leur demande un soû. Il me semble que voilà du bien pour le nécessaire ; & que tout le reste n'est plus qu'une avidité qui n'a pas de bornes. Il ne faut point dire ce nouveau bienfait : j'ai des raisons pour le taire. Madame de Richelieu & l'abbé le savent. Je suis resolue d'acheter une terre auprès de Paris : j'attens des nouvelles de Monsieur Viette pour en aller visiter une : & je voudrois joindre ces petits voïages là avec la St. François *. Je vous remercie de tous vos soins pour nos affaires & de l'exactitude de vos comptes : il y en a en-

* Jour auquel elle fesoit tous les ans ses dévotions.

core un ſur Toſcan dont j'ai beſoin : car j'en veux dreſſer un contrat de onze mille écus en bonne forme. Je ne change point ſur l'envie de me retirer : je ſuis inutile ici & pour moi & pour les autres : on nourrit très-mal cet enfant. Renonçons à un péïs où il faut agir & parler contre ſa conſcience : vous ſavés lequel des deux partis m'eſt le plus aiſé. On écoute mes conſeils : quelquefois on m'en fait gré : ſouvent on s'en fâche : jamais on ne les ſuit : & toujours on s'en repent.

LETTRE IX.

à St. Germain. 1674.

QUOIQUE je ne faſſe preſque rien depuis le matin juſqu'au ſoir je puis pourtant dire que je n'ai pas un moment à moi, & que c'eſt ce qui m'empêche de vous écrire auſſi ſouvent que je le voudrois : vous me ferés très-grand plaiſir de me preſcrire quelque choſe pour cet avent : & ſi vous n'en avés pas le tems, envoïez-moi un de vos livres pour la meſſe où il y a des exercices pour les grandes fêtes. Je ſens de grands deſirs de ſervir Dieu : & il me ſemble que ſi je m'éloignois du trouble où je ſuis ici, je me donnerois tout de bon à lui.

Je fis hier mes dévotions : & j'entendis M. l'abbé de Clermont qui prêche fort utilement ; mais la memoire lui manqua ; il ne demeura pourtant pas court tout à fait, & passa seulement à son troisiéme point sans avoir dit la moitié du second. Monsieur le comte de Vexin se porte un peu mieux ; & Monsieur le duc du Maine est un objet de pitié ; il a la fievre double quarte, un gros rhume, & un abcès ouvert qui lui fait de grandes douleurs quand on le panse, que je partage en mere très sensible. Je suis fort triste par beaucoup d'endroits, & sur tout à cause des difficultés que je trouve pour la conclusion de l'achat de Maintenon ; on n'y trouve pas de sûreté ; & vous savés que c'est ce qu'il faut y trouver. Adieu, Monsieur, ne m'oubliez pas, & remerciez M. le Ragois de l'obligeante lettre qu'il m'a écrite ; si je suis maitresse de Maintenon, il pourra surement en faire sa maison de campagne.

LETTRE X.

Ce 4 décembre.

1674.

MADAME de Coulanges a un peu exagéré le mal de Monsieur le duc du Maine ; mais elle n'a pu vous dire toute

ma douleur. Je ſuis troublée par toutes ſortes de raiſons. Et je ne ſais comment étant auſſi ſenſible que je le ſuis, j'ai la force d'y réſiſter. Le remede dont je m'étois propoſé d'eſſéïer s'éloigne par les difficultés que l'on trouve à mon affaire : je vous ſuis très obligée de la part que vous prenés à mes déplaiſirs. Ne vous laſſez point de m'écrire : vos lettres ne me ſont pas inutiles. Monſieur le duc eut hier la fievre, quoique ce fut ſon jour d'intermiſſion : je crois que ce fut par la douleur de ſa plaïe : je ne ſai ce que l'on en doit eſpérer. Mais le pauvre enfant eſt entre les mains des medécins & des chirurgiens : & la moitié ſuffit pour le tuer. Adieu : voïez, je vous prie, Monſieur Viette : vous entendés les affaires.

LETTRE XI.

à St. Germain, ce 8 decembre. 1674.

JE ne ſai ſi votre lettre vous a beaucoup couté, mais j'eſpere qu'elle me ſera très utile. Du moins ſuis-je fort touchée des réflexions dont elle eſt ſemée. Elles m'ont paru & ſolides & nouvelles : je ſuis toujours dans la même ſituation, & je tâche de m'y affermir. Conſervez-moi une

amitié dont j'eſpere que je jouirai quelque jour plus tranquillement & plus utilement qu'aujourdhui. Il ne tiendra pas à moi que je n'aïe Maintenon : je m'en repoſe ſur Mr. Viette à qui j'ai donné plein pouvoir. Mr. le duc du Maine a encore eu la fievre double quarte : Mr. le comte de Vexin a un vomiſſement & un devoïement : & Mademoiſelle de Nantes vient de retomber malade : je me partage entre eux : & je les ſers comme une femme de chambre, parce que toutes les leurs ont ſuccombé à la fatigue. Mes complimens à Monſieur le Ragois : l'état où eſt ce petit duc fait oublier tous les projets que l'on feſoit ſur ſon éducation ; il faut eſpérer qu'il ne ſera pas toujours malade.

LETTRE XII.

1674. *à St. Germain, ce 11 decembre.*

JE FAIS de mon mieux ce que vous m'avés ordonné pour l'avent ; je ne puis avoir aucun mérite par mes prieres ; j'aurai du moins celui de l'obéiſſance ; je dis l'office de la vierge ; quoique ce ſoit avec de grandes diſtractions, c'eſt toujours un tems deſtiné à Dieu & paſſé avec lui. Je meurs de langueur ici ; j'attens le printems avec

une extrême impatience ; je n'ai point encore ſigné le contract de Maintenon ; les ſûretés ſont difficiles à trouver ; Dieu veuille qu'à la fin elles ſoient ſuffiſantes, & que je ne tombe pas dans des procès en un tems que je voudrois mieux emploïer. Le Roi juge à l'heure qu'il eſt l'affaire dont vous m'avés parlé. J'ai fait mon devoir là-deſſus; vous croïés bien que toute la cour eſt pour Madame de Verneuil, & qu'on croit juſte d'opprimer Mrs. les bourgeois en faveur de la qualité ; je trouve qu'une choſe de ſi grande conſéquence ſera jugée par un bien petit nombre ; il n'y a que ſix juges & le Roi qui aſſurément a les intentions droites, mais qui n'eſt peut-être pas bien inſtruit. Mr. le duc du Maine eſt entre les mains de Mr. Sanguin ; ce n'eſt que depuis deux jours ; le petit comte eſt fort languiſſant. Je vous donne le bon jour, & vous jure que vous n'en ſerés pas toujours quitte avec moi pour ſi peu de choſe. Ne vous accoutumés donc pas à m'oublier.

LETTRE XIII.

ce 7 Janvier.

IL Y a long-tems que je n'ai reçu de vos nouvelles : & quoique l'on mene ici une vie très diſſipée, je m'apperçois &

je ſens avec chagrin la rareté de votre commerce : je meurs de peur d'en perdre tout le fruit que j'en eſpérois, dans le tems que je puis le recueillir, & de vous perdre quand je me ſerai mis en état de vous voir plus ſouvent. Voilà vous faire enviſager votre mort aſſez franchement ; mais je crois que vous n'en avés point de peur : je ne puis vous dire de mes nouvelles ſans tomber dans des redites continuelles : car je ſuis dans les mèmes ſentimens & les mèmes irréſolutions : il faut attendre le tems du voïage de Barege, & le faire ſi ce petit duc le fait : il ſe porte mieux, & le comte auſſi : la princeſſe eſt malade ſans que toute la faculté puiſſe dire ſi elle a la petite verole ou ſi elle ne l'a pas : tout le reſte va ſon chemin. L'affaire de Maintenon eſt conclue, & on péïe journellement les créanciers : j'ai grande envie d'y aller : mais les maux de ces enfans me retiennent : je me recommande à vos prieres.

LETTRE XIV.

Ce 4 janvier.

JE ſuis très fachée de votre mal & parce que vous en ſouffrés & par mon intérêt : vous ſavés la peur que j'ai de vous perdre

quand je ferai en état de profiter de votre amitié & de vos foins : j'ai déjà nommé un chanoine & j'écrivis hier à Mr. le curé de Maintenon pour un vicaire : j'écris à Mr. Viette pour avoir réponfe du chanoine qui ne réfide point ; je remplirai fa place s'il ne la reprend ; je prie Mr. Viette de vous donner mille francs pour les appointemens de Mr. le Ragois : j'ai fait vos remercimens à Madame de Montefpan : demandez bien à Dieu qu'il rompe mes chaînes fi ma liberté doit être utile à mon falut ; c'eft que ce je lui demande tous les jours, & que je vais lui demander tout à l'heure, &c.

LETTRE XV.

à St. Germain 28 janvier.

SI J'ÉTOIS à Paris, je vous verrois fouvent ; car je vous avoue qu'on ne peut être ni plus touchée ni plus occupée de votre douleur que je le fuis, & qu'il n'y a rien que je ne fiffe pour la foulager ; je fai bien que votre réfignation eft le plus folide remède ; mais s'il empêche de fe plaindre & de murmurer, il n'empêche pas l'impreffion de la douleur, & que le cœur ne fe flétriffe dans une perte auffi grande que celle que nous venons de faire ;

traitez-vous donc comme vous traiteriés un autre à qui vous conſeillerés la diverſion ; & croïez que je ſuis votre amie pour toujours & à toute épreuve ; plût à Dieu que ces aſſurances vous puſſent être de quelque conſolation, & que je puſſe en quelque façon remplacer ce que Dieu a voulu vous ôter ! je vois la grandeur de cette perte à tous les momens du jour, &c.

LETTRE XVI.

1675.

à St. Germain, ce mardi.

TOUS vos préſens ont été bien reçus. Me. de Monteſpan s'en joue fort ; votre tableau ornera mon oratoire de Maintenon. J'accepte avec joïe la propoſition que vous me faites de me voir une fois le mois. Je ſuis très convaincue des vérités que vous m'écrivés ; & je voudrois de tout mon cœur mener une vie moins diſſipée que n'eſt la mienne. J'en paſſerai bientôt une bonne partie à l'opéra, où je fais quelquefois de bonnes réflexions, mais où il eſt, ce me ſemble, honteux de paroître quand on a près de quarante ans & que l'on eſt chrétienne. Priez Dieu qu'il me conduiſe, & vous inſpire ce que je dois faire. Je ne ſais ſi Mr. le Ragois eſt

content de moi ; nous n'avons pas grand commerce enſemble parce que je crois qu'il ne lui ſeroit pas avantageux ; jugez du reſte ; on ne peut l'eſtimer plus que je fais ; ſi le mérite étoit aimé ici, je ne doute pas du ſuccès du ſien qui me paroît connu ; nous verrons ce qui en arrivera ; c'eſt toujours un grand bonheur de mériter tout, quand même on n'obtient rien. Adieu.

LETTRE XVII.

Le 9 fevrier. 1675.

JE VOUS prie de me preſcrire quelque choſe pour ce carême ; je me ſuis bien trouvée de l'avent par la fidelité que j'ai eue à exécuter ce que vous m'aviés ordonné. Je crains que nous n'allions pas à Barege : le lendemain détruit toujours les plus fermes réſolutions de la veille : les medécins ne ſont pas d'accord. J'avois eſpéré dans ce voïage plus de repos pour mon corps & plus de paix pour mon eſprit que je n'en trouve ici. Je viens d'entendre une belle déclamation du Pere Maſcaron : il divertit l'eſprit & ne touche pas le cœur : ſon éloquence eſt hors de ſa place : cependant il eſt à la mode : Il a fort parlé contre les conquérans. Il nous a dit, qu'un hé-

ros étoit un voleur qui fait à la tête d'une armée ce qu'un voleur fait tout ſeul: notre maitre n'a pas été content de la comparaiſon : juſqu'ici c'eſt un ſecret : en tout, il déplait au Roi & aux gens d'eſprit.

LETTRE XVIII. *

JE N'AI jamais eu tant d'envie de vous voir que dans cette affaire-ci. Mais nous feſons une vie qui m'en ôte l'eſpérance. Où vous donner un rendez-vous ſûr? Me. de Monteſpan ſort depuis le matin juſqu'au ſoir, & n'a gardé la chambre qu'un ſeul jour. Et je n'en fus pas avertie. Cependant je vous verrai avant mon départ. Le jour, je ne puis vous le marquer. Vous entendrés dire que je vis hier le Roi. Ne craignez rien. Il me ſemble que je lui parlai ** en chrétienne, & en véritable amie de Me. de Monteſpan.

* Cette lettre eſt vraiſemblablement de l'année 1675, dans le tems que Me. de Monteſpan quittà le Roi, & ſe retira à Paris.

** Voyez dans le livre V des *Mémoires* le détail de cette converſation.

LETTRE XIX.

à Verſailles, ce lundi au ſoir.

JE NE ſoupçonnerai jamais que vous aïés de la négligence pour moi. J'ai trop vu votre amitié pour en pouvoir douter légérement. Je crois que nous n'irons pas à Barege. J'en ſuis au deſeſpoir. Je m'étois flâtée que ce voïage donneroit de la ſanté à mon corps & la paix à mon eſprit. On m'interrompt... Les jours ſe paſſent ici dans un eſclavage qui captive mème les penſées. Je ſuis toujours aſſez triſte ; & les choſes prennent un air qui ne me convient pas. * Je n'ai pas aſſez d'empire ſur moi pour ne pas ſouffrir des péchés des autres. Mais je veux bien ſouffrir. Et c'eſt quelque progrès, d'avoir mis la douleur à la place de l'impatience. Je me conſole avec Dieu. Et je ſuis dans une ſituation plus douce que je ne l'avois eſpéré. Je fis avant-hier mes dévotions, n'aïant pu les faire le jour de la viſitation. Je me confeſſai à un homme qui ne m'entendois point, & qui m'aſſura que je ne lui diſois pas un péché. Je ſuis ſûre que vous n'auriés été ni ſi ſourd ni ſi doux. Voilà le compte que je vous dois de mon ame.

* Me. de Monteſpan ſe raccommodoit avec le Roi.

LETTRE XX.

à St. Germain, ce 9. février.

1675.

NOus avons encore une chanoinie à remplir. Un grand gentilhomme, frere d'un chanoine mort depuis peu, me la demande. Son extérieur me déplait fort. Son frere étoit libertin; celui-ci n'eſt point prêtre. Il me répondit fort cavaliérement; » je le ſerai, Madame, quand il vous plaira » m'ordonner «. Là-deſſus, je lui fis des difficultés. Enfin je vous le renvoïe pour en décharger ma conſcience. Ecoutez le donc; & choiſiſſez enſuite ou lui ou le prêtre de l'abbé Têtu; j'attends la réponſe du curé de Maintenon pour prendre un vicaire; mais il me paroît un peu lent; j'attends le carême avec impatience parce que j'eſpere vous voir; vous me trouverés toujours dans les mèmes ſentimens ſur tout, & je vous rendrai compte de ce qui ſe paſſe ici entre le curé & moi; dans cette eſpérance je ne veux point traiter ici de pareilles matieres &c.

LETTRE

LETTRE XXI.

Ce 3 mars. 1675.

CE n'eſt point moi qui ai chargé Mr. l'aumônier de vous inviter à venir ici. Mais je ne puis m'y oppoſer. Quoique je ſonge plus à votre commodité qu'à ma ſatisfaction, ce ſeroit outrer la diſcrétion que d'exiger de vous que vous n'y vinſiés pas : l'aumônier qui vous aime & qui ne hait pas à ſe faire voir dans le cabinet de Madame de Monteſpan lui dît l'autre jour que vous aviés envie de venir, & que je vous en empêchois : vous ſavés ce qui en eſt. Mais il eſt très vrai que je trouverois fort inutile de vous le demander, n'étant pas maitreſſe ni d'un lieu ni d'une heure pour vous recevoir : & il pourra fort-bien arriver que vous ferés dix lieux pour nous voir tous un moment. Si après vous en avoir montré les incommodités, vous voulés vous y expoſer, partez. Je voudrois bien obéir à tout ce que vous me preſcrivés pour le carême : mais je ne pourrai éviter d'y faire quelque tranſpoſition ; car je n'ai pas un moment le matin, & je ne puis qu'entendre la meſſe ; ce que vous me mandés ſur mes habillemens n'eſt pas non plus trop facile. Je ne porte point de couleurs, mais

je ſuis pleine d'or ; & il faudroit que je me fiſſe faire des habits tout exprès. Mandez-moi ſi les trente ſols par jour, que vous m'ordonnés, doivent être diſtribués ici ; car le curé prétend que mes obligations ſont préſentement à Maintenon. J'ai fait mes dévotions aujourdhui ; je vous enverrai le projet que vous m'avés demandé.

LETTRE XXII.

à Verſailles, ce 16 mars.

1675. J'Ai reçu le livre de l'*imitation* que vous avés eu la bonté de m'envoïer. Le Roi garde un ſilence ſur M. de Cartigni dont je ne devine pas la cauſe. Il y a des gens dont on tourne tout à mal & qu'on ſoupçonne d'intrigue, parce qu'ils ont de l'eſprit ; ſans en avoir, je me ſuis trouvée dans ce cas. Je ne doute pas que notre ami n'ait un fonds excellent ; mais l'on n'eſt pas pour lui ; le mérite ne brille guère ici ſans protection ; & la protection n'aime pas à ſe charger du mérite. J'ai fait un projet de conduite pour le tems où je ſerai libre, & loin de la cour ; le voici ; j'y laiſſe une marge ; vous y pouvés ajouter ou retrancher.

1°. Me lever entre 7 & 8. & paſſer une heure en prieres.

2°. Sortir deux jours de la ſemaine pour

des viſites néceſſaires, me retirer à dix heures, & faire la priere avec mes domeſtiques.

3°. Deſtiner deux jours de la ſemaine à viſiter les pauvres & les priſonniers, & à ſouper chez mes amies.

4°. Etre habillée très modeſtement, ne porter ni or ni argent, donner le diziéme de mon revenu aux pauvres.

Voilà comme je voudrois commencer, en attendant que mon zèle m'en fit faire davantage; dans l'eſpérance de ce tems de repos & de calme que je me figure ſi délicieux, je ne fais rien qui vaille, & je m'abandonne à ma pareſſe; ce qui me fait craindre que la dévotion que je projette ne vienne du même eſprit d'arrangement que j'ai pour les meubles de Maintenon.

LETTRE XXIII.

ce 12 Avril.

IL Y a ici une femme de qualité; elle s'appelle Me. la comteſſe de Riberac. Elle demande l'aumône; elle eſt ſéparée de ſon mari; elle eſt vieille & ſage. Me. de Monteſpan voudroit la mettre en penſion, mais à bon marché; elle vous prie d'aller aux filles de la croix de la rue St. Antoine pour voir ſi l'on voudroit la rece-

voir avec ſa femme de chambre ; faites prix pour l'une & pour l'autre. On ne prétend pas péïer la qualité. Aïez la bonté de nous en rendre compte promptement.

LETTRE XXIV.

à St. Germain, ce 15

Mr. l'aumônier vient de me donner votre lettre qui m'a fait un très-grand plaiſir ; elle eſt pleine de dévotion & d'amitié ; c'eſt ce que je voudrois préſentement qui partageât ma vie ; & je ſuis dans un lieu où l'on ne connoit ni l'une ni l'autre ; plut-à-Dieu que le ſoin de mon ſalut me donnât l'extrême impatience que j'ai de le quitter, & que ce ne fut pas le dégout qui me vient de la perſonne que vous ſavés ! Cependant il faut ſe ſervir de tout, & eſpérer que je ferai un bon uſage de la vie que je projette. Vous êtes le maître du tems. Mais j'attendois le retour de Barege ; ce n'eſt pas que je ſache ſi j'irai ou non. Je ſuis moins avertie que vous de ce que l'on veut faire de ces enfans ; ils ſont nourris auſſi mal qu'ils puiſſent l'être ; je ne puis les quitter trop tôt pour la décharge de ma conſcience ; car j'ai à tous les momens quelque ſujet de dépit ; je ferai tout mon poſſible pour aller à Paris

avant la nôtre-dame ; j'en pafferai le jour à Chartres ; ne doutez pas que nous ne faffions ici tout ce qu'il faut pour vous mettre en repos. Vous ne demanderés rien que de jufte ; & le Roi l'accordera. Inftruifez nous feulement de ce que nous avons à faire. Si pour vous fervir, il falloit me réconcilier avec Me. de Montefpan, je me réconcilierois avec elle. Le plaifir de vous obliger eft d'un prix à qui tout cede.

LETTRE XXV.

à Montelon, ce 8 mai.

MA fanté dépend de celle de M. le duc du Maine ; & hier il eut un accès de fievre. Tout ce qui n'afflige pas mon cœur, je le compte pour rien. Je vous écris au milieu de très-vives douleurs, dont je m'accommode mieux que des féchereffes & des hauteurs d'une dame dont je fouhaite & je doute que M. le Ragois foit content. J'ai une grande impatience d'apprendre fon entrée à Clagny. Outre l'intérêt que je prendrai toujours à ce qui la regarde, je me trouve dejà toute l'avidité des provinciaux pour les nouvelles. Cependant je vous protefte avec la fincérité que vous me connoiffés que je ne me fuis pas ennuïée un moment. M. le duc du Maine eft une très dé-

licieuſe compagnie ; il a beſoin de ſoins continuels ; & la tendreſſe que j'ai pour lui me les rend très-agréables. Je fais ce que vous m'avés ordonné pour mon ſalut ; enfin les jours me paroiſſent trop courts ; & je n'ai encore écrit qu'à très-peu de mes amis pour n'en pas trouver le tems. L'aumônier ne me voit pas ſouvent parce qu'il eſt dans le ſecond carroſſe, mais il n'en eſt que meilleur ; & j'ai beaucoup plus de plaiſir à le voir triſte ou gai ſelon la bonne ou mauvaiſe hotellerie, que je n'en aurois à approfondir ſes chagrins ; il s'admire de ne pas ſuccomber à la fatigue d'un voïage qu'il fait dans le fond d'un carroſſe, marchant trois heures le matin & autant l'après dîné, & trouvant par tout des repas préparés ; j'entends la meſſe avant de partir afin de lui faciliter le déjeuner ; car il ſe pique d'avoir le ſang chaud & l'eſtomac dévorant ; je ne ſai pas s'il digére bien, mais je ſai bien qu'il dévore : il lui a pris tantôt un ſaignement de nés pendant ſon oraiſon mentale qui l'a bien effraïé : jugez par la longueur de ma lettre ſi je ſuis de belle humeur : je vous prie de dire à M. l'abbé Teſtu de m'écrire promptement : car je ne veux pas commencer avec lui ; & s'il ne commence, dites lui encore, s'il vous plait, qu'il eſt menacé du ſecond

tome des 40 lettres de Me. d'Hudicourt. Bon ſoir, monſieur.

LETTRE XXVI.

à Potiers, ce 12. mai.

JE croïois vous envoïer ma lettre de Montelon; mais la poſte ſe trouva partie. M. le duc du Maine avoit eu trois accès de fievre tierce qui m'avoient donné beaucoup d'inquiétude; il a eu cette nuit le quatriéme, qui n'a marqué qu'un moment; il eſt ſi bien que nous partons d'ici aujourdhui pour gagner Pons, où nous ferons encore quelque ſéjour; ne nous oubliés pas dans vos prieres, & écrivez-moi; je ne reçois de nouvelles de qui que ce ſoit; & j'éprouve déjà combien il eſt aiſé d'abandonner les abſens mais il faut ſe conſoler de tout quand on a la clef des champs.

LETTRE XXVII

ce 20 mai, au petit Nort.

J'Ai diné aujourdhui à Pons; & je ſuis venue ſouper ici; nous coucherons demain à Blaïe; M. & Me. la maréchale d'Albret nous ont reçus avec tous les honneurs & toute l'amitié que M. le duc & moi pouvions eſpérer; enfin les préſens nous

traitent fort bien ; mais il n'en eſt pas de même des abſens ; & vous auſſi, vous m'abandonnés ! je ne reçois de lettres que d'un ſeul homme ; & ſi l'on continue, on me perſuadera qu'il ne faut faire fonds que ſur des gens dont l'amitié eſt plus vive que vous ne le vouliés ; ne me fâchez donc pas plus long-tems ; car les montagnards ne ſeront peut-être pas ſi difficiles, & s'accommoderoient encore de ma décrépitude. Vous jugerés bien à mon ſtile que mon prince eſt en parfaite ſanté ; je n'entends pas parler des autres ni de Me. de Monteſpan. Dieu ſoit loué de tout ! Je me prépare à faire mes dévotions à Bordeaux ſi je puis trouver un confeſſeur qui m'entende ; je me perſuade tous les jours de plus en plus que la ſolitude eſt néceſſaire pour ſervir Dieu, & que la diſſipation eſt très dangereuſe ; je croïois que j'aurois du tems de reſte ; & je ne trouve pas une demie heure par jour. Toutes mes femmes ſont ſouvent malades ; M. de Vacherot a la fievre tierce ; & l'aumônier croit qu'il l'aura bientôt ; je ſuis la ſeule qui ne me plains point ; & la liberté & le repos d'eſprit me tiennent lieu de tout ; il n'y a que votre oubli qui me touche ; je vous prie de m'écrire quelquefois, & de croire que j'ai pour vous tous les ſentimens que je vous dois.

LETTRE XXVIII.

ce 15 mai.

Mr. l'aumônier vous mande de nos nouvelles ; ainſi je n'ajoute rien à ma vieille lettre. Vous avés tant pris de part à mes maux qu'il eſt bien juſte que je vous diſe que je me porte mieux, & que j'eſpére ne pas retomber pourvû que j'aïe toujours de certains ſoins de moi, que ma délicateſſe m'oblige de prendre & qui me font autant de peine que mon mal mème. Je ne ſai point combien de tems je ſerai ici; j'y ſuis venue avec des diſpoſitions ſoumiſes qui durent encore ; & je ſuis reſolue *puiſque vous l'avés voulu* de me laiſſer conduire comme un enfant, de tâcher d'acquérir une profonde indifférence pour les lieux & pour les genres de vie auxquels on me deſtinera, de me détacher de tout ce qui trouble mon repos, & de chercher Dieu dans tout ce que je ferai ; ce n'eſt pas que je ſois bien propre à une dévotion toute intérieure & toute de contemplation. Mes premieres vues m'y auroient peut-être mieux conduite ; *mais vous vous ſouviendrés, s'il vous plait, que vous voulés que je demeure à la cour*, & que je la quitterai dès que vous me le conſeillerés ; écrivez-

moi avec liberté ; vos lettres me seront remises très sûrement ; je vous supplie d'avoir la bonté de faire relier un de vos livres pour la messe avec des fermoirs d'or tout unis, & de me l'envoïer dès que vous l'aurés. J'ai bien fait votre cour sur les soins que vous avés de nos enfans, & sur le dessein que vous avés imaginé pour les fables d'Esope ; vous êtes fort bien avec eux ; je crois aussi qu'ils mettent sur votre compte la douceur qu'ils me trouvent présentement. Dieu veuille que ce ne soit que sur le sien, & qu'en effet la déférence que j'ai pour vous & l'envie de trouver du repos ne soient pas les motifs qui me fassent agir ! le pere Bourdaloue fait ici des merveilles ; notre duchesse & moi nous le voïons tous les jours ; ne m'oubliez jamais dans vos prieres, s'il vous plaît.

LETTRE XXIX.

à Barege, ce 20 juillet.

NOus avons reçu votre solide & agréable livre ; je crois que vous êtes l'homme du monde qui avés fait les plus jolis présens à M. le duc du Maine ; Dieu veuille qu'il profite du dernier, & qu'il n'aille pas à la messe par grandeur & par coutume, qui sont les raisons qui les y font

mener tous les jours ſi régulierement ! J'ai bien de l'impatience d'apprendre que vous faſſiés votre voïage heureuſement ; car il eſt long pour un homme comme vous ; & quelque éloignée que ſoit la fin de mes projets, je ne puis m'empêcher de vous regarder avec un grand intérêt. Quand j'ai été mal à la cour, on me conſeilloit de ne m'en point ſéparer dans cet état-là ; & préſentement que j'y ſuis bien, je ne ſais par où m'y prendre pour m'arracher de gens qui me retiennent avec douceur & amitié : ces chaines-là ſont pour moi plus difficiles à rompre que ſi on l'exigeoit par violence. Mes affaires ſont dans un état très incommode ; & il ne me paroît pas que l'on ſonge à les accommoder. Toutes ces conſidérations m'agitent : mais elles ne me font point changer : & il m'eſt impoſſible de ſacrifier pour toute ma vie ma liberté, ma ſanté, & peut-être mon ſalut : je vous parle ſincérement, & cependant il n'en eſt pas tems aujourdhui : je vois que M. le Ragois vous mande des nouvelles de notre prince : pour moi je veux vous en dire des ſiennes : plus je le vois, & plus je ſuis ſatisfaite du préſent que vous nous en avés fait : c'eſt le plus honnête & le meilleur homme du monde : je ne crois rien de mieux pour cet enfant que de l'avoir auprès

de lui : & il eſt impoſſible qu'il ne profite de ſes bonnes & droites maximes : je ne l'avois jamais tant vû que j'ai fait dans ce voïage : & je l'en eſtime beaucoup plus : adieu, juſqu'à la fin d'octobre.

LETTRE XXX.

à Bagnieres, 27 octobre.

J'Ai appris par M. l'abbé Têtu que vous étiés de retour de votre voïage : il me ſemble que j'aurois dû l'apprendre par vous, & ſavoir des nouvelles de votre ſanté à laquelle je prens toujours le même intérêt ; nous voici ſur le point de repartir, ſi M. le duc du Maine ne nous donne point de nouvelles fraïeurs ; vous ſavés qu'il tomba malade dès Amboiſe ; il le fut encore ici ; & dès qu'il eût commencé à ſe baigner à Bareges, la fievre quarte le reprit ; il en a eu quatorze accès ; cela joint au peu d'effets des bains & à l'ennui du lieu où j'étois ne me donnoit pas peu de chagrin ; nous ſommes venus ici où nous l'avons baigné long-tems ſans en voir de ſuccès ; enfin mes douleurs ſont finies ; & je l'ai vû conſidérablement fortifié ; j'en ai ſenti la joïe deux jours ; le troiſieme, la fievre quarte l'a repris ; il n'en a eu que deux accès ; c'étoit hier le jour du troiſie-

me ; & comme je goutois le plaiſir de le voir paſſé ſans fievre, nous nous apperçûmes que ſon mal ſe renouvelloit ; me voici donc à enviſager ſa mort ; car s'il eſt dans l'état où on le croit, il eſt preſque impoſſible de le ſauver; pour comble de deſeſpoir c'eſt la plus jolie créature du monde, & qui ſurprend vingt fois le jour par ſon eſprit. Ces agitations ne ſont pas les ſeules que je ſouffre ; on me tourmente du côté de la cour par des éclairciſſemens continuels ; notre ducheſſe me perſécute pour y demeurer ; je meurs d'envie d'en ſortir ; mais je voudrois n'y être point brouillée ; cela eſt difficile à accommoder ; & je paſſe ma vie dans des troubles qui m'ôtent tous les plaiſirs du monde & la paix qu'il faudroit pour ſervir Dieu ; voilà à peu près l'état où je ſuis ; je demande à Dieu très-ſouvent qu'il me conduiſe à ſa volonté ; & je ſuis aſſez indifférente ſur les événemens ; je crois que notre ducheſſe vous en entretiendra ; je voudrois que vous puiſſiés tomber d'accord de quelque choſe de précis. Pour nouvelles du domeſtique, l'aumônier eſt fort mal avec moi ; Puthau a fait beaucoup de ſottiſes ; & Marotte eſt fort malade. Ma conſcience eſt au même état où vous l'avés toujours connue ; mais je ſens ſouvent de grands deſirs de ſervir Dieu & de me préparer à mourir.

LETTRE XXXI.

à Versailles, samedi au soir.

IL est vrai que j'ai été dans une extrême tristesse, les premiers jours que j'ai été ici ; mais il me semble que j'en ai un peu moins présentement ; je passe les heures comme des momens quand je fais aller mon imagination aux châteaux en espagne ; & je me fais des retraites plus ou moins sévères, selon l'état où seront mes affaires ; ne vous allarmez pourtant pas ; il n'y en aura aucune dont vous ne soïés ; & je ne songe point du tout à vous échapper ; j'avois dans la tête trois affaires dont il y en a déjà deux de faites ; ce sont des avis que j'ai demandés & obtenus, & sur lesquels le Roi me donnera quelque somme ; je ne sai pas encore ce que ce sera ; l'autre est un mariage pour mon frere qui est en assez bon chemin. Je deviens la plus intéressée créature du monde ; & je ne songe plus qu'à augmenter mon bien ; mais ce n'est pas sans scrupule ; & j'ai de la peine, du côté de la cour, à presser des gens de me faire des graces quand je pense que ce n'est que pour les quitter. Cependant je m'y trouve plus résolue que jamais ; & rien ne me paroît si difficile que de demeurer dans

l'état où je ſuis. Me. de Monteſpan vous a envoïé mille francs par Me. la ducheſſe de Richelieu pour la fondation de la lampe ; ſi vous en aviés meilleur marché, à la bonne heure. Je ferai mon poſſible pour aller à la St. François à Paris faire mes dévotions ſuivant mon ancienne coutume. Plut à Dieu que ce ne fut point une pure habitude ! Nos princeſſes ſont en bonne ſanté, & ſe ſont fort jouées de tout ce que vous leur avés envoïé. La belle Mariane vous remercie. M. l'aumônier eſt bien reconnoiſſant. C'eſt un très bon homme. Je voudrois lui faire plus de bien.

LETTRE XXXII.

à Verſailles, ce 15 au ſoir.

J'AI prié Madame la ducheſſe de Richelieu de vous dire ce qui s'eſt paſſé ici : on m'a montré de la tendreſſe : mais, à vous dire la vérité, on ne m'a pas perſuadée : & je ne ſaurois renoncer au projet que j'ai fait avec vous : j'y enviſage une douceur extrême : & quelques bons traitemens qu'on me faſſe ici, j'y aurai de grands chagrins : demandez donc bien à Dieu ce que je dois faire : & après qu'il vous l'aura inſpiré, conduiſez-moi où il vous plaira ; j'ai fait mes dévotions au-

jourdhui : & si j'avois crû toutes nos femmes, & que je n'eusse pas apprehendé de vous fatiguer, je vous aurois prié de venir hier nous confesser ; mais je ne puis me résoudre à vous donner de la peine quand je puis vous la sauver : & j'aime mieux aller un de ces jours à Paris. Mr. le duc du Maine se porte un peu mieux ; cependant sa guérison va très lentement : & il y a des medécins qui croïent qu'il en a encore pour un mois. Mes complimens à Mr. le Ragois ; je vous crois trop bon François, pour n'avoir pas été ravi de ce qui s'est passé ; adieu ; écrivez-moi, je vous en prie.

LETTRE XXXIII.

à Versailles, ce 3 septembre.

MR. l'aumônier de Mr. le duc du Maine m'a dit que vous ne vouliés pas venir ici sans mon consentement. Je ne sai pourquoi vous apportés toujours ce retardement au plaisir que j'ai de vous voir. Ne savez-vous pas qu'il n'y a point d'heures à prendre pour vous avec moi ? venez donc, sûr de me trouver prête à vous entretenir & à vous donner à dîner. En attendant, voyez, je vous conjure, la même prieure des hospitalieres ; & ob-

tenez d'elle de recevoir à ma requête une demoiſelle que j'y voudrois placer. C'eſt la ſœur de Mlle. de la Harteloire que j'ai auprès de moi, & que je crois que vous connoiſſés. Je l'avois donnée à Me. de Monteſpan qui l'a otée pour me fàcher. Je l'avois miſe chez Me. de l'Encôme. Mais Me. de l'Encôme part pour la Touraine ; ainſi il faut mèttre cette fille ailleurs : c'eſt une créature ſans façon. Le logement le plus étroit, la nourriture la plus commune ; tout lui ſera bon. En un mot elle eſt réduite à ſervir : la penſion ne peut être conſidérable : car mes facultés ne le ſont point. Je la retirerai dans peu de tems. Je ſai les difficultés qu'elles font de recevoir de grandes filles ; mais celle-là ne verra que ſon frere ou ſa ſœur, & ne ſortira point du tout ; j'eſpére tout de leur amitié pour moi, & de la déférence qu'elles ont pour vous. Adieu, Monſieur ; j'ai grande envie de vous entretenir. Je vous prie d'écrire au ſeminaire d'Evreux & de ſavoir des nouvelles de Mr. du Pleſſis, & s'il faut demander le démiſſoire qu'il deſire. Comment fait-on chez ces nouveaux convertis ? Prendroient-ils un homme qui ne l'eſt pas encore, mais qui a grande envie de ſe faire inſtruire ? Je ne ſai rien de mon voïage ; le

baptême de Mr. le duc de Chartres recule ; & je ne puis partir qu'il ne ſoit fait.

LETTRE XXXIV.

à St. Germain, ce 27 octobre.

J'ARRIVAI hier de Maintenon où j'ai paſſé huit jours dans une douceur, dans un repos d'eſprit qui me fait trouver ce péïs-ci pire que jamais ; ſi je ſuivois mon inclination, il n'y a pas de moment dans la journée que je ne demandaſſe à me retirer. Il eſt impoſſible que je ſoutienne long-tems la vie que je mene ; je prends trop ſur moi, pour que le corps ou l'eſprit n'y ſuccombe pas, & peut-être tous les deux ; il en arrivera ce qu'il plaira à Dieu & quand il en ordonnera, j'obéïrai : je lui offre ſouvent mes ſouffrances bien ou mal fondées : & ſi ſa volonté m'étoit connue, je la ſuivrois dans ce qu'il y a de plus auſtère, & de plus oppoſé à mon humeur. Quand vous pourrés venir ici, je ſerai fort aiſe de vous voir : & vous le pourrés commodément avec mille gens de votre connoiſſance qui y viennent, comme M. Viette, Mr. le Févre, des Rolines, & mille autres qui ne vous contraindront pas, ou avec quelques-uns de nos illuſtres. J'ai trois

places à donner à des prêtres : véritablement elles ne ſont pas trop bonnes : mais elles ſont briguées comme ſi elles l'étoient. Il y a deux canonicats : & l'autre eſt une place de vicaire, je voudrois de tout mon cœur les donner à des gens de bien. Ils trouveront un peuple très bien diſpoſé. Mr. l'abbé Têtu, Madame de Monteſpan, & moi avons autrefois mis à St-Nicolas du Chardonnet un jeune eccléſiaſtique nommé Mongout qui eſt gentilhomme, & dont on m'a dit depuis beaucoup de bien : ſi vous vouliés vous informer de lui & de quelqu'autre, je ſerois fort en repos : je les prendrois de votre main. Mr. l'archidiacre de Chartres qui fait merveilles dans tout le diocèſe m'a écrit : & je lui ai mandé que je vous conſulterois là-deſſus : penſez-y s'il vous plaît, & me conſervez une amitié dont je voudrois jouir un peu plus ſouvent que je ne fais &c.

LETTRE XXXV.

Ce vendredi, 10 heures.

J'AVOIS ſi grande peur d'être connue ce matin que je ne ſongeois qu'à ſortir vîte de l'égliſe : c'eſt ce qui m'a empêchée de vous remercier de toutes vos bontés, que je n'ai point trouvé diminuées par le

tems : voilà les deux piſtoles que vous m'avés ordonné de donner : je ne fais guère d'aumône qu'à Maintenon : ainſi je les aurois peut-être mal appliquées, ne connoiſſant point ceux qui en ont un véritable beſoin : vous ſavés ſi j'en ai que l'on prie Dieu pour moi : je vous le demande encore : priez-le & faites le prier pour le Roi qui eſt ſur le bord d'un grand précipice ; je comprends bien par les perſécutions que l'on me fait le chagrin que vous avés quand on s'adreſſe à vous pour m'aborder ; mais il ne faut pas s'il vous plaît que vous pouſſiés la diſcrétion trop loin ; & ſi dans le nombre de ceux qui vous obſedent, il y en a quelques-uns que vous avés envie que je voïe, vous pouvés diſpoſer de moi avec une entiere liberté ; & je vous aſſure avec la ſincerité que vous me connoiſſés que rien de tout ce qui viendra de vous ne me fera de peine. Mr. votre neveu ſera le bien venu ; je ne verrai que lui, & je ne ſortirai qu'à cinq heures ; je vous renvoïe votre étui ; il eſt vrai que j'ai dit à la maréchale de qui vous êtes le compere ; la modeſtie de ne s'en être pas vanté eſt louable ; mais ce n'eſt pas un grand mal que l'on le ſache ; ſi je me rempliſſois auſſi bien de Dieu que je vuide ma maiſon de toutes ſortes de

compagnie, vous seriés bien content de moi ; je ne vois que la marquise ; & cette solitude-là m'est très agréable.

LETTRE XXXVI.

à St. Germain, ce 27 juin. 1676.

MANDEZ moi des nouvelles de la sœur saint Basile *. Je la crois résolue de sortir de port-roïal ; mais je ne sai si les sœurs hospitalières le sont de la recevoir ; je suis toute prête à l'y remenér. Songez à cette pauvre fille, je vous en supplie ; vous autres saints, vous êtes cruels sur les maux de cette vie ; cependant ils font souvent perdre les biens de l'autre. Il faut aider notre foiblesse. Je desire plus ardemment que jamais d'être hors d'ici ; & je me confirme de plus en plus dans l'opinion que je n'y puis servir Dieu : mais je vous en parle moins, parce qu'il me revient que vous dites tout à l'abbé Têtu : voilà un trait de ma sincérité naturele : & je crois que vous vous en accommoderés bien mieux que d'un changement sur la confiance que j'ai en vous. Je vais à Maintenon esséïer de la solitude,

* Madame de Maintenon l'avoit connue aux hospitalieres de la rue St. Jaques, & avoit pris assez d'estime pour la consulter sur les constitutions de St. Cyr.

& de la vie dont je vous ai envoïé le projet. Il eſt donc vrai que je ne ſuis pas deſtinée au repos !

LETTRE XXXVII.

1676.

Ce jeudi au ſoir.

ME. de Monteſpan & moi avons eu une converſation fort vive. Comme je ſuis la partie ſouffrante, j'ai beaucoup pleuré. Elle en a rendu compte au Roi à ſa mode. Je vous avoue que j'ai bien de la peine à demeurer dans un état où j'aurai tous les jours de pareilles avantures. Il me feroit bien doux de me remettre en liberté. J'ai eu mille fois envie d'être religieuſe. La peur de m'en repentir m'a fait paſſer par-deſſus des mouvemens que mille autres auroient appellés vocations. Je meurs d'envie il y a ſept mois de me retirer ; & la même crainte m'en empêche : prudence bien timide, & peut-être mondaine, qui me fait conſumer ma vie dans d'étranges agitations. Songez-y devant Dieu, je vous en conjure : & conſiderez un peu mon repos. Je ſai bien que je puis faire ici mon ſalut : mais je crois que je le ferois plus ſûrement ailleurs. Je ne ſaurois croire que Dieu veuille que je ſouffre de Me. de Monteſpan. Elle eſt incapable d'amitié, & je ne puis

m'en paſſer : elle ne ſauroit trouver en moi les oppoſitions qu'elle y trouve ſans me hair. Elle me redonne au Roi comme il lui plait, & m'en fait perdre l'eſtime. Je ſuis avec lui ſur le pié d'une bizarre qu'il faut ſouffrir, d'un bel-eſprit qu'il faut ménager, & d'une précieuſe promte à prendre ombrage. Je n'oſe lui parler ſeule, parce qu'elle ne me le pardonneroit jamais : & quand je lui parlerois, ce que je dois à Me. de Monteſpan ne me permet pas de parler contre elle. Ainſi je ne puis apporter aucun reméde à ce que je ſouffre. Cependant la mort vient, & le tems ſe perd.

Me. de Monteſpan trouve quelque raiſon d'accorder à ces bons peres qu'ils ſoient chargés de la fondation, au cas que leur maiſon de St. Joſeph ſe détruiſe, mais non au cas qu'elle fut transférée. Elle ne ſe rend point abſolument là-deſſus.

LETTRE XXXVIII.

le 29 juillet, lundi. 1676.

JE penſe toujours de même, quoique le changement de mon ſtile vous ait fait craindre un changement d'idées. Comme je vous parle ſincérement, je ne vous dis point que c'eſt pour mieux ſervir Dieu, que je voudrois quitter la cour. Je crois

que je puis faire ici mon ſalut. Mais je ne vois rien qui nous défende de ſonger à notre repos, & à nous tirer d'un état qui nous trouble à tout moment. Je me ſuis mal expliquée, ſi vous avés compris que je ſongeois à être religieuſe. Je ſuis trop vieille pour changer de condition : & ſelon le bien que j'aurai, je ſongerai à m'établir en pleine tranquillité. Dans le monde tous les retours ſont pour Dieu, dans le couvent tous les retours ſont pour le monde. Voilà ma grande raiſon : celle de l'âge vient enſuite. Me. de Richelieu eſt préſentement avec Me. de Monteſpan. Je me conſume de chagrins & de veilles : je ſéche à vue d'œil : & j'ai des vapeurs mélancoliques. M. le duc du Maine ſe porte beaucoup mieux, & les autres enfans très-bien. J'ai ſigné le contrat de la fondation. Je vous donne le bon jour. Je ſuis auſſi ſenſible que je dois l'être aux bontés que vous avés pour moi. Elles ſont toute ma conſolation : & je ne vous accuſe plus de dureté.

LETTRE XXXIX.

1676. *Mercredi matin.*

ON a trouvé le contrat fort bien. Rempliſſez le de Françoiſe de Rochechouart, marquiſe de Monteſpan, ſéparé d

du mois de juillet. Il faudroit bien feuilleter des papiers pour trouver la datte précise. Mais celle du contrat sera surement après. Ainsi la fondation seroit incontestable. Elle a été séparée à Paris au châtelet. Je viens d'avaler une medécine. C'est tout de bon qu'il ne faut point peser la lampe : elle vous en prie : & elle a raison.

LETTRE XL.

Ce mercredi, au soir.

L'Affaire des hospitaliers a été fort bien conduite : & je vous en remercie de tout mon cœur : vous serés averti quand on voudra y mettre cette fille : je donnerai le contrat : & il ne tiendra pas à moi que vous n'en aïés réponse dès demain : mais la dissipation des dames de la cour est excessive : & je ne pourrai presser celle à qui nous avons affaire parce que je ne la verrai pas. Le vilain côté de la fondation sera le poids de la lampe. Il n'y en eut jamais de si légère. Il faudra la remplir de sable pour empêcher que l'air ne l'agite : j'ai prié M. Viette d'aller voir. . . . dont on m'a parlé : & je suis dans une grande impatience d'en savoir des nouvelles : c'est par où il faut commencer le plan de notre retraite : je retombe dans ces maladies que j'eus cet

hiver & qui ſont les effets d'un ſang brulé & d'une noire mélancolie : priez Dieu pour moi, je vous ſupplie : & ne lui demandez que mon ſalut : je me tirerai bien du reſte.

LETTRE XLI.

1676. *à Verſailles, ce 12 octobre.*

JE vous rends mille graces de votre ſouvenir & de votre livre. * Je n'ai pas été médiocrement ſurpriſe de voir que c'eſt à moi à le remplir; je ne m'en trouve point du tout capable; & j'avoue à ma confuſion que mon eſprit me fournit peu ſur ces matières-là; je ferai de mon mieux à ma tête, & beaucoup moins que ce que vous me preſcrivés; je vous ſupplie d'envoïer cette lettre à Me. de la Valliere aux grandes carmélites; je ſuis preſſée; & je ne puis vous en dire davantage &c.

LETTRE XLII.

VOus faites deux articles du peintre & de l'homme qui veut entrer aux nouveaux convertis; c'eſt pourtant un ſeul & même être. Il m'écrit qu'il a des affaires

* C'étoit un livre blanc, dans lequel l'abbé Gobelin l'avoit condamnée à écrire ſes penſées pieuſes, & ſes réſolutions.

pour douze ou quinze jours, & qu'après les avoir finies, il viendra songer à se convertir.

Il y a déjà bien long-tems que je demande un petit bénéfice au Roi pour un fils de Me. de Montchevreuil qui a quinze ans, qui est tonsuré, qui étudie, & dont toutes les inclinations vont à l'état ecclésiastique. Cependant par une délicatesse de conscience, Me. de Montespan qui le fait n'ose insister; & sur ce que je l'ai extrémement pressée elle m'a dit de vous consulter; je le fais donc, & vous supplie de me répondre.

Nous irons le lendemain de la toussaint à St. Germain, où nous serons treize jours sans la cour; j'espére que vous nous y viendrés faire quelques visites; il me tarde d'être à Maintenon. Je ne vois pas que le tems s'aproche. Cependant le néant de ce que je possede me montre le néant de ce que je puis espérer. Il est vrai que l'épreuve que le medécin anglois fait sur M. le duc du Maine m'a mise dans d'étranges agitations; & que je ne me remets pas des fréïeurs que je crois que l'on peut avoir avec raison pour la suite des remédes qu'il avale; mais je puis vous assurer avec vérité qu'aucun état ne peut me rendre insensible à la continuation de votre amitié, & que

j'ai vû avec beaucoup de joïe que vous ne m'avés point oubliée, que vous vous souvenés de ce que je pense, & que vous y prenés intérêt; je vous dirai toujours là-dessus la même chose, qui est la douleur où je suis de ne pas profiter de la bonté particuliere que vous avés pour moi; j'aurois eu lieu d'espérer que jointe à la charité que vous avés pour tous, vous m'auriés menée loin dans le chemin où il est si important d'avancer, & dans lequel vous croïés bien que je fais peu de progrès. Je suis toujours dans le trouble où vous m'avés vue tant de fois; & vous verrés par les suites que je ne suis pas seule de mon opinion sur ce péïs-ci. M. d'Elbene a donc fini sa triste vie, & tous ses malheurs par une mort chrétienne! Il m'a fait remercier en mourant des soins que vous avés pris de son ame. Oui: je ferai ce que vous m'ordonnés; je tâcherai de réparer par des aumônes le mal que je fais par une vie si dissipée; emploïez l'argent qui vous restè à ce que vous jugerés de plus agréable à Dieu.

MAINTENON.

LETTRE XLIII.

à Versailles, ce 6 octobre. 1677.

J'Ai donné le placet dont vous m'aviés chargée ; il a été rejetté pour 4 raisons ; la premiere, à cause des difficultés qu'on fait de rétablir les maisons détruites ; la seconde, à cause de l'amortissement que celle-ci demandoit ; la troisieme, à cause du droit de lods & ventes de l'abbéïe St. Denys dont le Roi ne peut disposer, dit-il, en conscience ; la quatrieme, le peu d'argent qui lui reste des économats qu'on emploïe tout pour la conversion des huguenots ; je crois même que cette derniere demande a nui aux autres : car il n'est guéres raisonnable d'établir un hôpital pour lequel on demande avant qu'il soit fait ; voilà tout ce qu'on m'a répondu ; je suis fâchée d'avoir si mal réussi dans une affaire que vous desiriés, & qui intéresse une maison que j'aime en général & en particulier. Vous avés laissé passer la St. François, sans vous souvenir de moi ; ne croïez pas que rien me fasse oublier une négligence de vous ; je ne laisse pourtant pas d'être votre très-humble servante.

D'AUBIGNE'

LETTRE XLIV.

à Versailles, ce 22 octobre.

1677. VOus m'avés fait un grand plaisir de me conserver ce que vous m'auriés donné le jour de St. François. Je m'étois flâtée que je n'y perdrois rien ; & je suis ravie de ne m'être pas trompée. Je ne l'ai pas été non plus sur la douleur que vous me témoignés de la mort de Me. la maréchale d'Albret ; j'avois bien cru que vous y seriés sensible ; & quoiqu'à mon grand regret je ne connoisse pas les liaisons que fait la charité, j'en ai une idée qui me persuade qu'elles ne sont guéres moins tendres que celles que fait la passion. J'ai eu bien du déplaisir d'avoir perdu cette femme-là ; vous savés qu'elle avoit pour moi ce qu'elle étoit capable d'avoir de meilleur ; je l'avois vue à Cognac dans une parfaite santé, & bien pleine de longs projets. Dieu en a décidé autrement ; plaise à sa bonté de lui faire miséricorde ! Je serai ravie de vous voir ; & il me semble que vous nous devés au moins une visite quand nous arrivons, & une quand nous partons ; ne perdez pas cette bonne coutume ; & venez de façon que vous arriviés de bonne heure, afin que j'aïe le tems de causer avec vous ; je

ſuis dans une aſſez grande langueur ; je me repoſe ſouvent : & je ſuis peu diſſipée en deſſeins & en viſites : car me renfermant entre le Roi, Me. de Monteſpan, & M. du Maine, j'ai du tems pour mon repos. Dieu connoit le fond de mon cœur : & j'eſpére qu'il rompra mes chaines, ſi ma retraite eſt néceſſaire pour mon ſalut : je vous ſupplie de le lui demander pour moi, & de croire que je vous aimerai & vous eſtimerai toujours.

LETTRE XLV.

JAMAIS je ne ſouhaitai plus ardemment d'être hors d'ici. Plus je vais, plus je fais des vœux pour la retraite, & de pas qui m'en éloignent. Je vous en parle rarement, parce que vous dites tout à votre confident. Il en a fait des plaiſanteries. Vous aimés la franchiſe : & je hais la diſſimulation. Je vous conjure : qu'il ne ſache plus de mes nouvelles par vous. Aujourdhui je ne l'intéreſſe point. Et il a ſur tout ce qui regarde la cour des vues, des ſentimens, des connoiſſances qui ne reſſemblent point aux miennes. Je ſuis très bien avec Me. de Monteſpan. Et je me ſers de ces momens de cordialité, pour lui dire en toute douceur que je veux

me retirer. Elle répond peu à ces propositions-là. A son retour, il faudra la déterminer. Priez Dieu de rendre mes projets utiles à sa gloire & à mon salut.

LETTRE XLVI.

Vous traités trop sérieusement ce que je vous ai mandé. Je ne vous soupçonne point d'avoir révélé ma confession à l'abbé Têtu. Mais comme il est curieux, j'ai cru qu'il tiroit de vous au delà de ce que je voulois qu'il sut. Il m'est revenu qu'il avoit apris par vous le dessein formé que j'ai de sortir de la cour. Je ne le lui ai point dit. Il n'en savoit que des projets en l'air. Voilà tout ce que j'ai voulu dire. Ne vous inquietez donc pas davantage. Je ne changerai jamais pour vous. Vous aurés toujours toute ma confiance. Je vous prie seulement de ne pas vous laisser surprendre par l'abbé, qui est intriguant, fin, & adroit. Donnez cette lettre à Me. de Richelieu, & cette boïte à Me. de Coulanges. Voilà ce que vous m'avés ordonné de faire pour Madame de St. André, & un billet qui en province ne gâtera rien. J'eus hier une violente migraine. J'en suis encore abattue: mais je n'en suis pas moins vivement votre très humble servante.

J'ai donné la chanoinie à M. du Plessis, dès que vous m'avés apris que je le pouvois en conscience. Je lui ai fait une belle exhortation.

LETTRE XLVII.

ce 1 decembre. 1677.

JE croïois depuis huit jours le mariage de mon frere tout à fait assûré. Mais je viens d'apprendre que M. Quelin a plus d'une proposition à me faire que je suis très résolue de ne pas accepter. Ainsi je ne sai quel en sera le succès. J'ai de la peine à croire que l'affaire se rompe. Car je vois Mlle. de Floigni éprise, & mon frere touché. Je voudrois avoir une aussi profonde indifférence sur tout le reste. Notre prince recevra très agréablement les étrennes que vous lui destinés. Mettez y peu d'argent. C'est en envoïer au Pérou. Priez Dieu pour moi, puisque vous ne pouvés faire autre chose.

LETTRE XLVIII.

JE vous remercie très humblement. 1679. Mais ma reconnoissance ne m'empêchera pas de vous gronder de m'avoir

abandonnée depuis la consultation que je vous fis sur mon salut. J'en ai été fort scandalisée. J'en suis réduite à relire la *conduite* que vous me donnâtes il y a dix ans. Il est vrai que vous ne pouviés alors me rien marquer de meilleur, & que si j'en avois profité, je serois bien changée. Vous n'êtes point mal avec le Roi. Il met sur votre compte & ma douceur & la pieté de Me. de Montespan. Le P. Bourdaloue fait ici des merveilles. Notre duchesse * & moi nous continuons à le voir. Mettez le petit de Valzergues en pension. Je pé'ie-rai pour lui. Rien ne lui manquera, tant que je vivrai. Mais recommandez qu'on l'éveille un peu par quelques coups de foüet. Car je le soupçonne de n'en avoir jamais eu & d'en avoir grand besoin. Autre affaire. J'ai un petit garçon, de douze ou treize ans, d'assez bonne famille, ni bien ni mal fait, né avec les plus mauvaises inclinations, menteur, jureur, ivrogne, & voleur. J'ai esséïé de bien des châtimens : ils ont été aussi inutiles que la douceur. Cherchez quelque endroit où je puisse le mettre ; j'avois pensé aux Capettes. Et Me. de la Font, niece de Mlle. Scaron, s'en étoit informée à ma priere. Mais c'est un college ordinaire : & j'en voudrois un

* La duchesse de Richelieu.

où il fut rigoureusement puni. Ecrivez-moi quand vous voulés venir ici, afin que vous ne fassiés pas de voïage inutile. Car il n'est pas aisé de me voir. J'ai dit au Roi les intentions de Me. de Banetot. Il aprouva sa conduite, & le dira dans l'occasion. Je sai tous vos maux : & c'est un des miens. Adieu, Monsieur : j'ai grande envie de me sauver.

LETTRE XLIX.

ce 20 decembre. 1679.

J'AI chargé M. l'aumônier de vous prier de venir ici. J'ai un jeune gentilhomme de mes parens, qui est huguenot & que je voudrois faire catolique. Je m'adresse à vous pour cela : & je ne puis mieux choisir. Il n'a que quatorze ans, & me paroît un assez mauvais docteur. Il n'en est que plus opiniâtre : & je ne me rebute point. Venez lundi ou mardi. Il faudra du moins la journée entiere pour le convertir. Je vous rendrai compte de la commission de Me. de Miramion. Je vous importune souvent. Mais aussi pourquoi m'avez-vous inspiré tant d'estime & de confiance ?

22. *Decembre.*

Celui qui vous rend ce billet eſt le jeune gentil-homme que je voudrois convertir. Voilà ſix vingt piſtoles pour Mr. de Valzergues. Je me chargerai de ſon fils. Pour vous je ferois bien autre choſe ! J'ai la migraine. Rien n'accourcit plus les billets.

LETTRE L.

St. Germain, 8 *janvier.*

1680. JE vous envoïe le mémoire de mes aumônes reglées, afin que vous jugiés ſi elles ſont bien appliquées. J'ai fait Mlle. de M...... religieuſe. J'en ai encore une dont je péïe la penſion, en attendant que ſon pere péïe ſes dettes. Quant à mes habits, je vais les changer, & les prendre pareils à ceux de Me. de Richelieu. J'ai une indifférence là-deſſus qui m'ôte tout ſcrupule. J'ai été vêtue d'or, quand j'ai paſſé mes journées en plaiſirs avec le Roi & ſa maitreſſe. Je vais être à une princeſſe : Je ſerai toujours en robe noire : ſi j'étois hors de la cour, je ſerois en tourriere : & tous ces changemens ne me font nulle peine : je fais trop de dépenſe, parce que je ſuis naturellement propre & peu portée à l'avarice. Malgré l'envie que j'avois de me retirer, malgré toute ma haine

pour ce péïs-ci, j'y ſuis attachée : c'eſt Dieu qui a conduit tout cela. Mes journées ſont maintenant aſſez reglées & fort ſolitaires. Je prie Dieu un moment en me levant : je vais à deux meſſes les jours d'obligation & à une les jours ouvriers. Je dis mon office tous les jours, & je lis un chapitre de quelque bon livre. Je prie Dieu en me couchant, & quand je m'éveille la nuit, je dis un *Laudate Dominum*, ou un *gloria patri*. Je penſe ſouvent à Dieu dans ma journée : je lui offre mes actions : je le prie de m'ôter d'ici, ſi je n'y fais pas mon ſalut. Du reſte, je ne connois pas mes péchés : j'ai une morale & de bonnes inclinations qui font que je ne fais guère de mal. J'ai un deſir de plaire & d'être eſtimée qui me met ſur mes gardes contre toutes mes paſſions. Ainſi ce ne ſont preſque jamais des faits que je puis me reprocher, mais des motifs très humains, une grande vanité, beaucoup de légéreté & de diſſipation, une grande liberté dans mes penſées & mes jugemens, & une contrainte dans mes paroles qui n'eſt fondée que ſur la prudence humaine. Voilà, à peu près, mon état : ordonnez les remédes. Je ne puis vraiſemblablement enviſager bientôt une retraite : il faut donc travailler ici à mon ſalut. Contri-

buez-y, je vous en ſupplie. Et comme c'eſt le plus eſſentiel de tous les ſervices, comptez auſſi ſur la plus entiere reconnoiſſance.

LETTRE LI.

1680. *Ce dimanche, 30 janvier.*

VOICI encore un Gentilhomme, mon parent au même degré que Monſieur de Murçay. Il veut faire ſon abjuration entre vos mains, & être inſtruit par vous. Je vous le recommande. Mettez-vous bien dans l'eſprit ſon éducation huguenote. Ne lui dites d'abord que le néceſſaire ſur l'invocation des ſaints, les indulgences, & ſur les autres points qui le choquent ſi fort. Ne vous verrai-je point avant que nous partions pour Compiegne ? J'en ferois ravie. Car plus je penſe à Dieu, plus je vois combien vous m'êtes néceſſaire. Je vis hier notre ami Cartigny. Je ne me conſole point de voir ſon mérite ſi peu reconnu. Je protégerai volontiers Mademoiſelle de la Paillerie.

LETTRE LII.

à St. Germain, ce 2 juin. 1682.

LE plaisir de voir à la messe le Roi très-aimable & très-chrétien ne sauroit vous manquer quand vous viendrés ici, non plus que de voir la simplicité de ma chambre : plut à Dieu qu'il y en eut autant dans mon cœur, & que sans compter ce que je n'y connois pas, je n'y découvrisse pas des replis qui peuvent gâter ce que je suis ! Je suis ravie de ce que tout le monde loue ce que fait le Roi : je voudrois bien qu'il en rapportât la gloire à Dieu seul. Vous entendrés bientôt parler d'un nouvel établissement * fort utile à la pauvre noblesse. Un Flamand ** a donné le dessein d'une machine pour Marli, qui sera une des merveilles du monde. Si la Reine avoit un directeur comme vous, il n'y a point de bien qu'on ne put espérer de l'union de la famille Roïale : mais on a toutes les peines du monde à persuader sur la *media noche* son confesseur qui la conduit par un chemin plus propre pour une carmélite que pour une Reine. Je sai qu'on trouve à redire au

* L'académie des cadets de terre & de mer, instituée le 22 juin.

** De Ville, artiste Liégeois.

dernier bienfait que vous avés reçu du Roi : mais ce qui m'a fâchée, c'eſt la ſenſibilité que vous avés eue pour ce blame que je crois trés mal fondé. J'ai un deſſein qui roule ſur vous ; M. du Maine en profiteroit : je voudrois un recueil de maximes ſur les devoirs d'un prince, à l'égard de Dieu, de lui-mème, & des autres. Travaillez ſur ce projet après que vous l'aurés débrouillé. Ne vous allarmez pas ſur ma ſanté : on fait du bruit de peu de choſe, parce que je ſuis ſur le téâtre. J'ai eu des vapeurs : & tout ce que j'ai ſouffert depuis quelque tems a un peu troublé ma ſanté. Faites moi relier un Nouveau Teſtament, une Imitation, une Introduction à la vie dévote, votre livre ſur la meſſe, & les Eſſais de morale : ce ſera ma bibliotéque : je meurs d'envie de faire mon ſalut : mais l'orgueil & la pareſſe me donnent bien de la peine. Mandez-moi, comment il faut s'y prendre pour combattre de pareils ennemis. Adieu : point d'inquiétude ſur ma ſanté. Je me porte bien je ſuis contente, & trop pour mon ſalut. Car je n'ai de peine que celle que mon impatience me donne : on ne peut ſe ſauver ſans croix : & je n'en ai point : j'ai grand beſoin de forces pour faire un bon uſage de mon bonheur.

LETTRE LIII.

à Verſailles, 6 janvier. 1683.

VOus m'avés écrit une lettre merveilleuſe, & qui me prouve que vous avés plus d'un ſtile. Vous m'avés envoïé un St. François qui me prouve que vous avés différentes manières d'obliger. Je l'ai au chevet de mon lit, où je n'ai de marques de dévotion que celles que je tiens de vous. Je vous rends mille graces de tous vos préſens, de cette bourſe magnifique, de cette corbeille qui ne l'eſt pas moins, de ce que j'ai aperçu de joli, de tout ce que je n'ai pas encore eu le loiſir de remarquer. Mais pourquoi me faire des excuſes? Je reçois tout ce qui vient de vous avec autant de plaiſir, que vous me le donnés. Vos préſens ne ſont point de ceux qui corrompent : ils édifient toujours. La lettre que vous m'écrivites ſur Me. de Ménillet, je la lus au Roi. Il eſt plein d'eſtime pour vous : & il ne croiroit pas aiſément que vous demandiés une injuſtice. Madame de Montchevreuil m'a dit que vous avés la goutte. J'en ſuis affligée : mais vous en ferés un bon uſage : & vous aurés le plaiſir de ſouffrir. Je me porte bien : & voilà comme tout eſt partagé bizarrement : ma ſanté

eſt bonne, & je ſuis inutile au monde : vous lui êtes néceſſaire : & vous êtes cloué ſur un lit. Et cependant tout cela eſt bien dans l'ordre de la providence. Je voulois vous donner encore quelques momens. Je finis ; on me parle comme ſi je n'écrivois pas. Ma tête & mon ſtile commencent à s'en reſſentir.

LETTRE LIV.

à Verſailles, ce 8 mars.

1684.

LE Roi a trouvé bon que les dames de la cour établiſſent une charité à Verſailles pour y prendre le même ſoin des pauvres que dans les parroiſſes de Paris. Madame la ducheſſe de Richelieu en eſt la ſupérieure : & vous n'en aurés pas plus mauvaiſe idée de notre projet. Nous prétendons pourvoir à toutes ſortes de néceſſités. Nous nous trouvons déjà chargées d'un certain nombre de perſonnes, qui excitent plus notre pitié qu'elles ne ſe prêtent à nos intentions. Ce ſont des eſtropiés, hors d'état de gagner leur vie. Nous avons auſſi de ces innocentes qui courent les ruës, & qui font commettre bien des péchés. Toutes nos dames m'ont chargées de ſupplier Mr. le procureur général de les placer à l'hôpital : ſi j'allois

quelquefois à Paris, j'aurois été l'en prier : il sait que j'ai toujours cherché les occasions de le voir : & j'en connois si bien le prix que je ne vous fais pas d'excuse de ce que je vous envoïe chez lui. Vous entendrés parler de moi : ne vous en allarmez point.

LETTRE LV.

à Chambor, 26 septembre. 1684.

JE vous avois prié d'aller à Noisi ; je vous réïtere la même priere. Quelque bon esprit qu'ait Madame de Brinon, elle a besoin de conseil. Je vous prie de me mander, s'il est d'une nécessité absolue de faire un noviciat avant que de pouvoir entrer dans cette communauté, je dis, présentement qu'il en faut former une toute nouvelle ; car je sai bien que dans la suite les filles feront un an de probation, & deux même, si on le juge à propos. Mais maintenant qu'il n'y a point de corps, doivent-elles faire leur noviciat ? Sous qui le feront-elles ? & peut-on le commencer avant que la maison soit établie ? Instruisez-moi là-dessus ; & si vous ne possédés pas ces matieres, consultez des gens qui les entendent. Le Roi se porte bien. Point de courrier qui ne lui apporte de grands sujets de

joïe, c'eſt-à-dire des nouvelles de converſions par milliers. Vous m'avés fait un grand préſent en me donnant la chanoineſſe (*Madame la Maiſon-fort :*) elle fait des merveilles. Pour Me. de Montchreveuil, quelque ſujet qu'elle ait eu depuis peu de ſe réjouir, ſa joïe eſt plus mélancolique que la triſteſſe des autres. Nous ne recevrons à l'avenir que des demoiſelles. Ecrivez-moi ; je ſuis bien aiſe d'avoir à montrer à propos de ces lettres courageuſes qui excitent à bien faire. Je ſuis plus occupée du ſalut des autres que du mien.

LETTRE LVI.

ce 1 octobre.

OCCUPEZ-vous, je vous prie, uniquement de cet établiſſement, puiſque Dieu & le Roi m'en aïant chargée, vous devés m'aider à m'en bien aquitter. Vous ne pouvés trop prêcher à nos poſtulantes l'humilité : je crains que Madame de Brinon ne leur ait inſpiré une certaine grandeur, & que le voiſinage de la cour, une fondation roïale, les viſites du Roi, & même les miennes ne leur donnent une idée de chanoineſſes & de dames importantes ; ce qui s'oppoſeroit fort au bien que nous voulons faire. Il y a un milieu à prendre entre

une orgueilleuſe dévotion & les miſères & petiteſſes des couvents. Je ne ſai encore de quel nom on les appellera : ſi vous avés vu les conſtitutions, Me. de Brinon les y appelle *les dames de St. Louis :* ce qui ne peut être : car le Roi ne ſe canoniſera pas lui-même : & c'eſt lui qui les nomme en les fondant : leurs habits ſeront noirs, ſans cheveux, & ſans ajûſtemens, & tels que Saint Paul les demande pour des veuves chrétiennes. Le noviciat ne doit commencer qu'à mon retour. Me. de Brinon ne donne pas aſſez de liberté à la conſcience. Elle craint les confeſſeurs : elle a raiſon : mais il ne faut pas réduire nos poſtulantes à un ſeul, qui ne leur dit jamais un mot. Elles en ſouffrent : elles n'oſent s'en plaindre à elle : mais elles ſont plus libres avec moi. Toutes ces filles ſont des enfans qui de long-tems ne pourront gouverner. Quel dommage que la chanoineſſe n'ait pas de vocation ! Je voudrois que le noviciat ne ſe paſſât pas en ſpéculation, mais en pratique, & qu'on entremêlât judicieuſement l'exercice des charges & la théorie, les retraites & les conférences, le ſilence & la priere, leur éducation monaſtique & des leçons ſur l'éducation des enfans, qui eſt l'objet de cet inſtitut.

LETTRE LVII.

1686. *ce 3 janvier.*

J'AI reçu vos étrennes avec grande joïe, mais j'ai des reproches à vous faire de la manière pleine de respect & de cérémonie dont votre lettre étoit écrite. Je ne sai si les honneurs dont je suis environnée vous inspirent quelque chose de nouveau : mais pour moi je ne suis pas changée pour vous : & je reçois les marques de votre amitié comme j'ai fait depuis seize ans. Je ne puis desaprouver que vous aïés refusé * ce qu'on vous a offert : les hospitalieres en étoient desolées. Conservez-vous, je vous prie, pour Noizy. Nous avons douze novices, & il y en aura bientôt quatorze. Le Roi veut finir cette affaire : il présentera une requête à M. l'évêque de Chartes pour obtenir son consentement à l'établissement qu'il veut faire à St. Cyr : il joindra à sa requête les lettres patentes qui feront voir ses intentions pour le spirituel & pour le temporel. M. de Chartres députera ses grands vicaires avec vous & avec le P. de la Chaize pour examiner les reglemens : on disposera le temporel, pour que la

* Vraisemblablement quelque dignité ecclésiastique.

tranflation fe puiffe faire à la St. Jean, fuivant les intentions du Roi. Voilà, M. le plan de cet ouvrage, qui fera renverfé, fi vous êtes encore malade.

LETTRE LVIII.

ce 17 janvier. 1686.

JE montrai hier votre mémoire au Roi: il en voulut conférer avec le P. de la Chaize; la manière dont fe doit faire l'élection de la fupérieure fut approuvée; mais on vint à parler fur les vœux; & le P. de la Chaize ne voulut jamais confentir à ce que l'évêque n'en put difpenfer. J'avoue que je ne comprends point pourquoi il infifte là-deffus, puifque l'évêque n'en veut point difpenfer, & que les filles ne veulent point en être relevées. Il me femble qu'une fondation fi utile ne peut avoir trop de ftabilité. Le Roi ne veut point, que la fupérieure ait une bague; il trouve que la croix fuffit. Le Roi vous donne une penfion de deux mille livres; je crois que vous n'aviés pas befoin de ce bienfait pour être content de lui. Examinez bien nos conftitutions avec Meffieurs Racine & Boileau; mais n'allez pas non plus pour la pureté du langage gâter les expreffions & les penfées de Me. de Brinon; vous

ſavés que dans tout ce que les femmes écrivent, il y a toujours mille fautes contre la grammaire : mais, avec votre permiſſion, un agrément qui eſt rare dans les écrits des hommes.

Me. de Brinon & moi ne convenons point ſur la diſpoſition des charges. Elle veut que les dames ne faſſent aucun ouvrage pénible : il faudroit trop de ſœur converſes. Que l'on ne faſſe rien ſans l'avis des ſix profeſſes ! qu'elles n'en reçoivent aucune à ma conſidération ! Elles refuſeroient ma ſœur que je n'y trouverois pas à redire. Pénétrez les de la néceſſité du ſecret : car ſi elles ſe diſent ce qu'elles ont fait, tôt ou tard l'union ſera troublée : qu'elles connoiſſent bien l'uſage & la liberté des féves blanches & noires. Vous ne leur parlés pas aſſez en particulier.

LETTRE LIX.

1686. *Ce mercredi, au ſoir.*

SI ce qu'on veut changer aux conſtitutions eſt conſidérable, & plus que ce que ces Meſſieurs critiquerent devant moi, il faut en conférer avec Me. de Brinon. On m'a dit, que vous aviés perdu un procès, & que vous étiés accablé d'un compte qu'il faut rendre : je crains que cela ne

vous

vous cauſe bien de l'inquiétude. Ne pouvez-vous pas abandonner votre bien à vos parens, & vivre avec votre bénéfice & de votre penſion ? S'il vous faut d'autre ſecours, je vous les procurerai; vous n'auriés plus qu'à ſervir Dieu; & vous viendriés demeurer à St. Cyr; il ſeroit avantageux pour mon ſalut de vous y voir. On ne peut trop aimer, conſidérer, reſpecter Me. de Brinon; mais il faut ſe défier de ſes premieres vues; elle en revient avec la douceur d'un mouton; mais il faut veiller ſur elle, pour lui épargner des actes d'humilité.

LETTRE LX. *

Vendredi, 27 juillet. 1686.

LA tranſmigration à St. Cyr commencera lundi; en attendant que je recoive vos inſtructions, profitez des miennes. Et vous auſſi, vous me rendés ma faveur embarraſſante, juſques dans le confeſſional! Je croïois vous trouver toujours tel pour moi que vous l'étiés aux Filles-Bleues. Vous connoiſſés ma ſincérité; je ne fais de com-

* Cette lettre eſt ſi belle, qu'on l'a regardée comme apocriphe. On n'a pu croire qu'une femme à la cour ait écrit ainſi. Je la donne telle qu'elle eſt dans l'original.

plimens, ni ne les aime; je vous conjure donc de vous défaire du ſtile que vous avés avec moi, qui ne m'eſt point agréable, & qui peut m'être nuiſible; je ne ſuis point plus grande dame que j'étois à la rue des tournelles, où vous me diſiés fort bien mes vérités. Si la faveur où je ſuis met tout le monde à mes piés, elle n'y doit pas mettre un homme chargé de ma conſcience, & à qui je demande très-inſtamment de me conduire ſans nul égard dans le chemin le plus ſûr. Ce n'eſt point à vous à m'inſpirer de l'orgueil, à vous qui devés le détruire en moi. Où trouverai-je la vérité, ſi je ne la trouve en vous? Et à qui puis-je être ſoumiſe qu'à vous, ne voïant dans tout ce qui m'approche que reſpects, aduations, & complaiſances? Parlez-moi, écrivez-moi ſans tour, ſans cérémonie, ſans inſinuation; & ſur tout, je vous prie, ſans reſpect. Ne craignez ni de m'offenſer, ni de m'importuner. Je veux faire mon ſalut; je vous en charge; ne me parlez jamais des obligations que vous m'avés; regardez-moi comme dépouillée de tout ce qui m'environne, attachée au monde, mais voulant me donner à Dieu. Voilà mes véritables ſentimens.

LETTRE LXI.

Ce 20 janvier.

JE vous envoïe vingt louis pour vos *Trente-Trois* *. Qu'ils prient pour moi. Nous allons à Marly. J'y ſerai plus occupée de Dieu que des plaiſirs. Tout va bien à St. Cyr. Je ſuis plus heureuſe que je ne l'ai jamais été. M. Vacherot ſollicite-t'il bien pour vous ? Je vous remercie de vos vœux. Je ne ſouhaite point un grand nombre d'années. Mais je voudrois que celles que j'ai encore à vivre fuſſent ſaintement emploïées. Vous y pouvés contribuer par vos conſeils. J'appris hier que vous aviés perdu votre procès. Vous voilà accablé d'affaires : abandonnez tout à vos créanciers. Deux mille francs du Roi, & ce que vous tirés de votre abbéïe ne ſuffiſent-ils pas pour vivre ? J'en ai vécu ſept ou huit ans avec trois perſonnes pour me ſervir. Vous avés, de plus, ſix mois à paſſer à St. Cyr où vous ne dépenſés rien. Croïez-vous ſurvivre au Roi, à moi, à St. Cyr ? Et le moindre des trois ne ſuffit-il pas pour avoir ſoin de votre vieilleſſe ? Défaites-vous de ces procès qui abrégent vos jours. Conſacrez-vous totalement à 1687.

* Collége où l'abbé Gobelin s'étoit retiré.

cette maiſon. Penſez-y. Je vous parlerois moins librement, ſi je vous eſtimois moins.

LETTRE LXII.

1687. *Ce 20 octobre.*

SAINT Cyr eſt bien éprouvé dans la perſonne de ſes ſupérieurs : le Roi a contre lui toute l'Europe : je ſuis dans l'affliction : Me. de Brinon eſt dans le trouble : & vous êtes malade.

J'ai lu l'explication de l'épître & de l'évangile. Vous pouviés vous étendre un peu plus ſur la morale, & vous mettre plus à la portée de votre auditoire féminin. Ce travail, fait ſur toute l'écriture ſainte, nous ſeroit très-utile.

L'état où nous avons vu Madame de Brinon me fait trembler. La maiſon n'eſt fondée ni pour elle, ni pour vous, ni pour moi. Mettons-la en état de ſe paſſer de nous. Je ſuis bien ſatisfaite des principales dames. Leur gouvernement ne ceſſera pas ſi tôt. Et Madame de Brinon ſera long-tems à ſe remettre. Je ne me laſſe point des peines que Saint Cyr me donne. Je n'y vais plus, parce que Madame de Brinon & moi ſommes embarraſſées de nous voir : une entrevue ne ſeroit bonne à rien. Voulez-vous une cure ? Le Roi

m'a chargée de vous le demander. Monſieur l'archevêque vous propoſe ſouvent : il n'en fait pas plus mal ſa cour. Il faudroit que vous vous éloignaſſiés de Saint Cyr & de moi : & Saint Cyr & moi nous ne pouvons nous paſſer de vous.

LETTRE LXIII.

10. octobre. 1688.

VOus êtes fort le maitre d'aller à St. Cyr ou de n'y pas aller. Je ne conçois pas que je ne puiſſe vous mettre en liberté là-deſſus. Vous ſavés bien que les ſupérieurs ne ſont pas long tems dans les maiſons qu'ils gouvernent : & vous ſavés bien auſſi qu'on eſt enchanté dans celle-ci quand vous y êtes. J'ai tout dit. C'eſt à vous à vous déterminer. Me. de Brinon me paroît bien chagrine dans ſes lettres. Il faudra ſonger à remédier à tout ce qui la bleſſe. Nos dames ſont un peu tourmentées entre elle & moi, & ne peuvent être gouvernées par deux perſonnes qui penſent ſi différemment ! Dieu m'eſt témoin que je ne veux que le bien & que je donnerois de mon ſang pour que Me. de Brinon gouvernât St. Cyr avec régularité ! Je ſouffre quelque peine d'en être ſi loin. Il faudra pourtant me détacher de cet endroit-là comme des

autres. Je ſuis incommodée d'un rhumatiſme qui ne m'empêchera pas de partir pour mettre ordre à tout. L'affaire d'Angleterre m'a affligée tout à fait. Il faut ſe ſoumettre à la providence : & je m'y ſoumets.

LETTRE LXIV.

1688. *à St. Cyr, ce 7 decembre.*

VOus ne ſauriés croire combien un exclamation déplacée eſt une choſe plaiſante. J'ai penſé mourir de rire de la vôtre. Vous voilà donc bien étonné de tout ce qui s'eſt paſſé * ! c'eſt après des tels coups d'autorité que je ſuis redoutable. Je vous défie à preſent de ceſſer de me craindre. Hé ! venez tout voir par vos yeux. L'éloignement vous fait un fantôme de la choſe la plus ſimple. Tout eſt ici auſſi bien que ſi Me. de Brinon n'y avoit jamais été. Mr. le chancelier m'a fait part de quelques aumônes, & m'a recommandé les hoſpitalieres de la place roïale : jugez s'il m'a trouvé prête à les obliger. Voilà mille francs que je leur envoïe. Adieu : je ſuis très contente de St. Cyr, & très mécontente de moi. Nos dames me laiſſent toujours bien loin derrière elles. Leur

* De la ſortie de Me. de Brinon de St. Cyr.

ferveur ne sera pas passagere : & moi, je mene une vie inutile, & peut-être pis qu'inutile.

LETTRE LXV.

à St. Cyr, ce 14 fevrier. 1689.

TOUTES nos dames sont dans de très bonnes dispositions. Me. la supérieure en est contente. Et il me semble que Dieu est connu & servi dans cette maison. La représentation d'Esther m'empêche de les voir aussi souvent que je voudrois. Je n'en puis plus soutenir la fatigue. Et j'ai résolu de ne plus faire jouer pour le public que demain. Je ferai dire que nos actrices sont malades. Et elles ne joueront plus que pour nous en particulier, ou pour le Roi, s'il l'ordonne. Ne vous occupez pas uniquement ce carême des dames de St. Louis. Vous en conduisés d'autres qui ont plus besoin qu'elles de votre secours. Les nouvelles de la cour sont que le roi d'Angleterre est dépouillé de la roïauté à la pluralité des voix, que le trône est déclaré vacant, & qu'on attend la princesse d'Orange à Londres pour la couronner. Mylord Tyrconnel soutient l'Irlande, & demande des munitions & des armes. On lui en envoïe. Dieu veuille protéger la reli-

gion, & nos bons Rois qui se sont attirés bien des affaires par leur zèle ! Je vous coujure de ne me point craindre, de ne pas chercher à me plaire, de ne point entrer dans mes sentimens par complaisance, mais de consulter de bonne foi des gens de bien & des gens d'esprit pour savoir, si ce n'est pas une maxime trop sévère, & dangereuse par sa sévérité, que de dire, qu'il ne faut jamais avoir de plaisir. Je croirois plutôt qu'il faut en faire espérer, en promettre beaucoup, en donner peu, faire son possible pour persuader qu'il y en a d'innocens, & se servir des momens d'ennui pour faire sentir qu'il n'en est pas de plus doux que de servir Dieu.

LETTRE XLVI.

ce samedi matin.

ME. de Montchevreuil m'a dit que vous alliés à Paris. Il seroit pourtant bon que vous ne quittassiés pas notre chere maison en même tems que moi. Ce que j'y fais ne peut être comparé à ce que vous y faites : cependant je vois que je n'y suis pas inutile. Nos dames perdront deux consolations, deux appuis, deux conseils à la fois. Elles sont charmées de vos conférences, & goutent fort vos oraisons. Il y

a un chapitre ſur lequel je voudrois que vous les prêchaſſiés : l'orgueil, les hauteurs, la fierté. Je ſuis perſuadée que mon exemple a beaucoup contribué à introduire cet eſprit dans la maiſon. Mais avec la même ſincérité que je m'en reconnois très coupable, je vous dis que je ne l'ai jamais pouſſé ſi loin. Je pourrois, ſi la prudence le permettoit ; en dire des particularités qui étonneroient tout l'orgueil renfermé dans Verſailles. Sans exagération, on obtiendroit plus facilement du Roi une pénitence publique, qu'une pénitence particuliere dans St. Cyr. J'ai refuſé de faire des chanoineſſes, par averſion pour l'orgueil de cet état-là ; & j'ai fait pis ; il n'y en a point en Allemagne avec leſquelles il y ait plus de meſures à garder qu'avec quelques dames de St. Louis. Dieu pardonne ceux qui y ont répandu cet eſprit ! Dieu me faſſe la grace de le détruire par mon exemple ! vos inſtructions y peuvent beaucoup. Je crois que vous vous ſouvenés bien que vous avés une conſultation à faire pour moi à Paris.

LETTRE LXVII.

DE M. L'ABBÉ GOBELIN A Me. DE MAINTENON.

1691. *Paris, 18 mars.*

IL n'y eut jamais, Madame, de douleur plus légitime que la vôtre. Tout Paris qui a les yeux ſur vous en eſt d'autant plus édifié, qu'on eſt perſuadé qu'il n'a tenu qu'à vous de vous en exemter * ; ce qui fait qu'elle n'eſt pas regardée comme l'effet d'une tendreſſe molle & purement naturelle, mais comme l'effort d'une ame toute pleine de courage & de raiſon.

Plut au ciel, que je fuſſe digne de mêler mes larmes avec celles que vous verſés, & de joindre mes chetives prières aux vœux que vous portés aux piés des autels pour la conſervation du premier & du plus grand Roi de la terre !

Mais que vous êtes merveilleux, ô mon Dieu ! dans la manière dont il vous plait de faire ſouffrir vos élus ! vous ne les affligés pas comme les autres par la perte des biens, ni par l'outrage des calomnies,

* En ſuivant le Roi en Flandre, ou en le retenant à Verſailles.

ni par quelques perſécutions de ceux qui les haiſſent. Vous les ſanctifiés par eux-mèmes : & vous faites de leur joïe & de leur amour la cauſe de leur déſolation & de leurs peines.

C'eſt ce qui m'oblige de vous dire, Madame, qu'il n'y a rien dans l'écriture ſainte, qu'il vous convienne mieux de lui addreſſer que cette parole de Job ; *Que la façon, Seigneur, dont vous me tourmentés eſt extraordinaire & admirable !*

En effet, qu'eſt-ce que cette abſence que vous pleurés, ſinon la plus haute entrepriſe & la plus glorieuſe expédition que jamais monarque ait formée, qui épouvante toute l'Europe, & ne fait pas pâlir ſeulement le prince d'Orange, le marquis de Brandebourg, le duc de Baviere, mais juſqu'au roi d'Eſpagne & à l'Empereur ? Le ſoleil a-t'il jamais vu quelque choſe de plus fier & de plus hardi que ce ſiege de Mons, tandis que tant de puiſſans ennemis aſſemblés à la Haïe conſpirent par une vaine jalouſie contre une domination, qui par une modération vraiment chrétienne ne tend qu'à leur paix & à leur repos ? Enfin, qu'eſt-ce, pour tout dire, que cette expédition, qu'une planche favorable preſentée aux Flamands pour ſe tirer du naufrage qu'ils ſont prêts de faire ? Et

quel raviſſement ne ſeroit-ce point pour nous de voir revenir Louis le grand, non ſeulement roi de France & de Navarre, mais encore duc de Brabant & comte de Flandres ?

Que cette penſée, qui n'eſt point une hiperbole de poëte, mais le jugement des politiques les plus ſenſés, adouciſſe donc votre juſte chagrin ! qu'elle ranime votre exercice de pieté ! qu'elle diſſipe les craintes que vous pouvés avoir pour la ſacrée perſonne d'un prince, qui ne porte pas avec lui Céſar & ſa fortune, mais la juſtice de ſes armes & les puiſſans intérêts de la religion catolique, que le tout-puiſſant conduit lui-même, & qui conſidére moins dans le péril ſa gloire que celle de Dieu. Faites des aumônes & des communions, Madame, priez, jeunez ; c'eſt ainſi qu'en pareilles occaſions en ont uſé les Clotildes, les Batildes, les Blanches de Caſtille ; & c'eſt tout ce que demande de vous l'état où vous a mis la providence, & en quoi tâchera de vous ſuivre & de vous imiter, Madame, votre très humble, &c. *

* On n'a pu trouver d'autres lettres de l'abbé Gobelin. Il eſt vraiſemblable que Me. de Mainteuon les brula, de peur qu'on ne découvrit ſon état dans la manière pleine de reſpect dont ce directeur la traitoit, & dans les conſeils qu'il lui donnoit ſur ſa conduite à l'égard du Roi. Elle a détruit tout ce qui prouvoit qu'elle avoit

LETTRE LXVIII.

DE Me. DE MAINTENON A L'ABBÉ GOBELIN.

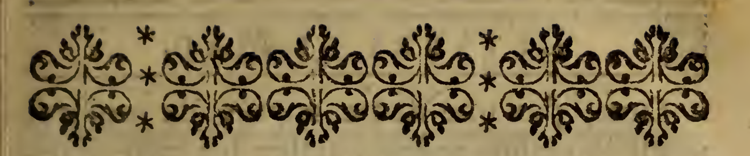
à St. Cyr, ce 5 avril. 1691.

VOUS m'avés écrit la plus belle lettre du monde. Vous jugés bien de mes ſentimens. Je voudrois faire un meilleur uſage de ma ſolitude : je la voudrois plus grande. Ma ſanté eſt aſſez mauvaiſe : ce n'eſt pourtant qu'une langueur cauſée par l'abſence du Roi. Vous plaidérés donc éternellement ! & il faut renoncer à l'eſpérance de vous avoir ici tout entier ! Je ne puis, Monſieur, ceſſer d'admirer la bonté de Dieu ſur notre maiſon qu'il a ſi bien accoutumée à ſe paſſer de Me. de Brinon. L'autorité du gouvernement s'établit, pendant que nous avons encore un reſte de vie pour la ſoutenir. Je vous ai dit cent fois que vous êtes le maitre d'y venir ou de n'y venir pas : ſi ces proteſtations de la part d'une perſonne, dont vous connoiſſés le fonds du cœur, ne vous raſſurent point, convenez que vous avés l'eſprit in-

été la femme de Louis XIV avec autant de ſoin qu'elle en auroit mis à faire entendre qu'elle l'étoit, ſi elle ne l'eut pas été.

quiet & méfiant. On n'a point ſongé aux préſidens à mortier. On garde ces reſſources-là pour les tems où l'on a un extrême beſoin d'argent. Le Roi eſt en bonne ſanté. Mon duc du Maine fait des merveilles en bravoure & en bon ſens. J'aurois voulu de tout mon cœur cacher le préſent que j'ai reçu de Rome. Car je ſuis ſi glorifiée en ce monde pour quelques bonnes intentions que je tiens de Dieu, que j'ai ſujet de craindre d'être humiliée & confondue dans l'autre.





LETTRES DE MADAME DE MAINTENON,

À MADAME LA COMTESSE DE ST. GERAN *.

LETTRE I.

LES choses commencent à prendre un tour fort agréable. Vous voulés savoir, Madame, ce qui m'a attiré un si beau présent : on croit que je le dois à Me. de Montespan : je le dois à mon petit prince. Le Roi jouant avec lui, & content de la manière dont il répondoit à ses questions, lui dit : » qu'il étoit bien raisonnable : il » faut bien que je le sois, répondit l'en-

* On ne donne ici qu'un extrait de ces lettres. On en a retranché ce qui se trouve dans les précédentes, pour éviter les redites.

» fant, j'ai une dame auprès de moi qui » eſt la raiſon même. Allez lui dire, re- » prit le Roi, que vous lui donnerés ce » ſoir cent mille francs pour vos dragées. « La mere me brouille avec le Roi : ſon fils me réconcilie avec lui : je ne ſuis pas deux jours de ſuite dans la même ſituation : je ne m'accoutume point à cette vie, moi qui me croïois capable de m'habituer à tout. On ne m'envieroit pas ma condition, ſi l'on ſavoit de combien de peines elle eſt environnée, & combien de chagrins elle me coute. C'eſt un aſſujettiſſement qui n'a point d'exemple; je n'ai ni le tems d'écrire, ni de faire mes prieres; un véritable eſclavage. Tous mes amis s'adreſſent à moi, & ne voïent pas que je ne puis rien même pour mes parens. On ne m'accordera point le régiment que je demande depuis quinze jours. On ne m'écoute que quand on n'a perſonne à écouter. J'ai parlé trois fois à M. Colbert; je lui ai repréſenté la juſtice de ce que vous prétendés. Il a fait mille difficultés, & m'a dit que le Roi ſeul pouvoit les réſoudre. J'intéreſſerai Me. de Monteſpan; mais il faut un moment favorable; & qui ſait s'il ſe préſentera? S'il ne s'offre point, je chargerai notre ami de votre affaire; & il parlera au Roi; je compte beaucoup ſur lui.

LETTRE II.

CE que vous me demandés n'eſt plus un miſtère qu'en province. Je vous dirai le fait tel que je le tiens de Me. de Noailles. La belle Me. s'eſt plainte au Roi, de ce qu'un prêtre lui a refuſé l'abſolution. Le Roi n'a pas voulu le condamner ſans ſavoir ce que M. de Montauzier dont il reſpecte la probité & M. Boſſuet dont il eſtime la doctrine en penſoient. M. Boſſuet n'a pas balancé à dire que le prêtre avoit fait ſon devoir ; M. le duc de Montauzier a parlé plus fortement ; M. Boſſuet a repris la parole, & a parlé avec tant de force, a fait venir ſi à propos la gloire & la religion, que le Roi, à qui il ne faut que dire la vérité, s'eſt levé fort ému, & ſerrant la main au duc, lui a dit ; » je vous promets » de ne la plus revoir «. Juſqu'ici il a tenu parole. La petite me mande que ſa maitreſſe eſt dans des rages inexprimables ; elle n'a vu perſonne depuis deux jours ; elle écrit du matin au ſoir, en ſe couchant elle déchire tout ; ſon état me fait pitié ; perſonne ne la plaint, quoiqu'elle ait fait du bien à beaucoup de gens. La Reine envoïa hier ſavoir des nouvelles de ſa ſanté. Vous voïés, répondit-elle au gentilhom-

me ; remerciez bien Sa Majesté ; & dites-lui que quoique aux portes de la mort je ne me porte encore que trop bien. Toute la cour est chez Me. de Montauzier ; nous verrons si le Roi partira pour la Flandres sans lui dire adieu ; on attend ce jour avec autant d'impatience que j'attends de vos lettres qui me disent que votre santé est rétablie.

LETTRE III.

MADAME de Durfort ne vous a pas dit la millieme partie des sentimens que j'ai pour vous. Croïez qu'ils ne peuvent être exprimés par la bouche la plus éloquente. Je n'oublierai jamais les sûretés que vous m'avés données des vôtres dans un tems où les Villars avoient perfidement allarmé mon amitié. Tout ce que je souhaiterois, ce seroit de voir à Madame de Montespan un cœur fait comme le vôtre. Je serois la plus heureuse personne du monde, dans un péïs, où, pour peu de grandeur qu'on ait, on en a toujours plus que de bonheur. Mais il est inutile de m'en flâter. Je l'ai prise par tous les endroits imaginables ; le fonds n'en vaut rien. Elle n'est bonne que par boutades : & sa vertu même est un caprice. Pas deux

jours de ſuite de même humeur. Je ſuis auſſi fatiguée de tous ces éclairciſſemens qui m'attachent toujours plus, que de toutes ces brouilleries qui me conſument. Nous ſommes bien aujourdhui : qui ſait comme nous ſerons demain ? J'aimerois mieux un peu de malheur fixe que beaucoup de bonheur ſans conſiſtance. J'ai beau renoncer à tous mes gouts, à tous mes ſentimens : on m'accuſe de choſes horribles. On fera la St. Hubert à Villers-Cottrets : on m'a donné quatre cent louis pour des habits. Tout ce que la Bretigni m'a envoïé eſt du meilleur goût. Mais qu'eſt-ce que toutes ces vanités, tous ces plaiſirs pour qui eſt dégoutée du monde & de ces œuvres ? J'envie bien votre tranquillité. Il ne tient qu'à vous, Madame de ſervir Dieu en paix. Ceux qui m'imputent la longue diſgrace de M. de Lauzun me haiſſent plus qu'ils ne me connoiſſent. Si mes conſeils avoient été écoutés, il ſeroit encore en faveur, parce qu'il ne ſe ſeroit pas fait les affaires qui la lui ont ôtée. On ne me conſulte qu'après avoir pris ſon parti : on veut que j'approuve, & non que je diſe mon avis. Mon crédit n'eſt que de bienſéance & de politique. On ne ſe ſert de moi que pour mieux regner. Vous êtes bien heureuſe, Me. Rien ne manqueroit

à votre bonheur, si quinze jours passés à ma place pouvoient vous instruire de son prix. Rien n'est comparable à ce que je souffre : & je demande tous les jours à Dieu qu'il me donne une ame moins sensible. L'évêque de Senlis m'a dit des choses très consolantes. Vous lui dirés, je vous prie, combien j'ai de vénération pour sa personne.

LETTRE IV.

1676. *à Versailles, lundi.*

JE vous l'avois bien dit, Madame, que M. de C.. joueroit dans toute cette affaire un personnage de dupe! Il a beaucoup d'esprit, mais il n'a pas celui de la cour. Avec tout son zèle il a précisement fait ce que Lauzun auroit eu honte de faire. Il vouloit les convertir : & il les a raccommodés. C'est une chose inutile, Madame, que tous ces projets : il n'y a que le P. de la Chaise qui puisse les faire réussir : il a déploré vingt fois avec moi les égaremens du Roi : mais pourquoi ne lui interdit-il pas absolument l'usage des sacremens? Il se contente d'une demie conversion. Vous voïés bien qu'il y a du vrai dans les petites lettres. Le pere de la Chaise est un honnête homme ; mais l'air de la cour gâte

vertu la plus pure, & adoucit la plus
/ère. Je vous envoïe deux exemplaires
s vers qui ſeront au bas du portrait du
.nce ; ils ſont pourtant de Boileau. J'ai
ns la tête que Racine & Coulanges mè-
: auroient mieux fait.

LETTRE V.

A belle ducheſſe eſt inconſolable ; & 1679.
je le ſuis de ce qu'elle croit que Me.
Monteſpan a agi par mes conſeils ; je
ıs prie de la deſabuſer ; perſonne ne
.me plus que moi ; Me. du Freſnoi
ırroit lui dire d'où part ce changement,
lui apprendre à ſe défier de ſes amies.
:. de Monteſpan ſe plaint de ſes der-
res couches ; elle dit que cette fille lui
ait perdre le cœur du Roi ; elle s'en
nd à moi, comme ſi je ne lui avois pas
.ſeillé ſouvent de ne plus accoucher. Elle
eproche de n'avoir pas ſuivi le Roi en
ndre, comme ſi la choſe avoit été poſ-
e. Elle jure que deſormais il ne fera
s de campagne ; mais vous ſavés qu'il
encore plus à la gloire qu'à l'amour. Je
ns Me. de Monteſpan, en même tems
je la blame ; que ſeroit-ce, ſi elle
ɔit tous ſes malheurs ? Elle eſt bien
ıgnée de croire le Roi infidèle ; elle ne

l'accufe que de froideur. On n'ofe lui apprendre cette nouvelle paffion ; ce n'eft plus un fecret que pour elle.

LETTRE VI.

1679. *Le 1 avril.*

LA paix eft fignée ; Me. de Montefpan dit très férieufement que fi elle tenoit M. le prince d'Orange elle l'étrangleroit de fes mains. Elle m'accufe d'aimer le Roi ; je m'en fuis moquée ; & je lui ai dit, qu'il ne lui conviendroit pas de me reprocher une faute dont elle m'auroit donné l'exemple. Mais, a-t'elle repliqué, ne vous mettez pas en tête qu'il aime une perfonne..... Elle n'a pas fini ; & c'eft la premiere fois que je l'ai vue fe modérer dans fes tranfports. Elle m'a dit que ma faveur ne dureroit qu'autant que la fienne. Je lui ai répondu avec fermeté, qu'à mon âge on ne pouvoit faire ombrage à un efprit bien fait ; que ma conduite dont elle avoit été témoin dix ans de fuite démentoit tous fes foupçons ; que j'avois fi peu fongé au deffein qu'elle me prêtoit, que je l'avois fouvent priée de m'obtenir la permiffion de me retirer ; que je ne fouffrirois plus deformais fes hauteurs ; que fes inégalités abrégeoient mes jours par les chagrins

u'elles me caufoient. Et qui vous retient
:i, m'a-t'elle dit ? La volonté du Roi,
ıi ai-je répondu, mon devoir, ma récon-
ɔiffance, & l'intérêt de mes proches.
ette converfation n'a pas été pouffée plus
ɔin : je me fuis retirée : & me voici feule
gémir fur mes peines, & à m'en con-
ler avec vous. Me. du Frefnoy fe venge
r moi de la diminution de fon crédit.
ongée de foucis, je fuis obligée de pa-
ɔître gaïe & contente : il faut que je
evore mes larmes. Oh ! quand pourrai-je
ı moins pleurer en liberté ?

LETTRE VII.

Ce 19 avril. 1679.

E prince de Marfillac fort de chez moi. C'eft une chofe inconcevable
ıe l'empreffement de cet homme à me
ndre fervice. Je ne fai quel deffein ces
tifices couvrent. Je reçois auffi froide-
ent le pere que le fils. On leur impute
es chofes horribles, à l'un des confeils,
à l'autre des démarches. Le Roi a paffé
eux heures dans mon cabinet : c'eft l'hom-
e le plus aimable de fon roïaume. Je lui
parlé du pere Bourdaloue : il m'a écou-
e avec attention. Peut-être n'eft-il pas
ıffi éloigné de penfer à fon falut que fa

cour le croit : il a de bons ſentimens, & des retours fréquens vers Dieu. Il ſeroit bien triſte que Dieu n'éclairât pas une ame faite pour lui.

LETTRE VIII.

4 mai.

LE Roi eut hier une converſation fort vive avec Me. de Monteſpan : j'étois préſente. Diane en fut le ſujet. J'admirai la patience du Roi, & l'emportement de cette glorieuſe. Tout finit par ces mots terribles : *je vous l'ai déjà dit, Me. je ne veux pas être gêné.* Me. de Monteſpan me demande mes conſeils : je lui parle de Dieu : & elle me croit d'intelligence avec le Roi. Elle s'emporte contre la pauvre fille, contre le pere de la Chaiſe, contre M. de Noailles : elle exagére les dépenſes, elle invente des calomnies : elle paſſe des heures entieres avec M. de Louvois & avec Me. de Thianges ; elle déplore le ſort des princes. L'habitude lui a attaché le Roi. Je crains qu'il n'y revienne par pitié

LETTRE IX.

24 mai. 1679.

CHAQUE jour, de nouveaux embarras. Le Roi fuit avec trop d'affectation Me. de Montespan ; elle s'est retirée à Clagni ; toute la cour croit qu'ils sont brouillés sans retour. Le Roi avoue qu'il l'aime encore, & plus qu'il ne voudroit. Le duc du Maine l'attache à sa mere ; il ne peut le voir sans s'attendrir. Me. de Soubise est trop belle au gré de Mlle. & trop vertueuse au gré de Monsieur. Me. du Fresnoy est délaissée. Elle a recours à moi, comme si je disposois de l'estime & de l'amitié du public. Nous nous sommes embrassées ; je lui rendrai service, quoique sûre de son ingratitude. Mon plus grand plaisir est de mettre à l'épreuve la reconnoissance de mes ennemis. Les entretiens fréquens dont le Roi m'honore me donnent souvent occasion d'exercer ce sentiment. Votre fils est très joli. Conservez votre santé ; c'est le premier des biens après la vertu.

LETTRE X.

1679. *14 juin.*

NOus ſommes nés pour ſouffrir : chaque jour de ma vie eſt marqué par quelque peine nouvelle. Les bontés du Roi ne me dédommagent point de la perte de ma tranquillité. Me. de Monteſpan veut abſolument que je cherche à être ſa maitreſſe ; mais, lui ai-je dit, il en a donc trois ! oui, m'a-t'elle répondu, moi de nom, cette fille de fait, & vous du cœur. Je lui ai repréſenté en toute douceur, qu'elle écoutoit trop ſes reſſentimens ; elle m'a répondu qu'elle connoiſſoit mes artifices, & qu'elle n'étoit malheureuſe que pour n'avoir pas écouté ſes reſſentimens. Elle m'a reproché ſes bienfaits, ſes préſens, ceux du Roi, & m'a dit qu'elle m'avoit nourrie & que je l'étouffois ; vous ſavés ce qui en eſt. C'eſt une choſe étrange, que nous ne puiſſions vivre enſemble, & que nous ne puiſſions nous ſéparer ; je l'aime, & ne puis me perſuader qu'elle me haiſſe. Je ne vis pas ; je meurs à chaque inſtant.

LETTRE XI.

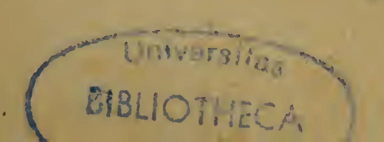
2 Août.

LES jalousies ont cessé : la paix est faite ; il étoit bien tems que le Roi après l'avoir donnée à l'Europe la donnât à sa cour. Madame de Montespan est plus brillante, & plus adorée que jamais : elle me flâte, me confie tous ses desseins, me consulte, & m'écoute. Le mariage du roi d'Espagne avec Mademoiselle est arrêté : voilà une belle alliance. On prépare de fêtes, & de toutes ces vanités ausquelles je suis depuis long-tems insensible & assujettie. La maladie de l'abbé Gobelin m'a allarmée : priez-le de se conserver : nous perdrions un ami bien solide. Mademoiselle embellit : c'est le mariage. Le Roi lui a dit les choses les plus gracieuses : elle m'en a remercié comme si j'y avois quelque part.

LETTRE XII.

28 octobre.

JE vous remercie de la belle robe que vous m'avés envoïée : vous ne pouviés en choisir qui fut plus de mon goût : je la mettrai dimanche à votre honneur & gloire.



Le prince eſt l'idôle du Roi : plus ſa tendreſſe pour le fils augmente, plus il ſemble que ſon amour pour la mere diminue : ce n'eſt plus que comme un premier gout. Vous ſavés qu'il eſt homme d'habitude. Le Roi eſt plein de bons ſentimens : il lit quelquefois l'écriture ſainte : & il trouve que c'eſt le plus beau de tous les livres. Il avoue ſes foibleſſes : il reconnoit ſes fautes: il faut attendre que la grace agiſſe. Il penſe ſérieuſement à la converſion des hérétiques : & dans peu on y travaillera tout de bon.

LETTRE XIII.

1681. *à Verſailles, ce 6 août.*

LE Roi commence à penſer ſérieuſement à ſon ſalut, & à celui de ſes ſujets : ſi Dieu nous le conſerve, il n'y aura plus qu'une religion dans ſon roïaume : c'eſt le ſentiment de M. de Louvois ; & je le crois là-deſſus plus volontiers que M. Colbert qui ne penſe qu'à ſes finances, & preſque jamais à la religion. La petite fille a beaucoup pleuré ; c'eſt une choſe inconcevable que les chimères que ces gens-là mettent dans l'eſprit des enfans ; mais elle a trouvé la meſſe du Roi ſi belle, qu'elle m'a promis de ſe faire catolique, pourvu

que je lui promette de lui faire entendre tous les jours la meſſe du Roi. Cette naïveté m'a fort réjoui ; mais je gémis de ce que les autres converſions ne ſeront pas ſi faciles. M. de Villette a réſiſté à cette éloquence de M. Boſſuet à laquelle perſonne ne réſiſte. Dieu veuille qu'à ſon retour il ſoit plus traitable & plus docile ! Il me ſemble qu'il ne manque à mon bonheur que la converſion de ma famille. M. de Ruvigni veut que je ſois encore calviniſte dans le fond du cœur ; il eſt auſſi entêté de ſa religion qu'un miniſtre.

LETTRE XIV.

ce 7 août. 1682.

ON eſt ici dans la plus grande joïe. Le Roi a fait un fort beau préſent à Madame la Dauphine ; il a eu un moment entre ſes bras le petit prince ; * il a félicité Monſeigneur comme un ami ; il en a donné les premieres nouvelles à la Reine ; enfin tout le monde dit qu'il eſt adorable. Madame de Monteſpan ſéche de notre joïe ; elle meurt de jalouſie ; tout lui déplait, tout l'importune ; & elle prétend que les couches des autres lui ſont auſſi funeſtes que les ſiennes ; elle en veut ſur-

* Le duc de Bourgogne, né le 6 août.

tout au pere de la Chaiſe qui ne fait que ſon devoir, mais qui le fait mieux que jamais. Nous vivons avec toutes les apparences d'une ſincere amitié. Les uns diſent que je veux me mettre à ſa place, & ne connoiſſent ni mon éloignement pour ces ſortes de commerces, ni l'éloignement que je voudrois en inſpirer au Roi. La plupart s'imaginent que je conſpire avec elle; quelques uns croïent que je veux la ramener à Dieu; je le ſouhaiterois bien, mais je ne l'eſpére pas. Il y a un cœur mieux fait, ſur lequel j'aurois de plus grandes eſpérances. Adieu, Madame. Ne dites rien de tout ceci; on en dévine aſſez; & on en dit toujours trop.

LETTRE XV.

1682. *Maintenon 1 novembre.*

LA famille Roïale vit dans une union tout à fait édifiante. Le Roi s'entretient des heures entieres avec la Reine; le don qu'elle m'a fait de ſon portrait eſt tout ce qu'il y a eu de plus agréable pour moi depuis que je ſuis à la cour; c'eſt dans mon eſprit une diſtinction infinie; Madame de Monteſpan n'a jamais rien eu de ſemblable; je paſſerai encore quinze jours ici; cette ſolitude me délaſſe des fatigues de la cour;

je n'y vois perſonne, & je jouis ſeule de mon petit empire. On me déchire de tous côtés; vous ne m'apprennés rien de nouveau. Le tems éclaircira toutes choſes. Je vous prie de ne me point défendre; cela ne fait qu'aigrir mes ennemis. Madame de Miramion a un zèle indiſcret; on ſert mieux ſes amies de ſang froid. Je mene une vie tiſſue d'infirmités & de chagrins. On me croit dans la plus belle place du monde; & je n'ai pas de plus grand plaiſir que de m'en éloigner & de vivre dans la ſolitude. J'envie bien le ſort de mon fermier. Dites à d'Aubigné qu'il ne ſe laiſſe pas aller à ſon indolence; avec trois cent mille livres de rente, il ne ſeroit pas plus heureux; ſon malheur eſt dans ſon ſang.

LETTRE XVI.

Fontainebleau, le 10 ſeptembre. 1683.

LE Roi ſe porte bien & ne ſent plus qu'une légère douleur. La mort de M. Colbert l'a affligé; & bien des gens ſe ſont réjouis de ſon affliction. C'eſt un ſot diſcours que les deſſeins pernicieux qu'il avoit; & le Roi lui a pardonné de très-bon cœur d'avoir voulu mourir ſans lire ſa lettre pour mieux penſer à Dieu. M. de Seignelay a voulu envahir tous ſes emplois, & n'en a obtenu aucun; il a de l'eſprit,

mais peu de conduite ; ſes plaiſirs paſſent toujours devant ſes devoirs. Il a ſi fort exagéré les qualités & les ſervices de ſon pere, qu'il a convaincu tout le monde qu'il n'étoit ni digne ni capable de le remplacer. On a parlé de notre ami pour la ſurintendance de bâtimens, mais ſeulement deux minutes ; & M. de Louvois l'a eue ſans la demander. Je fonde de grandes eſpérances ſur M. Pelletier ; & je vois avec un extrême plaiſir, que la cour eſt contente de ce choix ; le Roi l'eſtime. Me. de Rochefort ſauve du moins les apparences ; on m'attribue ſa converſion ; & moi ; je ne puis ſouffrir qu'on m'attribue l'hipocriſie de perſonne ; Me. la dauphine ne s'accoutume point à elle. Nous ſommes ici fort tranquilles ; Me. de Monteſpan s'eſt jettée dans la plus grande dévotion ; il eſt bien tems qu'elle nous édifie. Je ne ſonge plus à me retirer.

LETTRE XVII.

13 novembre.

QUE dites-vous du maréchal de Humieres? le Roi en eſt enchanté ; la reddition de Dixmude met le comble à ſa joïe ; on comptoit ici ſur une plus longue défenſe. Me. de Monteſpan paroît inſenſi-

ble à toutes ces nouvelles, & uniquement occupée de ſon ſalut; nous ne vous voïons point en particulier; & cela eſt mieux pour l'une & pour l'autre. Je ſai qu'elle a dit au Roi que je m'étois mis en tête de la gouverner; & je ſai auſſi qu'elle n'a pas eu lieu d'être contente de la réponſe du Roi; c'eſt l'homme de ſa cour qui a le plus de ſens, & qui donne le moins dans ces piéges. On n'auroit jamais oſé eſpérer que toutes ces converſions fuſſent ſi aiſées. M. Pelliſſon fait des prodiges; M. Boſſuet eſt plus ſavant, mais lui, il eſt perſuaſif. Dites, je vous prie, à ma belle-ſœur, qu'elle me donnera dix années de vie, ſi elle veut ſe défaire de ſes humeurs; dites-lui, que ſi elle m'aime, elle ſupportera plus patiemment celles de ſon mari; dites-lui encore, que ſi elle aime l'enfant qu'elle porte en ſon ſein, elle craindra de lui former un mauvais tempérament. Citez-lui Me. la Dauphine; c'eſt quelque choſe d'admirable que ſa tranquillité & ſes précautions dans ſa groſſeſſe.

LETTRE XVIII.

1683. 20 *décembre.*

UN Dauphin, un duc de Bourgogne, un duc d'Anjou, voilà qui eſt bien conſolant. Le Roi s'eſt abandonné à toutes les tendreſſes de pere & de grand-pere. La religion n'éteint pas ces ſentimens. Me. la Dauphine a peu ſouffert; cela eſt regardé ici comme un heureux augure. Le Roi m'a fait l'honneur de me voir ce matin, que j'étois encore à ma toilette; vous voïés bien que je rajeunis; & mon petit prince me l'a dit fort agréablement. Votre abbé de Fenelon eſt fort bien venu ici; tout le monde ne lui rend pourtant pas juſtice; on le craint; & il voudroit être aimé avec ce qu'il faut pour l'être. M. de Seignelay ne ſe conſole point; l'ambition le dévore; le Roi eſt bien heureux d'avoir des miniſtres prêts à ſe ſacrifier par dépit au bien de ſon ſervice. Chacun ſonge à ſes affaires, & moi à mon ſalut. On eſt fort content du P. de la Chaize; il inſpire au Roi de grandes choſes. Bientôt tous ſes ſujets ſerviront Dieu en eſprit & en vérité. Vous ſavés mon deſſein d'élever avec la petite de Murçai quelques demoiſelles de parens hu-

guenots & pauvres ; ce ſera une bonne œuvre. Le Roi a donné un bénéfice à l'abbé Gobelin.

LETTRE XIX.

14 *juin.* 1684.

NOus attendons ici des nouvelles du Roi ; & nous ne les attendons pas tranquillement. Il n'y a rien à craindre ; on craint pourtant : & la raiſon ne guérit pas de cette folie : il a bien voulu partager avec M. de Créqui l'honneur de cette conquête. Je ne reſpire qu'après la paix : je ne donnerai jamais au Roi de conſeils déſavantageux à ſa gloire : mais ſi j'en étois crue, on auroit moins d'ambition, on ſeroit moins ébloui de cet éclat d'une victoire, & l'on ſongeroit plus ſérieuſement à ſon ſalut. Mais ce n'eſt pas à moi à gouverner l'état : je demande tous les jours à Dieu qu'il en inſpire & qu'il en dirige le maître, qu'il lui faſſe connoître la vérité, qu'il lui donne des ſentimens de paix : il me ſemble que j'aime le Roi de la même manière que j'aime mon frere : je voudrois les voir parfaits afin qu'ils fuſſent ſûrs des jugemens de Dieu. Le Roi m'a fait l'honneur de m'écrire deux billets fort affectueux : j'y ai répondu en chrétienne. Noizi m'occupe beaucoup & fort agréablement :

je veux contribuer auſſi de mon côté au grand ouvrage de la converſion de nos freres ſéparés : ces pauvres filles m'en auront une obligation infinie & en ce monde & en l'autre : il y en a de fort aimables : & ce ne ſont pas toujours les plus jolies. Le Nautre fera de mon jardin un lieu charmant. Me. la Dauphine y promena hier, & fut toute ravie. J'avois eſpéré d'y mourir : & je n'aurai pas ſeulement le plaiſir d'y vivre.

LETTRE XX.

1684. 13 *août.*

LE Roi a enfin pris des meſures pour avoir la paix : ſes miniſtres à Ratisbonne ont ordre de ſigner une trêve de vingt ans : & il gardera tout ce qu'il a pris depuis la paix de Nimegue ; ce traité paroît fort avantageux ; au moins le Roi en eſt fort content ; il a deſſein de travailler à la converſion entiere des hérétiques ; il a ſouvent des conférences là-deſſus avec M. le Tellier & M. de Chateauneuf, où l'on voudroit me perſuader que je ne ſerois pas de trop. M. de Chateauneuf a propoſé des moïens qui ne conviennent pas ; il ne faut point précipiter les choſes ; il faut convertir & non pas perſécuter. M. de Louvois

voudroit de la douceur ; ce qui ne s'accorde point avec ſon naturel & ſon empreſſement de voir finir les choſes ; le Roi eſt prêt à faire tout ce qui ſera jugé le plus utile au bien de la réligion. Cette entrepriſe le couvrira de gloire devant Dieu & devant les hommes ; il aura fait rentrer tous ſes ſujets dans le ſein de l'égliſe ; & il aura détruit l'héréſie, que tous ſes prédéceſſeurs n'ont pu vaincre. Je n'ai pu conſerver l'amitié de Me. de la Faïette ; elle en mettoit la continuation à trop haut prix, je lui ai montré du moins que j'étoits auſſi ſincère qu'elle. C'eſt le duc, qui nous a brouillées. Nous l'avons été autrefois pour des bagatelles.

LETTRE XXI.

25 octobre. 1685.

IL eſt vrai que Me. la Dauphine prétend être groſſe ; mais c'eſt ſans preuves. M. Fagon l'a dit au Roi. La manſe de St. Denis produiſoit au cardinal de Retz cent mille livres. On nous a donné quelque choſe ſur le domaine de la généralité de Paris ; cela eſt reglé ; l'expédition portera exemption de tous droits. Je ſuis accablée de ſollicitations. Il nous vient de tous côtés des ſujets, mais peu de bons.

Le Roi veut que je sois fort difficile dans les commencemens, parce que la communauté une fois bien établie, les choses iront d'elles-mèmes. M. le Tellier est à l'extrêmité : depuis qu'il avoit scellé l'édit, il se portoit mieux. La fievre l'a repris avec beaucoup de violence ; on n'en espére plus. Le Roi est fort content d'avoir mis la derniere main au grand ouvrage de la réunion des hérétiques à l'église. Le P. de la Chaise a promis qu'il n'en couteroit pas une goutte de sang : & M. de Louvois dit la mème chose. Je suis bien aise que ceux de Paris aïent entendu raison : Claude étoit un séditieux qui les confirmoit dans leurs erreurs : depuis qu'ils ne l'ont plus, ils sont plus dociles. Je crois bien, comme vous, que toutes ces conversions ne sont pas également sinceres : mais Dieu se sert de toutes voïes pour ramener à lui les hérétiques. Leurs enfans seront du moins catoliques. Si les peres sont hipocrites, leur réunion extérieure les approche du moins de la vérité : ils en ont les signes de communs avec les fidèles. Priez Dieu qu'il les éclaire tous ; le Roi n'a rien plus à cœur. M. du Quesne n'ira ni en Hollande ni en Angleterre. M. de Schomberg est moins utile & plus opiniâtre.

LETTRE XXII.

2 juillet. 1686.

M. L'ÉVEQUE de Chartres tient pour les vœux abſolus : il eſt le ſeul de ſon ſentiment : car pour moi, je n'ai point de volonté à cet égard : & je ſerai toujours de l'avis du plus grand nombre : ſi je penchois pour l'une de ces deux opinions, ce ſeroit pour la ſienne : mais je ne me ferois un ſcrupule de me déclarer, de crainte de gêner la liberté des ſuffrages, & de donner trop de poids à l'avis d'une femme. Je ſuis ſûre de n'avoir que de bonnes intentions : mais je ne le ſuis pas de ne prendre que le bon parti. M. de Chartres a déclaré par un décret dans les formes, que l'intention du Roi & la ſienne étoient, que je fuſſe ſupérieure perpétuelle de cette communauté tant pour le ſpirituel que pour le temporel. Ma ſeule inquiétude, c'eſt de ſavoir ce que deviendra cet établiſſement après ma mort. Je crains bien que la ferveur ne ſe rallentiſſe, & que cette maiſon qui doit être l'azile de l'infortune ne s'ouvre aux ſollicitations les plus puiſſantes.

LETTRE XXIII.

24 *octobre.*

1686. NOs demoiselles ont commencé leurs exercices : je les ai vues toute la semaine à leurs heures de travail, à leurs heures de recréation, dans leurs actes de pieté : & tout cela est reglé avec beaucoup d'ordre & de simplicité. Si cela se soutient, il ne se commettra pas dans cette maison deux péchés mortels par année. Les dames sont fort raisonnables, & les enfans fort dociles. On m'a offert le titre d'institutrice : je le refuse : mais on me représente qu'il ne signifie autre chose, si non que j'ai conduit les commencemens de cette communauté : ce qui est très vrai : & Me. de Brinon me persuadera tout ce qu'elle voudra, pourvu qu'elle ne veuille rien que d'utile à la maison. Je n'ai pas besoin de louanges pour faire du bien à cette fondation : vous savés que c'est ma grande passion : & j'y suis si fort attachée que je crains quelquefois de l'être moins à Dieu pour qui je la fais. J'ai enfin obtenu promesse de n'être pas nommée dans la médaille : le Roi a dit, que cet événement étoit trop remarquable, pour que Mrs. Racine & Boileau en omissent le détail dans l'histoire de son regne. Mon frere m'a

dit que vous vous plaigniés de sa femme : je suis surprise que vous ne m'aïez pas confié le sujet de vos plaintes ; vous savés bien que je ne suis pas fort prévenue pour ma belle-sœur ; le tems & Dieu la corrigeront.

LETTRE XXIV.

Versailles, 13 décembre. 1686.

LA mort de M. le Prince nous a fort attristés & encore plus édifiés ; sa lettre au Roi est admirable ; il y juge soi-même sa conduite, & la juge séverement ; il demande la grace de son neveu ; on en avoit déjà parlé depuis quelques semaines, à la priere de Me. la princesse de Conti ; & l'on m'avoit écoutée assez favorablement ; mais la lettre ne gâte rien ; la mort de M. le Prince a frappé le dernier coup ; & le Roi en a été attendri jusqu'aux larmes ; M. de Chevreuse en est au desespoir ; Me. du Lude perd un ami ; sa tristesse ne ressemble pas à la tristesse des autres ; vous en devinés bien la raison & la différence. Nos Sœurs de St. Cyr sont très-contentes du confesseur que vous avés indiqué ; & leur confesseur est très-content d'elles ; il se plaint d'être trop peu occupé ; il n'auroit jamais cru, qu'une maison religieuse fut si facile à gouverner. Un autre, qui

aimeroit à tracaſſer, ne ſe ſoucieroit pas de tant de raiſon dans ſes pénitentes. Le Roi va toujours à cheval; Me. du Lude & moi, nous ſuivons en chaiſe; Verſailles eſt auſſi tranquille, que ſi les ambaſſadeurs de Siam n'y étoient pas; ils admirent tout, mais encore plus le maître que la maiſon. Je me recommande aux prieres de l'abbé.

LETTRE XXV.

1687. *3 janvier.*

J'AI enfin un moment pour vous écrire. Le Roi ſe porte auſſi bien que ſon état puiſſe le permettre. La joïe augmente avec l'eſpérance. Les medécins aſſurent que le danger eſt paſſé. Le Roi a donné à M. Fagon cent mille francs & autant à Felix *. On n'a jamais vu plus de courage. Le malheur de ſes peuples, s'ils venoient à le perdre, la crainte que Monſeigneur ne fut mal conſeillé, la diſgrace qu'il prévoïoit de ſes meilleurs amis, c'étoient ſes ſeules inquiétudes; il a tremblé pour la France, & n'a pas craint un inſtant pour ſa vie. Me. de Monteſpan reviendra; le

* Premier chirurgien du Roi, auquel il fit l'opération de la fiſtule après s'être exercé ſur pluſieurs malades dans les hopitaux. Cette opération lui valut outre les cent mille francs un évêché pour ſon frere.

lui a été fort touché de ses pleurs; on rend suspects Mrs. de Vendôme; Dieu sait ce qui en est! cette fête peut n'être pas criminelle; mais elle est bien imprudente & déplacée. Je ne suis pas encore au bout de mes chagrins; & je vois qu'on m'impute ce profond secret, & qu'on raisonne là-dessus. Vous savés combien j'ai à cœur de mettre bien toute la famille Roïale dans l'esprit du Roi; & l'on m'accuse d'entretenir la desunion; Monseigneur m'a assuré qu'il ne croïoit, qu'il n'écoutoit pas même ces bruits; mais il peut les croire un jour. Je suis dans un état à faire pitié; je n'ose en parler au Roi, de peur de l'aigrir; il ne souffriroit pas ces étranges soupçons; il me vengeroit peut-être; & j'aime mieux leur pardonner. Mon cher petit Prince se porte bien.

LETTRE XXVI.

2 fevrier. 1687.

PARIS doit être bien content de son maître; le Roi n'a jamais été de si bonne humeur que depuis qu'il a été témoin de l'amour de sa capitale. Je lui aime bien ces sentimens; ils lui inspireront peut-être le dessein de soulager son peuple. Le P. de la Chaize est mieux que jamais dans

l'eſprit du Roi ; il agira deſormais ſans M
l'archevêque de Paris : & Me. de Lesdi
guieres ne verra plus le clergé de Franc
à ſes genoux. C'étoit un grand ſcandale
Il fera ſon rapport, & le Roi nommera
vous croïés bien que cette grande faveu
va mettre tout le monde aux piés de la So
ciété ; je lui ai fait déjà ma cour pour M
votre neveu : & l'ai faite de belle grace
on peut bien diſſimuler un peu pour ren
dre ſervice à ſes amis. Me. de Monteſpa
vit comme un ange : la cour a bien chang
depuis qu'elle ne la gouverne plus. Me. l
princeſſe de Conti ſe fait aimer de Die
& des hommes.

LETTRE XXVII.

Maintenon, 28 juillet.

VOUS comprenés bien que je ſuis tro
occupée pour vous écrire auſſi au lon
que je le ſouhaiterois : M. votre neveu fu
préſenté au Roi, qui me dît : » je l'avan
» cerai avec le tems ; qu'il ſoit ſage «. L
Pere de la Chaize n'a pu encore lui trouve
rien de meilleur. Je vous remercie de gran
cœur de ce qu'enfin vous m'avés offer
l'occaſion de vous rendre ſervice : diſpoſe
de ma faveur comme ſi elle étoit à vous
Les ouvrages de Maintenon ſont fort avan

:s : la préſence du Roi n'y gâte rien : eſt un beau ſpectacle que de voir une arée entiere travailler à l'embelliſſement une terre ! les deux montagnes ſe join-ont par quarante ſept arcades, ſolide-ent bâties : c'eſt, de l'aveu de tout le onde, un ouvrage digne des Romains & 1 Roi. Tout cela me ramene ſouvent à ette réflexion : les hommes ſont bien fous : ſe donner tant de ſoins pour embellir ıe demeure où ils n'ont que deux jours à ger.

LETTRE XXVIII.

à Verſailles, 10 ſeptembre. 1687.

SOIEZ tranquille ſur le compte de votre favori : je ſuis un peu mieux inſ-uite qu'on ne l'eſt à Paris, & je ne vois ɔint d'apparence de guerre. Vos politiques âtiſſent en l'air : le Roi a des ſentimens ·ès pacifiques ; & il permettra bien à l'Em-ereur de vaincre les Turcs tant qu'il lui laira ; il eſt vrai, que ſi l'on en croïoit ertaines gens, la France arrêteroit les rogrès de la maiſon d'Autriche ; mais le oi eſt trop fidèle à ſa parole pour mettre ar une jalouſie mal fondée toute l'Europe n feu. Dans un autre tems, je n'aurois eut-être pas répondu de lui ; mais à pré-

ſent Dieu lui a inſpiré un amour pour
paix qui augmente tous les jours. Pri
Dieu de verſer ſes bénédictions ſur tout
ſes entrepriſes. Je ſuis bien aiſe, que vo
ſoïés contente de Maintenon. N'eſt-il p
vrai, que c'eſt une belle terre ? je vo
avois bien dit, que le Roi ne feſoit rien
demi. Monſeigneur eſt réconcilié avec
petit duc, &, contre mon eſpérance, ſa
que le Roi s'en ſoit mêlé.

LETTRE XXIX.

1688. *Fontainebleau, 13 mars*

TOUS vos nouvelliſtes groſſiſſent
plaiſir les objets ; ce n'eſt que p
occaſion & en attendant, que j'occu
l'appartement de la Reine ; auſſi n'y ai-
mis que des meubles très modeſtes. L
Roi y entra hier, & y aïant vu mon gra
crucifix d'Italie, me dît ; voilà un orn
ment bien ſérieux ; je vous conſeille de
faire ôter ; je lui demandai s'il craign
de voir celui qui eſt toute ſon eſpéranc
le Roi me dît en ſouriant, que je prêch
à merveilles ; & le crucifix eſt reſté. L'i
flexibilité du Pape me jette dans de ter
bles appréhenſions ; M. de Louvois par
deſolé de ce que ſon crédit commence
tomber ; il m'envie ma faveur ; il m'att-

ue les dégouts du Roi ; enfin il veut se
endre nécessaire par quelque guerre nou-
velle ; le ciel m'a fait bien des graces ; il
ne manque à mon bonheur temporel que
a certitude de la paix.

LETTRE XXX.

1688.

à Versailles, ce 5 septembre.

J'AVOIS fait des vœux pour la paix ; & Dieu nous donne la guerre. Humilions nous sous sa puissante main ; & adorons sa providence. Le Roi n'est pas content de Me. la Dauphine ; il trouve mauvais qu'elle s'intéresse si ouvertement pour le prince Clément. Monseigneur partira de Versailles vers la fin de ce mois avec M. de Beauvilliers, qui ne lui sera pas inutile. Son armée investira Philipsbourg ; Louvois n'oubliera rien pour engager par les premiers succès à continuer cette guerre. Je n'ose le dire au Roi, qui a une entiere confiance en M. de Duras. Il me semble que toutes ces contestations pourroient se terminer sans répandre tant de sang. Le Roi vouloit faire la campagne ; il m'a promis d'attendre au printems prochain. Dieu veuille qu'alors la paix soit faite ! Les nouvelles d'Angleterre sont très mauvaises ; les jésuites y

ont trop précipité les choses ; le Pere de l
Chaize loue leur zèle, & ne loue pas leu
prudence.

LETTRE XXXI.

JE vous prie de datter vos lettres : M
de Mornai en fait un recueil : si vou
en fesiés autant des miennes, vous n'e
auriés plus. Malgré toutes les louanges qu
vous donnés à mon esprit, je sai bien qu'elle
ne sont bonnes que pour le moment. J
vous remercie de ce manuscrit * je l'ai l
avant que de me coucher : il y a beaucou
de vrai, & encore plus de faux. A la plac
de Madame, j'aurois vu tout cela avec plu
d'indifférence. Le Roi pouvoit-il croire de
choses si absurdes ? & celles qui ne le son
pas, il les savoit déjà, & toute la Franc
avec lui. Le duc de Beauvilliers a pris
bon parti : & tout ce qu'on dit à Paris n
sauroit changer le sentiment de tout Ve
sailles. Il est vrai que vous voïés mieux l
choses dans l'éloignement : mais celle-
n'est pas du nombre. Je n'ai pas un mome
à moi : ainsi je finis. J'ai pourtant enco
bien des choses à vous dire. Si je ne vo
vois pas samedi, vous me reserverés
plaisir-l

* Apparemment les *amours du palais royal.*

plaiſir-là pour dimanche : je ſerai libre aux heures accoutumées : je voudrois l'être toujours pour vous.

LETTRE XXXII.

MR. de Lauzun eſt plus à la mode que jamais. Il voudroit que nous uniſſions nos vengeances. Je lui ai dit que depuis long tems j'avois tout pardonné. Il eſt trop vindicatif pour le croire : & cependant il voudroit bien que Mademoiſelle * lui en dit autant. Il eſt tout à fait effacé du cœur du Roi : & *l'inquiet* n'y tient plus qu'à un fil. Il eſt fort choqué (*c'eſt apparemment M. de Louvois*) qu'on lui ait ôté la direction des affaires d'Irlande. Il s'en eſt pris à moi, & puis à Me. de Chevreuſe. Il comptoit ſur des profits immenſes. M. de Seignelai ne compte que ſur des périls & des travaux. Il réuſſira, s'il ne prend les choſes avec trop de hauteur. Le Roi n'auroit pas de meilleur ſerviteur, s'il pouvoit ſe détacher un peu de ſon tempérament. Il en convient luimême : & cependant il ne ſe corrige pas. Quand j'avois de la voix, j'aurois fort bien chanté cette chanſon, elle ne me dit rien de nouveau : ne ſai-je pas que je ſuis vieille ? Si je pouvois l'oublier, le change-

* Mademoiſelle de Montpenſier lui avoit défendu de reparoitre devant elle.

ment de mon humeur me le diroit aſſez. Cherchez l'auteur, je vous en prie. Si le Roi le connoiſſoit, il me vengeroit ; & ſi je le connois, je me vengerai autrement que lui. Quand je me rapelle Madame de Monteſpan, je compte pour rien tous ces outrages. Je ſuis fort contente du duc du Maine ; & le Roi eſt diſpoſé à lui tout accorder. Mes filles m'occupent beaucoup, mais bien plus agréablement que toutes les intrigues de ces gens qui ſont tantôt trompés, tantôt trompeurs, & ſouvent l'un & l'autre. Je l'éprouve plus que jamais ; il n'eſt point de dédommagement pour la liberté. Vous faites bien de chérir la vôtre. La philoſophie nous met au deſſus des grandeurs ; rien ne nous met au deſſus de l'ennui.

LETTRE XXXIII.

MADAME de Valentinois ſeroit la plus aimable femme du roïaume, ſi elle n'en étoit pas la plus coquette. Vous n'imaginerés point combien toutes ſes malices nous donnent de chagrins. Le Roi n'a pas voulu parler à Me. la Ducheſſe. Je l'ai fait pour lui. Je n'en ai eu que des inſultes ou ce qui en aproche. Rien n'eſt plus ſenſible de la part des perſonnes qu'on aime. Elle

est perdue ſans reſſource ; M. de Marſan ſe perd, & ne s'en aperçoit pas. Le Roi ne ſouffrira point tous ſes déréglemens. Il tiendra parole. Je crains moins aujourdhui l'amour de pere, que je n'en crains la ſévérité. Mandez moi ce que vous feriés à ma place. J'ai conſulté le Pere Gaillard ; je n'ai pas voulu m'expliquer clairement ; ce qui fait qu'il ne m'a pas bien entendue, ou qu'il a feint de ne pas m'entendre. Voïez des perſonnes habiles & pieuſes. Enveloppez le cas ; & au nom de Dieu ; tirez moi d'un embarras ſi cruel. J'offenſe Dieu par mes impatiences. Il faut que j'y remédie une fois pour toutes. Je crains de me faire des ennemis. Je crains auſſi que ma conſcience ne me reproche de ſouffrir un pareil ſcandale.

LETTRE XXXIV.

Verſailles, ce 4 novembre. 1688.

NOus ſommes ici dans une grande allégreſſe ; Philipsbourg eſt pris. Monſeigneur ſera deſormais apellé Louis le Hardi. Le Roi eſt dans une joïe inexprimable ; & le petit comte rit & pleure tour à tour. Vauban a fait des diſpoſitions admirables ; il a modéré le feu de M. de Duras, & a empêché M. le Dauphin de ſe faire tuer.

M. de Louvois veut qu'on aille en Allemagne, & qu'on ravage ſans pitié le Palatinat; cependant d'habiles gens prétendent qu'il ne faudroit faire la guerre qu'à l'Empereur, & qu'il eſt de la prudence de ne pas attaquer l'empire. On fera tout ce qui paroîtra glorieux; & l'on penſera enſuite à ce qui eſt utile; on agira, & puis on examinera comment on auroit dû agir. Ma préſence gêne M. de Louvois; je ne le contredis pourtant jamais; le Roi lui a dit pluſieurs fois qu'il pouvoit parler en toute liberté. On croit que je gouverne l'état; & on ne ſait pas que je ſuis perſuadée que Dieu ne m'a fait tant de graces que pour m'attacher au ſalut du Roi. Je demande tous les jours à Dieu qu'il l'éclaire & qu'il le ſanctifie. Joignez vos prieres aux miennes; elles ſeront plus efficaces parce qu'elles ſeront plus deſintéreſſées; vous êtes moins attachée à la terre que moi.

LETTRE XXXV.

1689. *le 9 janvier.*

LE roi d'Angleterre arriva avant hier à St. Germain, avec le duc de Bervick; ce fut une choſe bien touchante que ſa premiere converſation avec la Reine; ce prince la conſoloit, & feſoit les plus tendres ca-

reſſes au prince de Galles; on ne peut avoir plus de fermeté ; cette inſenſibilité à la perte de tant de grandeurs eſt l'ouvrage de la grace ; il eſt beau de voir un Roi confeſſeur ! La cour de St. Germain ne le cédera qu'à Verſailles en magnificence. Le Roi ne quittera les armes qu'après avoir chaſſé d'Angleterre le prince d'Orange ; on dit que c'eſt un ſecond Cromvvel ; & il eſt ſûr qu'il s'eſt déjà emparé de la couronne ; les catoliques ſont dans l'oppreſſion ; & le parlement menace de les exterminer. J'ai toujours dans l'idée, que ſi M. Colbert avoit vécu, tout cela ne ſeroit pas arrivé ; on n'a point empêché la deſcente des Hollandois ; on en étoit averti depuis long tems : mais on ne pouvoit ou l'on ne vouloit pas la croire ; le pauvre Barillon eſt deſolé.

LETTRE XXXVI.

à Verſailles, ce 15 avril. 1691.

DIEU bénit les armes du Roi ; Mons eſt pris, Nice eſt rendu. Le Roi ſera bientôt ici ; Vauban & M. de Boufflers ſont aſſociés à ſa gloire ; ils ont fait des diſpoſitions admirables ; ils ont fait plus ; ils ont empêché les mouſquetaires de ſe faire tous tuer. M. de Courtenay avoit ſouhaité de mourir ſous les yeux du Roi ; il eſt

mort. Consolez vous, ma chere comtesse, de la perte de M. de Villermont; le Roi l'a fort regretté; & Me. de Villermont verra que ces regrets ne sont pas stériles. On m'écrit d'Italie des miracles de L***; il est très bien avec M. de Catinat; écrivez lui, que vous me répondés de lui; je crains bien qu'il n'ait pris un vol qu'il ne pourra soutenir, & que le Roi n'ait à me reprocher d'avoir appuïé un joueur, & de l'avoir présenté comme un homme de mérite, parce qu'il est de mes parens. Adieu, ma très chere; j'ai vu encore aujourdhui l'abbé de Fenelon: il a bien de l'esprit; il a encore plus de pieté; c'est justement ce qu'il me faut.

LETTRE XXXVII.

1694. *à Versailles, ce 14 avril.*

M DE Noailles m'a promis une campagne brillante. Il m'écrit qu'il vaincra les ennemis du Roi & les siens. Comme il m'a jusqu'ici tenu parole, je compte fort sur ces deux victoires. M. de Luxembourg ne fait pas fuir; il gagne des batailles par habitude, & prend des villes en badinant. M. de Joyeuse & M. de Lorges ont de la bravoure, & à ce qu'on croit, de la capacité. Je crois que le Roi n'estime pas beau-

coup le prince de Bade, & que le Roi eſt un bon juge. Ainſi je ſuis plus tranquille que vous ne penſés. Il eſt vrai que je ſouhaite ardemment la paix : mais on me connoit bien peu, ſi l'on s'imagine que je la préfere à la gloire du Roi. Ce n'eſt pas moi qui l'empêche d'aller en Flandre. Je l'y ſuivrois avec plaiſir. Une réflexion de Madame du Lude, où je ne ſuis pas entrée, a rompu ce projet : & je vous avoue, que je n'en ſuis pas fâchée. Quelle gloire aquerroit-il à battre le prince d'Orange, ſi accoutumé à être battu ?

LETTRE XXXVIII.

ce 12 mai.

J'AI eu pendant deux mois une copie de *l'explication du cantique des cantiques*. Il y a des endroits obſcurs, il y en a d'édifians, il y en a que je n'approuve en aucune manière. L'abbé de Fenelon m'avoit dit que le *Moïen court* contenoit les miſtères de la plus ſublime dévotion, à quelques petites expreſſions près, qui ſe trouvent dans les écrits des miſtiques. J'en lus un morçeau au Roi, qui me dit que c'étoient des rêveries. Il n'eſt pas encore aſſez avancé dans la pieté pour gouter cette perfection. J'ai bien prié Madame

notre ſupérieure de ne plus mettre ces livres entre les mains de nos dames. Cette lecture eſt trop forte pour elles : il leur faut un lait proportionné à leur âge. Cependant Madame Guïon les édifie. Je l'ai priée de ceſſer ſes viſites : mais je n'ai pu leur refuſer de lire les lettres d'une perſonne, pieuſe, & de bonnes mœurs. M. de Paris paroît fort animé contre elle. Mais il avoue, que ſes erreurs ſont plus dangereuſes par leurs ſuites que par le principe, & qu'il y a plus à craindre qu'à blâmer. Prions Dieu qu'il enſeigne ſes voïes à ceux qu'il a chargés de nous mener à lui.

LETTRE XXXIX.

1694. ENCORE une lettre de Me. Guion ! Cette femme eſt bien importune. Il eſt vrai qu'elle eſt bien malheureuſe. Elle me prie aujourdhui de faire aſſocier à l'évêque de Meaux l'évêque de Châlons, & le ſupérieur de Saint Sulpice, pour juger définitivement des points ſur leſquels on accuſe ſa foi. Elle me promet une obéiſſance aveugle. Je ne ſai ſi le Roi voudra donner encore cette nouvelle mortification à M. de Paris ; car enfin, cette héréſie eſt

née dans ſon diocèſe ; & c'eſt à lui à en décider le premier. Comptez qu'il ne laiſſera pas perdre ſes droits. M. l'abbé de de Fenelon a trop de pieté pour ne pas croire qu'on peut aimer Dieu uniquement pour lui-même, & trop d'eſprit pour croire qu'on peut l'aimer au milieu des vices les plus honteux. Il m'a proteſté qu'il ne ſe mêloit de cette affaire, que pour empêcher qu'on ne condamnât par inattention les ſentimens des vrais dévots. Il n'eſt point l'avocat de Me. Guion, quoiqu'il en ſoit l'ami ; il eſt le défenſeur de la pieté & de la perfection chrétienne. Je me repoſe ſur ſa parole, parce que j'ai connu peu d'hommes auſſi francs que lui ; & vous pouvés le dire.

LETTRE XL.

Verſailles, 12 *mars.* 1696.

TOUT le monde eſt malade ; le Roi a la fievre tierce, le P. de la Chaize un gros rhume, le duc de Bourgogne la migraine, Me. du Lude & moi des vapeurs ; enfin le château eſt un hôpital ; Me. de Mornay ſeule réſiſte héroïquement au changement de la ſaiſon. Nous ſommes fort triſtes ; je languis bien que cette retraite à St. Cyr ſoit finie. On nous promet

la paix avant la fin de l'année ; le Roi y travaillera efficacement en continuant à vaincre, & fur tout en détachant des alliés M. de Savoïe. Me. de Montefpan fe défait de tous fes bijoux ; elle a été furprife ellemême du nombre & du prix. Mes filles ne me font point une reffource contre l'ennui. Je fuis du matin au foir occupée à terminer leurs différends, & à prévenir la défunion ; j'aimerois mieux avoir un empire à gouverner ; j'ai réfolu de renvoïer la petite de Chaumont chez fes parens, le plus poliment qu'il me fera poffible ; fi vous ne l'approuvés point, vous me le dirés fans détour ; mais il me femble, que le bon ordre le demande. Je crains de prendre les chofes trop vivement, & prefqu'autant d'être accufée de mollir mal à propos. Je fuis vieille ; je puis me prevenir ; & à mon âge il n'eft que trop ordinaire de fe conduire comme une perfonne de l'autre fiecle. Je me fuis mife au deffus des difcours de ce péïs-ci ; mais je n'ai pas la même fermeté à l'égard des jugemens qu'on porte de mes actions dans le péïs où vous vivés.

LETTRE XLI.

Maintenon, 24 août. 1696.

JE ne ſuis pas ſurpriſe des différens jugemens qu'on porte de l'Inſtruction de M. de Paris. Ce premier pas étoit difficile : & toutes les perſonnes deſintéreſſées qui l'ont lue conviennent qu'il s'en eſt démêlé en homme très prudent. Certainement le Roi en ſera ſatisfait. Les jéſuites ne lui pardonneront pas de s'être élevé au ſiége de Paris ſans leur participation : s'il le fâchent, on priera le Pape de le faire cardinal. Il falloit à la premiere égliſe du roïaume un prélat, de mœurs ſans tache, & d'un caractère modéré, doux, ſimple, d'une pieté éclairée & ſolide : le Roi a cru voir toutes ces qualités réunies dans M. de Chaalons : il s'eſt conſulté, il a conſulté des gens de bien, il a conſulté Dieu : & rien n'eſt plus vrai, que s'il eut connu en France un plus honnête homme, il l'auroit donné à ſa capitale. Plut à Dieu, que ces guerres de religion fuſſent auſſi près de leur fin que celle qui diviſe les princes de l'Europe! La paix eſt faite avec M. le duc de Savoie : & le Roi eſt diſpoſé à la donner au reſte de l'Europe. La princeſſe Adelaïde ſera le nœud de ce traité.

L'empereur vouloit l'avoir pour le roi des Romains : mais le duc de Bourgogne l'a emporté ſur ſon rival : cette princeſſe eſt fort aimable, mais elle eſt bien jeune : il faudra l'élever : voilà de nouveaux embarras. Je vous envie votre ſolitude, votre tranquillité : & je ne ſuis plus ſurpriſe que la reine Chriſtine ſoit deſcendue du trône pour vivre avec plus de liberté.

1697.

LETTRE XLII.

Verſailles, 25 mai.

LA priſe de Barcelone, d'Ath, & de Cartagéne permet au Roi de convaincre les alliés de ſon amour pour la paix. Il pourra la faciliter, en ſe relâchant des conditions que ſes victoires & ſes conquêtes ſemblent autoriſer, ſans déroger à ſa gloire. Il pourra même étendre le terme qu'il leur a fixé pour les accepter. Toutes les reſtitutions que le Roi offre ont cauſé ici de grands débats : on eſt las de la guerre : & l'on trouve une eſpèce de honte à reſtituer ce qui a couté tant d'efforts & de ſang : pour moi il me ſemble qu'il y a de la gloire à reſtituer ce qu'on a pris, pourvu qu'on y ſoit pas contraint par une puiſſance ſupérieure : cette démarche ne peut qu'être

attribuée à la généroſité du Roi. Je vous aime plus que je ne vous le dis, ma chere comteſſe.

LETTRE XLIII.

MADAME eſt fort contente : le Roi lui a promis d'obliger l'électeur palatin à lui donner tous les ans trois cens mille livres, jusqu'à ce que ſon affaire ſoit jugée par des arbitres. Le cardinal de Furſtemberg ne ſera point abandonné, quoiqu'on ſoit peu content de lui ; il m'a écrit des lettres fort preſſantes : & le Roi en a été touché. Enfin nous reſpirons, nous n'aurons plus que notre ſalut à faire : je remercie Dieu tous les jours des ſentimens de paix qu'il inſpire au Roi : c'eſt une grande grace pour lui & pour ſon peuple : vous ſavés combien il en étoit autrefois éloigné : la dévotion rend le cœur tendre ſur le malheur des hommes, & l'eſprit éclairé ſur les objets de la véritable gloire. Vous ne le croïés pas encore : puiſſiez-vous l'éprouver un jour !

LETTRE XLIV.

à Verſailles, 10 decembre.

ON ſe trompe : & vous pouvés le dire hardiment : le gout des plaiſirs eſt éteint dans le cœur du Roi : l'âge & la dévotion lui ont fait faire des réflexions ſérieuſes ſur la vanité & le néant de tout ce qu'il aimoit autrefois : & il avance tous les jours dans les voïes de Dieu : il n'aſſiſte aux ſpectacles & aux fêtes qu'avec répugnance : il ſe plaint avec moi de la contrainte que lui impoſe ſon rang de prendre part à des plaiſirs qui n'en ſont plus pour lui. La Princeſſe eſt tous les jours plus charmante : le duc de Bourgogne en eſt très épris ; il a été reglé qu'il ne la verroit que ſur le pié de maitreſſe ; elle en a pleuré, & a dit ; eh ! ne ſuis-je pas ſa femme ? Enſuite elle en a ri, & m'a promis de lui être toujours cruelle, juſqu'à ce que le Roi lui ordonnât de ne l'être plus. Cette enfant nous amuſe beaucoup ; Madame de Savoïe l'a bien inſtruite ; le Roi n'a pas la force de lui rien refuſer ; ſes dames ſont accablées de préſens. Tout eſt ici dans la joïe ; dès que les fêtes ſerons finies, nous ſeront plus tranquilles & ne ſeront pas

noins gais ; mes lettres ſeront auſſi plus ongues ; mais mon affection pour vous ı'augmentera point.

LETTRE XLV.

à Verſailles, ce 4 mars. 1698.

J'ETABLIS ma niéce ; la choſe eſt faite ; ainſi dépêchez vous ; il me faut vîte un :ompliment. Il en coute à mon frere cent nille francs, à moi ma terre, au Roi huit :ens mille livres ; vous voïés que la gralation eſt aſſez bien obſervée. M. le duc le Noailles donne à ſon fils vingt mille ivres de rente, & lui en aſſure le double ıprès ſa mort. Le Roi qui ne ſait pas faire les choſes à demi donne à M. d'Ayen la ſurvivance des gouvernemens de ſon pere. Voilà une belle alliance ; le maréchal en mourra de joïe ; ſon fils eſt ſage ; il aime le Roi & en eſt aimé ; il craint Dieu & il en ſera béni ; il a un beau régiment, & on y joindra des penſions ; il aime ſon metier, & il s'y diſtinguera. Enfin, je ſuis fort contente de cette affaire. Quand Mlle. d'Aubigné naquit, je ne prévis pas tant de bonheur. Elle eſt bien élevée ; elle a plus de prudence qu'on n'en a à ſon âge ; elle a de la pieté ; elle eſt riche ; trouvez-vous que Me. de Noailles faſſe un mauvais marché ? Je crois qu'on eſt fort con-

tent de part & d'autre, & qu'on s'avoue en ſecret qu'on l'auroit été à moins. Adieu, ma chere comteſſe; vous voïés bien que je n'ai pas le tems d'écrire de longues lettres, ou du moins qu'il ne convient pas que je paroiſſe l'avoir.

LETTRE XLVI.

A L'heure qu'il eſt, on délibére ſur le ſort de la France, de l'Eſpagne, ſur le ſort de toute l'Europe. La guerre eſt inévitable, à moins qu'on ne prenne un parti honteux; & c'eſt ce que je ne crains pas d'un conſeil où le Roi préſide. Les ſentimens ſont fort partagés; je ſuis ſûre que dans ce moment on conteſte avec beaucoup de vivacité. Le duc de Bourgogne ne ſera peut-être pas de l'avis de Monſeigneur; on dit que la raiſon eſt pour M. le duc de Bourgogne, & que la gloire eſt pour ſon pere. Le duc de Beauvilliers donnera ſa voix au traité de partage, & le chancelier à l'acceptation pure & ſimple de cette belle ſucceſſion. M. le Dauphin prendra un milieu entre ces deux avis; il voudra qu'on renonce au teſtament & au traité; on dit que c'eſt le ſeul moïen d'éluder la guerre; il eſt bien conſeillé. M. le duc d'Anjou eſt aſſez bon pour être Roi, mais pas d'un âge à avoir une volonté.

LETTRE XLVII.

A LA MEME.

MONSEIGNEUR triomphe ; il a remontré que le Roi étoit trop juste our l'éloigner d'une succession que toutes es loix lui donnoient , qu'il y renonçoit n faveur du duc d'Anjou , & qu'il se ornoit à dire toute sa vie ; » le Roi mon pere & le Roi mon fils. Le duc de Bourogne est revenu à ce sentiment , & a dit , u'il ne l'avoit combattu que pour éclairir la matière , & qu'il cédoit volontiers ous ses droits à son frere. Le public ne era informé de tout ceci que dans queles jours. Le duc d'Anjou ne sera traité omme Roi qu'après l'audience de l'amaffadeur d'Espagne. Priez Dieu qu'il béisse tous les desseins du Roi , & qu'il anctifie toutes ses pensées.



LETTRE XLVIII.

ce 2 mars.

JE sai, j'ai prévu les discours qu'on tenus contre M. Chamillard. Mais o ne sait pas qu'il a refusé la succession d M. de Barbezieux, & que le Roi a voul qu'il acceptât, parce qu'en tems de guerr il est bon d'avoir affaire à un seul. M. d Chamillard est honnête homme ; s'il gou verne les finances du roïaume comme cel les de Saint Cyr, nous ne trouverons pa à dire M. Colbert. Le Roi lui a promis d partager avec lui le travail du départemen de la guerre ; cela seul a pu rassurer s modestie. Me. la duchesse de Bourgogne pris de l'affection pour lui ; & il travailler quelquefois avec M. le duc de Bourgogn pour le former. Ses manières honnêtes lu ont gagné tous les cœurs. Il emploïera no amis, & ne se fera pas un chagrin comm M. de Louvois & son fils de travailler ave le Roi en bonne compagnie. Le comt d'Avaux négocie un accommodement ; o doute fort qu'il y réussisse ; cependant l Roi est tranquille ; il en sait plus que tout sa cour.

LETTRE XLIX.

3 avril.

LA mort du prince d'Orange n'apportera aucun changement aux affaires. La princesse Anne a été reconnue reine d'Angleterre ; c'est un terrible coup pour notre St. Roi ; ce qui le console un peu, c'est le refus qu'on a fait au prince George de Dannemarc de l'associer au trône ; mais quelle consolation ! on ne peut en trouver de solide que dans la pieté & la resignation aux ordres du maitre des Rois & des empires. Les Hollandois font semblant de craindre pour la liberté de l'Europe ; & ne craignent pas même pour la leur. Le Roi fera la guerre vigoureusement ; il y avoit d'abord de la répugnance ; mais c'est une nécessité ; il faut y céder. Le maréchal de Boufflers a des ordres forts étendus ; & on dit que l'instruction que M. Chamillard a dressée pour la campagne de Flandres est une très belle chose ; M. le duc de Bourgogne n'aura qu'à suivre ce plan ; vous jugés bien qu'il est bon qu'on l'empêche de faire à sa tête ; on n'est pas grand capitaine avec du courage seul ; son âge ne lui permet pas d'avoir de la prudence. M. de

Vendôme modérera en Italie le feu du r
d'Espagne ; mais qui modérera le sien
On dit que le M. le prince Eugene n'op
posera que de la lenteur à notre vivacit
Que vous dirai-je de M. de Catinat ?
sait son métier ; mais il ne connoit pa
Dieu ; le Roi n'aime pas à confier ses a
faires à des gens sans dévotion ; M. d
Catinat croit que son orgueilleuse philoso
phie suffit à tout ; c'est bien dommag
qu'il n'aime pas Dieu ! Ma santé s'affoibli
tous les jours ; & je ne puis plus me re
connoitre dans ce portrait si ressemblan
de 1694 ; songeons à mourir ; n'avons-nou
pas assez vécu ?

LETTRE L.

1703. *Marli, 30 juin.*

J'IRAI demain à Maintenon : je serois bien aise de vous y voir. J'y aurai seulement Mlle. d'Aumale : on ne fut jamais plus triste que je le suis : il n'y a que votre raison & votre fermeté qui puissent me consoler. J'ai beau me dire qu'il est mort * dans de bons sentimens : qu'il s'est depuis long tems préparé à ce terrible pas-

* M. d'Aubigné, son frere, chevalier des Ordres, gouverneur de Berry, mort à Vichi.

ge : qu'il a paſſé dans la crainte de Dieu ; dernieres années de ſa vie : toutes ces nſidérations rendent ma douleur moins ſonnable , ſans la rendre plus légère : . de la Rochefoucault avoit bien raiſon dire : que la raiſon & la religion ne uvent preſque rien ſur la nature. Ma ece eſt dans la déſolation , & ne ſort pas ſon cabinet : il ſemble qu'elle ne trouve is de plaiſir qu'à s'occuper de ſa douir. Dieu veut me détacher de ce monde me préparer pour l'autre en portant à n cœur des coups ſi ſenſibles. Je vouis bien paſſer le reſte de l'été à Mainion : mais on ne veut pas en entendre ler : & vous ſavés que depuis long tems n'ai plus de volonté. Je me ſoumets à it : j'offre à Dieu mes peines : je le prie m'appeller à lui , ſi ma mort eſt néceſre à mon ſalut , & ma vie inutile au i & à ſon peuple. Que ſa volonté ſoit te ! C'eſt à lui à nous châtier , à nous à iffrir.

1703.

LETTRE LI.

18 *juillet.*

NOTRE ami eſt à preſent fort à ſ
aiſe. M. Deſmarais l'a déchargé d'
fardeau bien péſant : la guerre en
mieux : le M. d'O... auroit refuſé ce
place, ſi le Roi la lui avoit offerte : ce
qui ne ſavent pas combien il eſt ferme d
ſes paroles, & combien il eſt difficile
trouver de bons ſujets ont tort d'être ſ
pris qu'on continue M. Chamillard,
eſt fort prudent, laborieux, & enten
Les troubles des Cevennes ſont peu
choſe : ce ſont des huguenots montagna
qu'il ſera facile de réduire : il eſt inut
que le Roi s'inquiéte des circonſtances
cette revolte : cela ne guériroit pas le m
& lui en feroit beaucoup. Vauban éc
que M. le duc de Bourgogne aquerra be
coup de gloîre dans ce ſiege de Briſa
c'eſt lui qui l'a fortifié : il ſaura bien
prendre. L'armée eſt très belle ; & l'o
ſi bien pourvu à tout, qu'il n'y aura
cune plainte cette année. La ducheſſe s
toit mis en tête d'accompagner ſon m
dans cette expédition ; le Roi en a ri : j
ai ri de même ; & elle en a été piqué

ous nous sommes raccommodées ; ainsi
ous pouvés désabuser ceux qui nous di-
nt brouillées si sérieusement.

LETTRE LII.

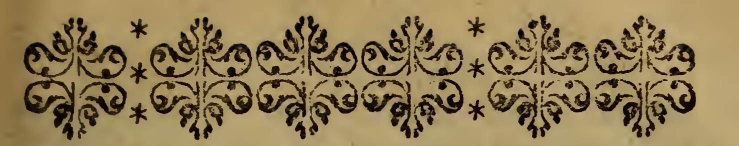
à Versailles, ce 27 août. 1704.

J'AI eu un terrible orage à essuïer ; je ne me mêlerai plus d'aucune affaire ; si s trois maréchaux savoient combien la erte de cette bataille nous a causé de onsternation, ils répareroient bien vîte ur faute ; le Roi ne revient point des uinze mille François qui se sont rendus ns tirer un coup ; priez Dieu qu'il bé-isse ses armes ; M. Chamillard est le plus anquille de tous ; mais c'est le Roi qui le ssure ; à la vérité, on n'a rien à lui re-rocher ; plut à Dieu qu'on en pût dire tant des généraux ! Que dit-on à Paris e toute cette affaire ? Madame de Mon-gni est entrée à Saint-Cyr ; j'irai lundi leurer sur nos malheurs. Nos dames m'é-ifient beaucoup ; elles m'envient peut-tre ma place ; & je leur envie leur tran-uillité. Je ne vais point dans cette mai-on, que je n'en sorte avec regret, & ue je ne me repente de n'être point en-ée en religion : je ne serois occupée que e mes foiblesses & de mes maux, au lieu u'à present il faut que je ne m'occupe que

des maux d'autrui, & que je m'oubli
moi-mème. Ma niece eſt en parfaite ſan
té ; je vous envoïe le Mercier qui m'
promis de faire diligence ; il vous remett
cent louis que vous donnerés aux urſu
lines ; ces pauvres filles me font pitié. J
n'ai pu lire les deux dernieres lignes d
votre lettre ; peut-être eſt-ce la faute d
mes yeux, & peut-être auſſi la faute d
votre plume. Dites à Me. de Ventado
combien je l'honore.



LETTRE



LETTRES DE MADAME DE MAINTENON,

A DIVERSES PERSONNES.

LETTRE I.

A Me. DE MONTESPAN.

12 *janvier.* 1687.

LE Roi m'a donné ordre, Madame, de vous écrire, que vous l'obligeriés de reparoître à la cour, à moins que le desir de faire votre salut ne vous retienne à Fontevrault; en ce cas, il ne voudroit pas que pour lui vous changeassiés vos pieuses résolutions; mais si votre absence est la suite de quelque mécontentement, je puis vous assurer, Madame, que vous ne sauriés mieux faire que de revenir bientôt. Le Roi vous auroit permis d'entrer, s'il n'avoit craint un attendrissement, qui pouvoit nuire à son état; il a

éte fort sensible à votre douleur ; & il a embrassé nos princes avec beaucoup de tendresse. Le duc du Maine s'est chargé de vous faire mes baisemens ; croïez, Madame, que quelque tendresse qu'il vous dise pour moi, ses termes seront toujours bien au dessous de tout ce que m'inspirent l'inclination & la reconnoissance.

LETTRE II.

A Me. DE MONTCHEVREUIL.

VOTRE douleur n'a rien qui soit indigne d'une chrétienne. Il est si naturel de pleurer un fils * sage, & bien établi ! Dieu ne défend point ces sentimens. Mais prenez garde que votre douleur ne soit trop forte & ne vous fasse murmurer contre la providence. On lui résiste envain. Je vous envoïe notre abbé ; il vous dira combien je suis touché de votre affliction. Il vous dira aussi combien les félicités de ce monde sont peu solides. Ma très chere amie, vous étiés trop heureuse. Dieu vous veut toute entiere pour lui. Il est vrai, que le coup est terrible ; mais

* M. le Comte de Mornay, fils de Me: de Montchevreuil, fut tué au siége de Manheim, sous les yeux de son pere, qui y avoit suivi le duc du Maine.

l'a frappé pour votre bien. Il ſait mieux que nous ce qui nous eſt avantageux. Ces réflexions ſont triſtes, mais elles ſont vraïes, & convenables à une ame courageuſe, telle que la vôtre. A quoi vous ſerviroient les progrès que vous avés faits dans la pieté, s'ils ne vous ſoutenoient aujourdhui ? C'eſt dans l'adverſité qu'il faut juger, ſi l'on a une dévotion ſincere. Et la vertu eſt incertaine tant qu'elle n'eſt pas éprouvée par le malheur. Dieu n'exige pas ſeulement le ſacrifice de nos inclinations vicieuſes ; il veut encore celui de nos ſentimens & de nos plus cheres affections.

LETTRE III.

A Me. DE FONTENAI.

TOUT eſt porté à des extrémités déplorables. Le Roi eſt très touché de ce qu'il fait, & n'en fait qu'une partie. On eſt bien injuſte de m'attribuer tous ces malheurs ; s'il étoit vrai que je me mêlaſſe de tout, on devroit bien m'attribuer quelquefois les bons conſeils. Il y a quinze ans que je ſuis en faveur ; je n'ai encore nui à perſonne ; j'ai fait beaucoup de mécontens ; je n'ai jamais fait ni méchanceté ni injuſtice. Le Roi m'a reproché ſouvent

ma modération ; cela vaut bien mieux, que s'il me reprochoit mon importunité. avec cette insensibilité que je croïois avoir pour les choses de ce monde & surtout pour les jugemens des indévots, je me retrouve aujourdhui aussi peu avancée, que lorsque je commencai à me reprimer & à me vaincre. L*** me donne des peines infinies, me brave, s'appuïe sur M. de Vendôme, & ne me pardonne point d'avoir découvert qu'il m'avoit trompé.

LETTRE IV.

A LA MEME.

JE vous prie de charger M. Lallemant d'examiner avec soin les papiers de M. de Tillemont. *. Cette histoire doit s'y trouver. La copie que j'en ai vient de lui ; & il m'en manque trois cahiers ; je crois que c'est le huitiéme & les deux derniers. Ne dites point à M. Lallemant que cette recherche me regarde ; il pourroit entrer en quelque défiance. Tout est esprit de parti pour certaines gens. J'ai vu l'abbé de

* Sebastien le Nain de Tillemont, né à Paris 1637. éleve de Nicole, auteur de l'histoire eccésiastique, mort en 1698.

Choisy *, & l'ai vu si raisonnable, que comparé à ce qu'il étoit autrefois il y a plaisir à le voir. Mais, mon enfant, la grace opére bien d'autres prodiges.

LETTRE V.

A LA MEME.

JE sai tout ce qu'on prête au duc du Maine. On ne réussira point à nous brouiller. Il a voulu me donner des preuves de la derniere clarté. Je les ai refusées. S'il est coupable, il l'est si peu que j'aurois tort d'en être offensée. C'est un sentiment d'amour filial; & comment le condamnerois-je, moi qui ait fait tout ce que j'ai pu pour qu'il aimât plus sa mere que moi, sans avoir pu en venir à bout? Je ne doute pas, que Me. de Montespan n'eut été charmée d'une rupture éclatante. Je ne lui donnerai jamais ce plaisir.

* François de Choisi, né à Rouen en 1644. envoyé à Siam, auteur de divers ouvrages, dont le meilleur est son livre de mémoires, mort en 1719.

LETTRE VI.

A LA MEME.

LEs nouvelles de Pologne ſont ſi bonnes que je n'ai pu refuſer à Me. la princeſſe de Conti ce qu'elle ſouhaitoit depuis ſi long tems. L'abbé de Polignac * donne à toute cette famille un air de grandeur qui ne déplait point. Le prince partira demain ; c'eſt un peu tard. Mais le malheur eſt irréparable. Me. de Simiane ſuit ſes caprices, & vous ſavés ce que c'eſt. Je l'ai abandonnée à ſa conduite. Je me ſuis toujours repentie d'avoir voulu diriger des femmes ; les hommes ſont plus traitables & plus dociles.

LETTRE VII.

A LA MEME.

MEs vœux ſont enfin exaucés ;

Non : depuis la diſgrace
De l'altiere Vaſthi dont j'occupe la place,

je n'eus jamais un plaiſir égal à celui que

* Melchior de Polignac, cardinal, né au Velay en 1662, mort en 1741.

je reſſens aujourdhui. Je vous félicite de votre triomphe. Votre joïe fait la mienne. Je l'a ſens toute entiere. Cette concurrence m'allarmoit. Tout à changé en un moment. Rapportons tout à celui qui diſtribue à ſon gré la fortune ou la miſere. C'eſt mon refrein ; & quand vous ſerés à mon âge, vous verrés qu'il eſt bien doux de renvoïer à la providence toute la gloire de ce qui nous arrive d'heureux.

LETTRE VIII.

A LA MEME.

IL y a bien des raiſons pour & contre. M. d'Aubigné a aſſez de bien ; & cette famille eſt ſans conſidération ; M. Rajat * eſt fort eſtimé dans ſa province ; mais ici cette eſtime-là n'eſt rien. Rappellez-vous tout ce qui ſe dît ſur le bon homme le Moine ; pour peu que je me mêle de cette affaire, on en dira encore davantage. La demoiſelle eſt aimable, a un bon eſprit, de la ſanté, de la douceur, de la pieté ; ce ſont de grands points. Je crois donc, puiſqu'on veut mon avis, que M. d'Aubigné doit pourſuivre cette affaire, s'il y va d'inclination, & s'il eſt ſeulement ten-

* Intendant de Rouen.

té par le bien, la laiſſer là. Quant à ce qu'on appelle ma protection, vous ſavés qu'il n'y a point d'Aubigné à qui je ne l'aïe accordée, & que quelquefois même je l'ai donnée au ſeul nom.

LETTRE IX. *

POURQUOI ne m'écrivez-vous point? vous avés plus de loiſir que jamais; vous êtes éloigné de la cour & de vos amis; vous vous ennuïés; encore un coup, pourquoi ne m'écrivez-vous point? Je vais vous rendre compte d'un petit voïage que je viens de faire pour le ſeul intérêt de ma ſanté. Elle n'eſt pas encore bien aſſurée. Mais ce qui m'en conſole, c'eſt le plaiſir que j'ai eu de parler de vous avec M. Sanguin, qui me promet de nous faire vivre l'un & l'autre ſix vingt ans. Il fait des miracles ici: mais il ne peut me garantir d'une rechute: il n'en aura le reméde qu'à Paris. J'y ſerai à la St. Martin: & nous irons enſemble voir Me. de Breuillac. J'ai vu le chevalier de Méré, à qui vous avés preſque autant d'obligations qu'à M. Sanguin: il vous a

* Cette lettre eſt ſans nom & ſans date, elle devroit être dans le premier recueil: mais je viens de la recevoir en ce moment.

donné une place glorieuse dans un ouvrage qui doit bientôt voir le jour, & qui ne ne doit finir qu'avec le monde. Vous croïés que je m'en dois tenir-là : mais c'est peu pour moi d'avoir assuré votre vie & votre gloire. J'ai encore quelque chose pour vous ; & si ce quelque chose ne vous plait pas, je me serai du moins vengée de votre silence en vous accablant de mon loisir de province. Un de mes amis a fait une découverte dans un livre connu : c'est une prophétie qui ne peut convenir qu'au Roi & au regne présent : les guerres civiles y sont clairement exprimées : la conquête de la Hollande y est aussi, & mille choses prodigieuses, que vous ne croirés point que vous ne les aïés vues, que vous verrés & que vous ne croirés pas encore. Le livre est imprimé depuis cent ans : voilà ma réponse à l'objection que vous me prépariés. L'auteur parle latin : vous ne l'entendés pas : je vais vous le traduire mot à mot. » Je veux ajouter ici en passant en » faveur du lecteur une prophétie que j'ai » tirée d'un mst. très ancien qui s'est » trouvé dans &c : « *il s'élevera un Roi de la nation du très illustre lis, aïant le front spacieux, les sourcils élevés, les yeux grands & fendus, le nés aquilin. Il assemblera une grande armée : il détruira tous*

les tirans de ſon roïaume : il les contraindra de ſe cacher dans les montagnes & dans les cavernes pour éviter ſa préſence : car la juſtice lui ſera aſſociée, comme l'époux l'eſt à l'épouſe : il fera la guerre juſqu'à la 43 année de ſon regne, en ſubjuguant les habitans des îles & des marais, (*le mot latin eſt* inſulanos,) *les Eſpagnols & les Italiens. Il pouſſera enfin ſes conquêtes & ſon empire en Grece, en Turquie, & par de-là.* J'abrége la fin : tout le reſte eſt mot à mot. Je l'ai fait voir à M. de Babeſſiéres. Vous le verrés à Paris. Voilà de quoi faire votre cour : & cette voïe eſt aſſez extraordinaire, pour vous venir de la petite-fille de M. d'Aubigny. Vous ſavés qu'on eſt depuis long tems ſorcier dans ma maiſon. Si la guerre dont vous êtes menacé vous attriſte, l'accompliſſement de la prophétie vous conſolera.

LETTRE X.

A Me. LA MARQUISE DE QUERJEAN.

26 décembre.

DE toutes les lettres que j'ai reçues ſur l'honneur que le Roi m'a fait, la votre a eu le prix. Et j'ai bien reconnu ce ſtile admirable qui me charmoit tant à la

rue des Tournelles. Nous nous connoiſſions quelques années auparavant : mais c'eſt-là le tems où nous avons eu le plus de commerce : tems trop précieux pour que je puiſſe l'oublier. Ecrivez-moi, je vous en ſupplie. Ne ſongez qu'à me dire vrai, quelque deſagréables que ſoient les choſes que vous entendrés de moi : je veux tout ſavoir, le moment, les perſonnes, l'intention, le ton, le geſte. Aprenez-moi auſſi votre langage : ſont-ce les janſéniſtes que vous apellés les dévots ? Je ne ſuis pas bien avec eux : & la cabale en eſt ſi grande, que les louanges qu'on m'y donne ne peuvent venir que de gens qui tiennent plus à la vérité qu'au parti.

LETTRE XI.

A Me. DE BRINON.

NOTRE maiſon roule ſur votre tête & ſur la miènne : & ces têtes tomberont bientôt : redoublons de ſoins, afin que ſi nous ne feſons pas long tems le bien, du moins nous en faſſions beaucoup. Je ne puis que vous fournir des ſujets : c'eſt à vous à les élever : vous donnés votre vie à Dieu : j'en mene une, très inutile & très agréable. Ne nous rebutons point de nos 1679.

petites sœurs : si elles suivoient nos avis, non serions trop heureuses, & elles trop parfaites. Il ne faut pas les laisser respirer sur le rouet : elles n'aimeront le travail que par habitude. Punissez, ordonnez, vous êtes les maîtresses. Vous n'aurés pas le St. Sacrement : & c'est le Roi qui ne le veut pas : Mr. l'archevêque vouloit vous ôter votre croix & le chant de l'office : je n'ai pas voulu vous le dire de peur de vous fâcher. Voilà la lettre de la reine Christine qui est merveilleuse. Que la présence de Mlle. de Murçai ne gêne point l'ordre. Je sens votre peine comme si j'étois à votre place. Je ne puis vous aller voir. Je suis seule auprès de Me. la Dauphine avec Me. de Montchevreuil. Je sai les chagrins de M. Pellisson : nous en parlerons. Me. la duchesse est ici, & ne peut se resoudre à la grande affaire d'amener Me. sa sœur dans cet apartement. Je suis contente de la douceur de Me. de St. Pierre ; je n'en suis pas surprise ; elle confirme ce que je vous disois l'autre jour, que les esprits les plus brusques sont souvent les plus doux. Vous êtes admirable de vous louer de tout ce qui vous environne ! Je vous plaindrois bien, si vous ne souffriés pour Dieu. Mes petites sœurs songent-elles que quatre prix les attendent vers le 20 de ce mois ? Le

ſecours que nous a donné Me. de Richelieu eſt venu bien à propos. On me demande des garçons pour notre manufacture ; & il n'eſt pas poſſible d'en avoir de Maintenon. Ne vous relâchez point ſur l'inſtruction & le travail ; ces objets de nos ſoins ſont bas ; mais peut-être ſeront-ils plus utiles que des objets plus éclatans.

LETTRE XII.

A LA MEME.

JE ſerois très aiſe de plaire à Madame de Bonnevaux ; car peu de gens lui plaiſent ; & elle plait à tous. Aſſurez-la que la cour ne vaut pas la philoſophie, & qu'un jour paſſé dans de bonnes œuvres eſt plus délicieux, que les plus brillans ici ne le paroiſſent à ceux qui ne nous voïent que de loin. Que n'aurois-je point à dire à Me. Savari ſur ſa toute aimable lettre ? Je voudrois y répondre par mon eſprit, comme j'y réponds par mon cœur ; mais, ma très chere, je ſuis accablée de ſoins, de viſites, de projets de voïages, de vapeurs, de fatigues ; répondez donc de moi & pour moi. Si vos prieres nous ont obtenu le beau tems, la cour vous eſt fort obligée ; mais n'avez-vous aucun ſcrupule

de vous intéresser auprès de Dieu pour les plaisirs des mondains ? Demandez-moi de l'argent, & autant que vous en voudrés. Vous auriés eu plus de repos à n'avoir que mes filles. Mais je n'ai pu vous empêcher d'étendre le talent que vous avés pour l'éducation de la jeunesse. Il est vrai que la Reine me fit l'honneur de me donner son portrait le jour de St. François. Je ne mérite pas ce que vous m'écrivés là-dessus ; & je ne crains point le dessein dont vous me parlés. Je serai à la cour tant que Dieu le voudra. Je me flâte que vous ne vous lasserés point de Mlle. de Murçai. Elle m'a conté toutes vos peines, lors de la petite vérole de vos enfans. Je vous avoue que j'ai de la peine à donner un rendez-vous à votre princesse *. C'est pour ne plus en voir que je vais à Ruel ; & la vôtre est d'ailleurs si excessivement flâteuse & affectueuse, que ma franchise & ma froideur en sont outrées. De plus, je ne suis pas maitresse de moi ; & si je manquois au rendez-vous ! J'irai demain à Ruel par complaisance pour vous ; qu'elle s'y rende ; ménagez-tout, de manière que je puisse manquer à ma parole, sans manquer au respect qui lui est du. Donnez à

* Me. la duchesse de Brunsvvick, dont l'une des filles épousa l'Empereur, & l'autre, le duc de Modene.

l'Hôtel-Dieu ce que vous jugerés à propos, en considérant que personne ne lui donne rien. Je me sens un grand attrait pour notre bonne œuvre ; je voudrois quelque chose de plus ; il ne faut pas plus de soins pour trente que pour vingt. J'exige d'Andrée des choses bien dégoutantes ; mais il me semble que je les ferois fort bien.

LETTRE XIII.

A LA MEME.

M. Le duc du Maine a eu le gouvernement de Languedoc ; il en reviendra quelque chose aux Montchevreuils. N'en dites rien ; ils ne le savent pas eux-mèmes. La nourriture des pauvres va fort bien ; mais il ne suffit pas qu'il mangent pour vivre ; il faut qu'ils mangent assez pour croître ; & Me. de St. Pierre calcule trop rigoureusement avec leur appétit. Mes petites filles ont-elles de bon potage ? Je vous dirai librement, que je ne leur en ai jamais vu la moitié de ce qu'il leur en faut. Voilà le premier medécin de la Reine, & le plus habile de France, qui marche pour Jaquette ; servez-vous de l'occasion ; & faites vous donner des leçons de medécine. Prenons courage ; élevons des enfans

qui après nous multiplieront notre éducation. Quand j'arrive, qu'on me laiſſe ranger aux occupations des autres, ſans leur faire quitter les leurs; l'abbé Gobelin eſt content, édifié, ravi, enjoué de notre communauté. Adieu, ma très chere; je vous aime tendrement.

LETTRE XIV.

A LA MEME.

LA mort de la Reine, de laquelle je ne me conſole point, m'attire tant de lettres & de viſites que je ne reſpire pas. Je ſuis ravie de la dévotion à Saint Candide. J'ai vu le fragment de la prophétie que vous m'avés envoïé; il n'y a ſur cela qu'à prier Dieu qui fait toujours le meilleur. Je ſerai toujours bien aiſe de ſavoir tout ce que vous entendrés dire là-deſſus. Je ne crois point qu'on ait ſongé à aucune lezine dans la pompe funèbre de la Reine; j'en ai ouï donner les ordres conformes à ceux qu'on donna pour la Reine-mere; mais il ſe peut qu'on ait voulu éviter les pillages qui s'y firent. Le Roi donna hier une penſion de deux mille livres à Mlle. de Scudery. Vous y prenés trop d'intérêt pour n'en pas avoir le pre-

mier avis. Plus je vîs, plus je me confirme dans l'opinion de ne pas amaſſer. Je crains toujours l'économie de Me. de St. Pierre, & que mes petites filles aïent beaucoup de ſcience & peu de pain. Il eſt vrai que je fis jeudi mes dévotions, après une nuit pleine de trouble, & avec beaucoup de larmes. Je n'ai guère vu de plus mauvaiſe biblioteque que celle dont vous m'avés envoïé le mémoire. Quelque envie, quelque beſoin que j'aïe de me remplir de bonnes choſes, je ne vois là que les méditations de Sainte Thereſe & les œuvres de M. de Condom qui méritent d'être regardées. Ne vous laſſez point de faire prier pour le Roi. Il a plus beſoin de graces que jamais, pour ſoutenir un état contraire à ſes inclinations & à ſes habitudes. Me. de Brunſvic me fait pitié; je n'y vois pas de reméde; ſa fille vous auroit occupée & embarraſſée; donnez-vous toute à Dieu & à nos pauvres; & mépriſez les grandeurs.

LETTRE XV.

A LA MEME.

1683. 22 *août.*

JE passe fort bien trois mois, sans voir les personnes que l'on croit que je vois tous les jours. Il n'y a rien à répondre sur l'article de Louis & de Françoise ; ce sont des folies ; je voudrois seulement savoir pourquoi elle n'y consentiroit pas ; je n'aurois jamais cru que le refus pût venir d'elle. Voïez Mlle. de Scuderi ; & mandez-moi tout ce qui en reviendra de bon & de mauvais. Voici une nouvelle scene qui réveille tout le monde. Je suis bien aise que St. Candide fasse des miracles ; mais je ne me soucie pas que ses miracles fassent de l'argent. Je donnerai de ses reliques à la marquise. Adieu. Je m'ennuïe fort de ne vous point embrasser, & de ne voir ni mes petites filles, ni cet étable que j'aime tant.

LETTRE XVI.

A LA MEME.

1 septembre. 1683.

E suis ravie des bénédictions que nous
avons attirées sur Ruel. J'en reviens,
ujours plus affolée de nos petites filles.
ai bien du regret de ne vous avoir pas
e dans les premiers mouvemens de l'a-
éable vision que vous eutes dans ma
ambre. Je vis hier le plan de Noizy ; les
parations ne peuvent être faites que pour
carême ; je n'y perdrai pas de tems ; car
détachement que je vous trouve pour le
onde a si fort augmenté mon estime &
on amitié, que je meurs d'envie de ser-
r Dieu avec vous. On a trouvé la dispo-
ion, que nous avons faite, pleine d'es-
it. J'ai dit que nous arrangerions le de-
ns à notre fantaisie. Je connois ces mes-
urs ; ils nous accommoderoient de la fa-
n la plus réguliere & la plus desagreable.
faut que tout nous serve ; nous en deman-
rons moins ; & c'est pour moi le sou-
rain bonheur. Il n'y a que Noizy & une
itiere solitude qui puisse me rendre à
es devoirs & me mettre dans l'indépen-
ance. Nous avons l'obédience de M. l'ar-

chevêque ; je vous conjure de ne parler d
cet homme-là qu'à moi, ſans nulle excep
tion. Sur ce que j'ai vu, je voudrois bie
que Me. de Brunſvic fut avec nous ; mai
le gout du maitre eſt différent du nôtre
& vous ne lui plairés jamais, que renfer
mée uniquement avec Dieu & nos enfans
on a une ſi haute idée de la perfection
quand on ne la pratique pas ! On ne com
prend pas qu'il faille reſpirer, & qu'aprè
avoir pédanté tout le jour, on n'aime
cauſer avec une femme raiſonnable. Vive
gaîment ; comptez que vous ne perdé
rien ; non ſeulement les choſes peuve
changer ; mais je ſuis preſque aſſuré
qu'elles changeront. C'eſt votre pieté qu
vous fait regarder un château dans le pa
de Verſailles comme les deſerts de la th
baïde. Ne vous confondez point en regre
inutiles ; & laiſſez-moi faire le reſte.

LETTRE XVII.

A LA MEME.

1684. HEUREUSEMENT pour vous je fu
interrompue hier au ſoir ; car
vous aurois accablée de moralités. J'
parlé ce matin à M. Bontems. Nous de
menagerons après la fête. Je voudrois qu

on retour nos petites filles euſſent des
ıbits uniformes. Je trouve le noir bien
gubre ; le bleu ſeroit à l'intention du
oi, le vert eſt ma couleur ; décidez. Je
rai inconſolable jeudi, ſi je ne me trouve
ıs à Noizy à neuf heures. J'eſpére que
ous ferons enſemble beaucoup de bien.
'e ſouffrez à mes gens qui vous aideront
ıcunes libertés ni gaïtés. Nos petites
lles ſe divertiront aſſez quand elles ſeront
ien enfermées. On eſt à l'apartement du
oi ; on y joue, on y bâille, on y rit ; &
ıoi je vous écrits. Que notre maiſon ſoit
: modèle des autres, non pour nous at-
rer des louanges, mais pour donner en-
ie aux grands de multiplier ces établiſſe-
ıens utiles ! Que mes refus ne vous fâ-
hent point ; ma tendreſſe pour vous aug-
ıente avec votre vertu ; & je ne doute
as que ce ne ſoit Dieu qui nous uniſſe.
)ites-moi mes défauts, & ne me louez
lus.

LETTRE XVIII.

A LA MEME.

le mardi matin. 1685.

JE vous vois ſouvent : mais je ne vous parle guère. Il eſt fort queſtion de l'é-

tabliſſement de Saint-Cyr. Je vous pr d'en faire vîte le projet. Vous ſavés tc ce que je penſe là-deſſus : mais je vc prie, que la complaiſance pour tout que je penſe n'y entre pour rien. Ne faites point en idée : ne le faites point gros ; enfoncez vous dans les détails. Fa il des religieuſes ou des ſéculieres ? regle des religieuſes peut-elle compa avec les ſoins que demande l'éducatio ſans avoir ni retraites ni offices partic liers ? Admettra-t'on la cloture entier Aura-t'on des ſœurs converſes ou des ſe vantes ? Un ſeul prêtre ſuffit-il ? A qu âge rendrons-nous les demoiſelles à leu parens ? Si l'on ne veut pas de couven des vœux ſimples ſuffiſent-ils ? combien religieuſes faudra-t'il pour Saint-Cy Combien en faudra-t'il pour Verſaille Quelle différence y aura-t'il entre c deux maiſons ? Quelle communauté fa droit-il pour l'une & pour l'autre ? Co ment auroit-on le couvent de Verſail ſous Paris & Saint-Cyr ſous Chartres ? N vaudroit-il pas mieux faire deux projet un pour des religieuſes, un autre pour c demoiſelles ? Faites ce plan, ſans pen à votre intérêt, mais auſſi ſans oubl vos talens. Adieu, ma très chere : vo ce qui m'occupe, & ce qui aparemme

mérite bien de m'occuper. Vous êtes trop heureuſe de ſervir Dieu du matin au ſoir. M. l'abbé Gobelin eſt mieux : il nous manque cruellemeut ; je crains les autres. Madame va à vêpres, & ſera, je crois, ſuivie de Madame de Monteſpan. Je prends part à la peine que vous aurés. Je voulois y aller ; mais je ſuis laſſe de cauſer avec elles. Il eſt cruel d'être chaſſée d'un lieu que l'on a tant de raiſons d'aimer ! Mes maux ſont peu de choſe ; mais quand on eſt ſur le téâtre, tout eſt ſu & exagéré. Je vous offre tout ce qui dépend de moi ; mais ſongez qu'il ne faut ni laiſſer le Roi, ni le tromper.

LETTRE XIX.

A LA MEME.

JE ne ſai plus où j'en ſuis, ma très 1686.
chere ; on dit toujours que le mal du Roi va bien ; & cependant on nous fait encore craindre un coup de ciſeau ; je le reçois toutes les fois que j'y penſe ; & ces meſſieurs ont la bonté de nous y preparer depuis ſamedi ; ils remettent à quatre ou cinq jours ; voilà donc encore quatre ou cinq jours que je ſerai tenaillée, déchiquetée. Point de repos, qu'il ne ſoit hors

de leurs mains. J'ai un rhume qui m'ôte la voix ; je m'en embarrasserois peu, si l'esprit étoit tranquille. Notre bon curé (*de Versailles*) que vous aimés tant se meurt : il ne passera pas midi. Le Roi est tout occupé de Saint-Cyr, & en a corrigé le chœur, & plusieurs autres endroits ; les demoiselles y seront disposées par classe sur quatre bancs, comme à Noizy : il faudra encore changer les couleurs : il entretint hier le controlleur général sur la fondation. Tout se resoudra bientôt. Les medécins sortent de ma chambre, & m'assurent que ce matin le mal du Roi va à souhait. Si l'on pouvoit lui épargner du moins ce coup de cizeau !

LETTRE XX.

A LA MEME.

VOUS n'aurés point aujourdhui vo constitutions. Messieurs Racine e Despréaux les lisent & les admirent. I en ôtent les fautes de stile, & leurs co pistes y mettent des fautes d'ortograf Vous recevés mes avis comme un ange Dieu veuille que je vous les donne c même. Il n'y a plus de tems à perdre po tout ce que l'on veut à Saint-Cyr. M.

prin

prince * eſt fort mal : M. le duc partit hier pour lui mener un confeſſeur. Le Roi a beaucoup ſouffert & ſouffre encore. Je veux que Mlle. d'Aubigné s'accoutume à tout. Rendez à Me. de Saint-Pierre les dépenſes qu'elle a faites pour le Roi. Je crois qu'il ne ſeroit pas mal de donner à nos filles à leur premiere communion de longues robes trainantes, & des voiles blancs. M. de Louvois ira demain à Saint-Cyr : montrez lui toutes vos incommodités : il ne cherche qu'à y remédier. Mais ſouvenez vous que vous m'avés promis que vous ne demanderiés plus au Roi un ſoû d'extraordinaire.

LETTRE XXI.

A LA MEME.

LE Roi a ſouffert aujourdhui ſept heures de ſuite, comme s'il eut été ſur la roue. Je tremble que les douleurs ne recommencent demain. Remettons dans huit jours ce que nous projettions. M. le prince lui a écrit en mourant une lettre qui vous charmeroit. Voilà un tems bien triſte : mon cœur eſt déchiré.

* Mort le 11 decembre, âgé de 65 ans.

LETTRE XXII.

A LA MEME.

1686. *le 25 décembre.*

LE Roi a été à une partie de matines cette nuit : il a entendu trois meſſes : il a été à la grande meſſe aujourdhui, après laquelle il eſt venu voir Madame chez laquelle il a paſſé une heure. Il a été chez Madame la Dauphine : de là, au ſermon : il a entendu les vêpres en muſique. On ne met preſque rien ſur ſa plaïe. Tout le monde eſt ravi de joïe. Le P. Bourdaloue a fait le plus beau ſermon. Il s'eſt adreſſé au Roi ſur la fin ; il lui a parlé ſur ſa ſanté, ſur l'amour de ſon peuple, ſur les craintes de ſa cour ; il a fait verſer bien des larmes ; il en a verſé lui-même ; c'étoit ſon cœur qui parloit, & qui parloit à tous les cœurs. Vous ſaurés bien ce que je veux dire. Madame ſe porte fort bien ; je ne me laſſe point de voir peinte ſur ſon viſage cette joïe de la guériſon du Roi. Le voiſinage de Verſailles vous donnera mille avantages & mille contraintes ; mais a-t'on tous les biens à la fois ? Je vous remercie de toutes les marques d'amitié que vous m'avés données en cette occaſion, ſans contredit la

plus ſenſible que j'aïe eue & que j'aurai jamais. Bon ſoir, ma très chere ; à préſent vous pouvés me faire des queſtions ; je ſuis en état d'y répondre.

LETTRE XXIII.

A LA MEME.

JE ſuis dans mon lit avec une violente migraine ; cependant je veux vous remercier, ma très chere, de votre lettre de conſolation. Le Roi ſort tous les jours ; il ne ſent aucun mal. Mais ces Meſſieurs répondent ſi peu de ſa parfaite guériſon, que j'entrevois un voïage à Barege ; jugez de ma triſteſſe. M. Fagon ſort de ma chambre ; il a trouvé le Roi parfaitement bien ; ne nous confions point aux hommes ; ils ne ſavent ni ce qu'ils diſent ni ce qu'ils font.

LETTRE XXIV.

A LA MEME.

LE mal du Roi ne finit point. Ceux qui le traitent me font mourir à tout moment. Un jour ils le trouvent à ſouhait ; le lendemain ils ſe regardent en pâliſſant. Ce matin M. Fagon m'a ſerré le cœur ; un

moment après, il m'eſt venu dire que la plaïe va bien ; ce ſoir, ce ſera peut-être autre choſe : & je puis compter ſur la plus triſte nuit. Je ne ſuis pas maitreſſe de la ſenſibilité de mon cœur. Il ne faut rien dire de tout ceci. Continuez à prier & à faire prier. Adieu, ma très chere, je paſſe une triſte ſemaine ſainte.

LETTRE XXV.

A LA MEME.

CERTAINEMENT, Madame, les demoiſelles ſont trop long tems à l'égliſe pour des enfans. Je conſens volontiers de leur donner cette contrainte : mais on mettra ſur le livre, que c'eſt par complaiſance pour vous. Je conſens à la cinquiéme proceſſion aux mèmes conditions. Songez, ma très chere, que vous n'êtes point dans un cloître, que c'eſt une écôle, que le tems eſt précieux, que 300 filles aûtour de l'avant-chœur ne font qu'une confuſion, que les demoiſelles ſont tuées de porter des chaſſes ſur leurs épaules, que ces jours-là ſont craints par les gronderies qui pleuvent ſur les enfans & ſur les maitreſſes, que la plupart de ces cérémonies ne ſont que pour les parroiſſes, qu'à la chapelle

du Roi où tout ſe fait régulierement, il n'en eſt point queſtion le jeudi ſaint, qu'un *gloria in excelſis* eſt ridicule au milieu d'une meſſe baſſe. Je n'ai nulle averſion pour tout ce qui ſe fait à l'égliſe: & je ſuis auſſi charmée que vous de voir nos demoiſelles dans ces exercices: je m'oppoſe avec peine à vos volontés. Mais Dieu & le Roi m'ont chargée de ce ſoin. Vous ne doutés pas, que je n'aime mieux ennuïer les *jaunes*, ou geler les *rouges*, ou gronder les *vertes*, que de vous fâcher. Mais il faut en tout nous oublier, & mettre les choſes ſur le pié où nous voulons qu'elles reſtent. Ne ſoïez pas ſurpriſe, ſi je m'oppoſe quelquefois à vos réceptions: j'aime toutes ces demoiſelles également: & vous avés des prédilections. Plus je vois les choſes de près; plus je vois combien vous m'êtes néceſſaire, & auſſi combien vous avés encore à travailler. Etabliſſez l'ordre & la régularité. Il y a long tems que l'on me propoſe une fille de qualité: je l'ai vue depuis deux jours: ſon extérieur & ſa converſation m'ont plu: je vous l'envoïe; vous m'en dirés votre avis. La vertu que vous m'avés montrée ſur tout ce qui s'eſt paſſé depuis deux mois m'a convaincue que nous allons gouverner avec une parfaite intelligence. Adieu, ma très chere:

je voudrois bien ne pas vous déplaire : mais je vous dois la vérité. J'ai fort peu de loisir : les grands ne me quittent pas. Si M. l'abbé Gobelin est demain à St. Cyr, vous verrés le matin trois dames à ses piés.

LETTRE XXVI.

A LA MEME.

ce lundi matin.

TANDIS que vous étiés tranquillement enfermée dans votre chambre, je courois la maison avec la nombreuse nôce de M. de Ste. Hermine *. M. d'Auxerre me ravit par sa naïve admiration pour notre communauté : les jaunes se surpasserent, & Glapion **, & Marcilli (*a*), & Bouju (*b*). J'en fus aussi extasiée que l'étoient les étrangers. Je parlai au Roi des contrats qu'il signera quand vous voudrés. Je devrois être un peu jalouse de cette facilité qu'il a pour tout ce que vous desirés ; car je vous assure que je n'obtiens

* Mlle. de Ste. Hermine venoit d'épouser M. le comte de Mailly.

** Depuis dame & supérieure de la maison de saint Louis.

(*a*) Depuis Me. la marquise de Villette, & ensuite Me. de Bolingbroke.

(*b*) Aujourdhui religieuse aux ursulines de Mantes.

pas toujours si aisément. Le chapitre des quiétistes fut traité à fonds : & il me semble que j'appliquai bien la parabole de l'ivraïe. J'espére que le malheur de Me. Guïon n'ira pas loin. Elle a, à ce que le Roi prétend, couru les champs & passé les monts pour suivre son confesseur qui est Savoïard : elle distribuoit par tout ses livres où il y a, dit-on, des erreurs : sa fille est dans le couvent de Ste. Marie de la rue St. Jacques. Je vais consulter M. Fagon, & je lui parlerai de l'humeur pancréatique, si je puis retenir ce mot.

LETTRE XXVII.

DE ME. GUION

A ME. DE MAINTENON.

Paris, 10 octobre. 1688.

MADAME, après avoir remercié la divine providence de ce qu'elle m'a délivrée de la prison, où me tenoient mes ennemis, il est bien juste, que je vous rende graces à vous, Madame, dont Dieu s'est servi pour me tirer, comme par miracle, des mains des grands de la terre. J'ai obéi à vos conseils, comme j'aurois obéi aux ordres de Dieu ; & j'espére que

vous n'attribuerés point cette obéïssance à foiblesse, mais que vous la regarderés comme la meilleure manière de vous témoigner ma reconnoissance. J'y répugnois d'abord ; mais dès que la chose a été faite, j'ai senti couler la joïe & la tranquillité dans mon ame. Le pere la Combe, * mon pere en Jesus-Christ, n'est pas plus coupable que moi. Je suis la cause de ses malheurs. Vous n'avés qu'à dire un mot, Madame, & ses chaînes tomberont. Vous aurés rendu aux fidèles un innocent opprimé qui peut les édifier & les instruire. Mon Dieu ! que votre volonté soit faite & non la mienne ! Je m'étois mise en chemin pour aller me jetter à vos genoux : mais une voix secrete m'a obligé malgré moi à discontinuer ma route & à revenir ici. J'attendrai vos commandemens. Que le Seigneur vous inspire & vous conduise ! Je ne cesserai jamais de lui faire cette priere, ni de me dire avec un profond respect &c.

* La Combe, barnabite, du péïs de Geneve, directeur de Me. Guion, homme d'un esprit déréglé, enfermé en 1687. par ordre du Roi comme un séducteur, mort fou en 1698.

LETTRE XXVIII.

DE Me. DE MAINTENON A Me. DE LA MAISON-FORT.

mardi 12 décembre. 1690.

JE ne vous ai point marqué toute ma joïe * ; mais je suis assurée que vous n'en doutés pas. Je remercie Dieu de tout mon cœur de ce qu'il fait pour vous & pour nous. Vous allés trouver la paix. Vous voilà dans le fond de cet abîme où l'on commence à prendre pié. Vous savés de qui ** je tiens cette phrase. Je le verrai demain ; je lui demanderai pour votre retraite tout ce que M. de Chartres vous a marqué. Abandonnez vous bien à Dieu, ma très chere : laissez vous conduire les yeux bandés. Que vous êtes heureuse de pouvoir lui faire un sacrifice de tout ce

* Me. de M. souhaitoit fort d'attacher par des vœux M. de la Maison-fort à St. Cyr. Le 12 décembre, M. de Chartres, & les abbés de Fenelon, Gobelin, Brisacier, Tiberge déciderent que Dieu l'appelloit à être dame de St. Louis. Dans le tems de l'assemblée, Me. de la Maison-fort se retira devant le St. Sacrement dans une étrange agitation, & quand elle sut la décision, elle pensa mourir de douleur.

** De l'abbé de Fenelon, que Me. de la Maison-fort aimoit très tendrement en notre Seigneur.

que vous êtes ! Si l'on osoit envier les graces, j'aurois de la peine à me contenir là-dessus. Ne m'oubliez jamais dans vos prieres. J'ai parlé de M. votre frere à M. de Chartres : & nous penserons à la sœur. Abandonnez vous toute à celui à qui vous vous donnés. Soïez bien préparée à le recevoir : & que je trouve que tout va bien.

LETTRE XXIX.

1691. A LA MEME.

DONNEZ-vous toute entiere à Dieu. Rendez-vous simple à l'abbé de Fenelon & à M. de Chartres. Je serai toujours moi-même soumise à l'opinion de ces deux saints. Accoutumez-vous à vivre avec eux. Mais ne répandez point les maximes de l'abbé devant des gens qui ne les goutent point. Vous parlés sans cesse de l'état le plus parfait ; & vous êtes encore remplie d'imperfections. Quant à Me. Guïon, vous l'avés trop prônée ; il faut nous contenter de la garder pour nous. Il ne lui convient pas non plus qu'à moi qu'elle dirige nos dames. Ce seroit lui attirer une nouvelle persécution. Elle a été suspecte ; c'en est assez pour qu'on ne la laisse jamais en repos. Elle m'a paru d'une

diſcrétion admirable ; elle ne veut de commerce qu'avec vous ; tout ce que j'ai vu d'elle m'a édifiée ; & je la verrai toujours avec plaiſir ; mais il faut conduire notre maiſon par les regles ordinaires & tout ſimplement. Ce ſera une perfection en vous de n'aſpirer point à être parfaite.

LETTRE XXX.

A LA MEME.

3 fevrier 1692.

JE ne puis vous dire, Madame, la joïe que je ſens de voir qu'on vous détermine à demeurer à Saint Cyr ; je ne ſaurois attendre juſqu'à mardi à vous la témoigner. Soïez donc en paix. J'ai ſenti la peine que je vous ai vue depuis quelques jours. Donnez vous à Dieu & à nous, de bonne grace, & avec un grand courage, pour travailler enſemble à votre ſanctification & à celle des autres. Que vous êtes heureuſe de vous appartenir, de pouvoir vous offrir, & vous donner ! J'ai bien de la peine à ne pas vous envier un vol ſi haut, pendant que nous nous traînons au ſervice de Dieu, & que nous croïons faire beaucoup quand nous ne tombons pas dans les précipices que nous voïons par tout. Bon

ſoir, ma très chere; vous allés devenir ma fille; car je deviens tous les jours de plus en plus votre mere.

LETTRE XXXI.

A LA MEME.

1692. *Le 6 fevrier.*

VOus êtes deſtinée, ma chere fille, a être une pierre fondamentale de Saint Cyr. Vous devés ſoutenir un jour ce grand bâtiment par votre régularité & par vos exemples. Mais ne ſoïez pas ſi vive; parlez moins; & ſur tout ne vous emportez-pas. Vous dites qu'il ne faut ſe gêner en rien, qu'il faut s'oublier, & n'avoir jamais de retour ſur ſoi-mème. Ces diſcours jettent le trouble dans l'eſprit de pluſieurs de nos dames. Vous ſavés mieux que moi que chaque choſe a ſon tems. Mon peu d'expérience en ces matières me revoltoit contre M. l'abbé de Fenelon, quand il ne vouloit pas que ſes écrits fuſſent montrés. Cependant il avoit raiſon. Tout le monde n'a pas l'eſprit droit & ſolide. On prêche la liberté des enfans de Dieu à des perſonnes qui ne ſont pas encore ſes enfans, & qui ſe ſervent de cette liberté pour ne s'aſſujettir à rien. Il faut

commencer par s'aſſujettir. Embraſſez donc avec ſoumiſſion Dieu qui vous apelle *. Voïez ſi vous voulés vous défier de lui. Lui marquerez-vous des bornes ? Il n'en veut point ſouffrir avec les ames qu'il a prévenues de certaines graces. C'eſt en ſe livrant à ſon eſprit, que vous trouverés la paix & la liberté. Ou je me trompe fort, ou vous prenés la pieté d'une manière trop ſpéculative ; vous faites tout conſiſter en mouvemens ſubits, en abandons, en renoncemens. Mais quel eſt le renoncement de celle qui veut avoir l'eſprit en liberté, & le corps à ſon aiſe ?

LETTRE XXXII.

A MLLE. D'AUBIGNÉ.

de Chantilli, 11 *mai*. 1693.

JE vous aime trop, ma chere niece, pour ne pas vous dire vos vérités ; je les dis bien aux demoiſelles de Saint Cyr. Et comment vous négligerois-je, vous que je regarde comme ma propre fille ? Je ne ſai ſi c'eſt vous qui leur inſpirés la fierté qu'elles ont, ou ſi ce ſont elles qui vous donnent celle qu'on admire en vous.

* Elle fit enfin profeſſion entre les mains de l'abbé de Fenelon, le 1 mars 1692.

Quoiqu'il en ſoit, vous ſerés inſuportable, ſi vous ne devenés humble. Le ton d'autorité que vous prenés ne vous convient point. Vous croïez-vous un perſonnage important, parce que vous êtes nourrie dans une maiſon où le Roi va tous les jours ? Le lendemain de ſa mort, ni ſon ſucceſſeur ni tout ce qui vous careſſe ne vous regardera ni vous ni Saint Cyr. Si le Roi meurt avant que vous ſoïés mariée, vous épouſerés un gentilhomme de province, avec peu de bien & beaucoup d'orgueil. Si, pendant ma vie, vous épouſés un ſeigneur, il ne vous eſtimera, quand je ne ſerai plus, qu'autant que vous lui plairés ; & vous ne lui plairés que par la douceur ; & vous n'en avés point. Votre mignone * vous aime trop ; je ne ſuis point prévenue contre vous ; & je vous aime bien plus ; mais je vois en vous un orgueil effroïable. Vous ſavés l'évangile par cœur : & qu'importe, ſi vous ne vous conduiſés point par ſes maximes ? Songez que c'eſt uniquement la fortune de votre tante qui a fait celle de votre pere & qui fera la vôtre ; & moquez-vous des reſpects qu'on

* Mademoiſelle Balbien, fille d'un architecte de Paris, d'une grande vertu, très eſtimée du Roi, gouvernante de Mademoiſelle d'Aubigné, & depuis, femme de chambre de Me. la ducheſſe de Bourgogne.

vous rend. Vous ne pouvés souffrir que votre mignone vous dise qu'ils sont par rapport à nous; vous voudriés vous élever même au-dessus de moi; ne vous flâtez point; je suis très-peu de chose, & vous n'êtes rien. Je souffrois bien l'autre jour de tout ce que vous fites à Me. de Caylus. Je vous parle comme à une grande fille, parce que vous en avés l'esprit. Je consentirois de bon cœur que vous en eussiés moins, pourvu que vous perdissiés cette présomption ridicule devant les hommes & criminelle devant Dieu. Que je vous retrouve à mon retour modeste, douce, timide, docile. Je vous en aimerai davantage. Vous savés quelle peine j'ai à vous gronder, & quel plaisir j'ai à vous en faire.

LETTRE XXXIII.

A Me. DE LA MAISON-FORT.

Marli, le 6 août. 1695.

Me. De Chartres, ma fille, vous a dit tout ce qui l'engage à purger notre maison des écrits de Me. Guïon que trois évêques ont condamnés. Vous savés qu'ils ont fait peu de bien & beaucoup de mal. Soumettez-vous donc vîte, & comme chrétienne à votre évêque, & comme re-

ligieuſe à votre ſupérieur. Quant aux écrits de M. l'archevêque de Cambrai, pourquoi faut-il que vous les gardiés ? Et croïez-vous ſoutenir cette ſingularité ? Vous ſavés que nous les avons montrés malgré lui, & ce que votre imprudence & la mienne ont fait là-deſſus. Il nous a dit, il nous a écrit pluſieurs fois, que ces écrits n'étoient point propres à toutes ſortes de perſonnes, & qu'ils pouvoient même être très dangereux ; qu'il les avoit faits pour chaque particuliere à qui il répondoit, & ſans y apporter aucune précaution. Vous êtes ſouvent convenue qu'ils ont fait du mal, parce qu'on ne les entendoit pas, ou qu'on les prenoit par parties ſans examiner le tout enſemble, ou qu'on les appliquoit mal, en les détournant du ſens de l'auteur. Je ſuis aſſurée qu'il voudroit de tout ſon cœur qu'ils ne fuſſent pas chez nous ; pourquoi donc, ma fille, voulez-vous les y retenir ?

LETTRE XXXIV.

DE ME. GUION

A ME. DE MAINTENON.

Paris, 7 juin. 1694.

MADAME, permettez-moi de me jetter à vos piés, & de remettte entre vos mains le soin de mon salut & de mon honneur. Depuis dix-huit ans, je m'occupe sans cesse à aimer Dieu. Je ne vois que des gens de bien. Je ne parle, & je n'écris qu'à mes amis dont toute la terre connoit le zèle & la vertu. Je n'ai aucune liaison avec les gens suspects à l'église ou à l'état. Cependant on me charge de calomnies de tous les côtés; on se déchaîne contre moi, on noircit mes mœurs, on jette des soupçons sur ma conduite passée & présente, on dit que je suis rébelle à l'église, que je veux faire une religion à ma mode, que je me crois plus éclairée que la Sorbonne, moi qui ne sais autre chose que Jesus-Christ crucifié. M. Bossuet sait combien je suis soumise à mes directeurs; il m'a dit que j'avois la simplicité d'une colombe, & ma offert un certificat que je suis à présent bonne catolique. Il m'a défendu l'approche des sacremens;

je m'abstiens depuis trois mois du pai céleste ; & quoique mon ame soit dans l déchirement, je ne murmure point contr cette décision. Ma vie a été jusqu'ici ir réprochable, & l'on m'accuse de vice scandaleux. Je vous supplie, Madame par ce pur amour que Dieu a témoign aux hommes en mourant pour eux, vous supplie de demander au Roi des com missaires pour informer extraordinairemen de ma vie & de mes mœurs, afin qu'étan purgée & justifiée des crimes atroces don on m'accuse, on procéde avec moins c partialité à l'examen de ma doctrine. N me protégerez-vous point, Madame, con tre l'injustice des hommes, vous qui con noissés toute leur malice ?

LETTRE XXXV.

DE LA MEME A LA MEME.

MADAME, tant qu'on ne m'a accu sée que de faire oraison, & d'ap prendre aux autres à la faire, je me su contentée de demeurer cachée. J'avois cru que ne parlant, n'écrivant à personne, satisferois tout le monde, que j'appaisero mes ennemis, & que je tranquilliserois zèle de certaines personnes de probité q

'avoient de la peine, que parce que la
ılomnie les indiſpoſoit : mais j'apprends,
ı'on m'accuſe de choſes qui intéreſſent
honneur & qu'on parle de crimes. Je
rois devoir à l'égliſe, à ma famille, &
moi-même la connoiſſance de la vérité.
: vous demande donc, Madame, une
ıſtice qui n'a jamais été réfuſée à per-
ınne, même dans les péïs les plus bar-
ıres, ni aux plus criminels : c'eſt de me
ıire mon procès, & de me faire donner
:s commiſſaires moitié laïques moitié
:cléſiaſtiques, tous gens d'une vertu re-
ınnue & ſans préventions : car la probité
: ſuffit pas dans une affaire où la calom-
ie a prévenu une infinité de perſonnes.
vous m'obtenés cette grace, & je vous
ı conjure, Madame, par les plaies de
:ſus-Chriſt, je me rendrai dans telle
ıiſon, qu'il vous plaira, ou qu'il plaira
ı Roi de m'indiquer : & je m'y rendrai
ec une fille qui me ſert depuis quatorze
ıs. Si Dieu fait connoître la vérité,
ıus pourrés voir que je ne ſuis pas tout
fait indigne des bontés dont vous m'avés
ınorée autrefois. Si Dieu veut que je
ccombe ſous l'effort de la calomnie,
ıdorerai ſa juſtice : & je m'y ſoumettrai
: tout mon cœur, demandant la puni-
on que ces crimes méritent.

LETTRE XXXVI.

DE Me. DE MAINTENON AU DUC DE CHEVREUSE.

VOUS pouvés dire à Madame Guï[on] que j'ai encore parlé au Roi, & qu[i] a fort approuvé un nouvel examen de [s]es écrits. On emploïera pour cela des p[er]sonnes d'une grande vertu & d'un gra[nd] savoir. C'est de quoi vous pouvés l'assur[er]. Je souhaite bien sincérement, qu'elle [n]e soit pas dans l'erreur.

LETTRE XXXVII.

AU DUC DE BEAUVILLIERS.

JE n'ai jamais rien cru des bruits [qu]e l'on fesoit courir sur les mœurs [d]e Madame Guïon : je les crois très bon[ne]s & très pures : mais c'est sa doctrine [qu]i est mauvaise, du moins par les suites. [E]n justifiant ses mœurs, il seroit à crain[dr]e qu'on ne donnât cours à ses sentimens, [&] que les personnes déjà séduites ne cruss[en]t que c'est les autoriser. Il vaut mieux [a]profondir une bonne fois ce qui a rapp[or]t à la doctrine : après quoi tout le re[st]e

mbera de lui-mème : je m'y emploïerai rtement. Quant à M. de Châlons & à [. le fupérieur de St. Sulpice, qu'elle ut affocier à M. de Meaux, je ne crois s que cette demande lui foit refufée.

LETTRE XXXVIII.

A ME. DE LA MAISON-FORT.

le 9 mars. 1696.

[ ]E fuis ravie que la conférence * de M. de Meaux fur le dogme affreux de l'in- fférence pour le falut éternel & celle ı'il vous fit avant hier fur l'oraifon paf- ʼe vous aïent touchée, ma chere fille, infpiré le deffein de vous adreffer à lui. éclaircira tous vos doutes : il avoit con- ːrti Madame votre coufine ** : il poffède fond toutes ces matieres comme beau- ıup d'autres. J'approuve fort que vous e donniés vos queftions bien cachetées que vous demandiés que les réponfes e foient adreffées de même. Je n'ai pas t un mot pour prévenir M. de Meaux : ːn connois trop l'inutilité, & combien il ːnfe comme ceux qui nous gouvernent.

* Conférence que M. Boffuet fit à St. Cyr, le 8 fe- ier : il en fit une feconde le 7 mars.
** Me. Guion.

LETTRE XXXIX.

A LA MEME.

JE vous prie, ma chere fille, de vo souvenir que vous êtes chrétienne & r ligieuſe. Votre vie doit être cachée mortifiée, pure, & privée de tous l plaiſirs. Vous ne vous repentés pas du pa que vous avés choiſi : prenez le donc av ſes auſtérités & ſes ſûretés. Vous auriés plus de plaiſirs dans le monde : & ſel les apparences, vous vous y ſeriés perdu Ou Racine, en vous parlant du janſéniſm vous y auroit entrainée ; ou M. de Car brai auroit contenté ou même renchéri ſ votre délicateſſe, & vous ſeriés quiétiſ Jouiſſez donc du bonheur de la ſûre Aimeriez-vous mieux que votre maiſon f plus éclatante que ſolide ? Et que vo ſerviroit d'y avoir brillé, ſi vous vous éti abîmée avec elle ? Pourquoi Dieu vous t'il donné tant d'eſprit & tant de raiſo Croïez-vous que ce ſoit pour diſcouri pour lire des choſes agréables, pour jug des ouvrages de proſe & de vers, po comparer les gens de mérite & les auteu Ces deſſeins ne peuvent être de lui. vous en a donné pour ſervir à un gra

uvrage établi pour sa gloire. Tournez vos
lées de ce côté-là : elles sont aussi solides
ue les autres sont frivoles. Tout ce que
ous avés reçu est pour le faire profiter.
'ous en rendrés compte. Il faut que votre
sprit devienne aussi simple que votre cœur.
)ue voudriez-vous apprendre, ma chere
lle ? Je vous réponds sur beaucoup d'ex-
érience qu'après avoir beaucoup lû, vous
erriés que vous ne sauriés rien. Votre
eligion doit être tout votre savoir. Votre
ems n'est plus à vous. Dieu vous a donné
)ute la raison que la lecture pourroit avoir
onné à une autre. Je le remercie de ce
ue vous aimés l'oraison & l'office. Je ne
ous y vois point, sans regretter de n'être
as religieuse.

LETTRE XL.

A LA MEME.

IL ne vous est pas mauvais de vous
trouver dans des troubles d'esprit. Vous
n serés plus humble : & vous sentirés par
otre expérience, que nous ne trouvons
ulle ressource en nous, quelque esprit
ue nous aïons. Vous ne serés jamais con-
ente, ma chere fille, que lorsque vous
merés Dieu de tout votre cœur : ce que

je ne dis pas par rapport à la profeſſion où vous vous êtes engagée. Salomon vous a dit, il y a long tems, qu'après avoir cherché, trouvé, & gouté de tous les plaiſirs, il confeſſoit que tout n'eſt que vanité & affliction d'eſprit, hormis aimer Dieu & le ſervir. Que ne puis-je vous donner toute mon expérience ! Que ne puis-je vous faire voir l'ennui qui dévore les grands, & la peine qu'ils ont à remplir leurs journées ! Ne voïez-vous pas que je meurs de triſteſſe dans une fortune qu'on auroit eu peine à imaginer, & qu'il n'y a que le ſecours de Dieu qui m'empêche d'y ſuccomber ? J'ai été jeune & jolie : j'ai gouté des plaiſirs : j'ai été aimée par tout : dans un âge un peu plus avancé, j'ai paſſé des annés dans le commerce de l'eſprit : je ſuis venue à la faveur : & je vous proteſte, ma chere fille que tous les états laiſſent un vuide affreux une inquiétude, une laſſitude, une envie de connoitre autre choſe, parce qu'en tout cela rien ne ſatisfait entiérement. On n'eſt en repos que lorſqu'on s'eſt donné à Dieu mais avec cette volonté déterminée dont je vous parle quelquefois. Alors on ſent qu'il n'y a plus rien à chercher, & qu'on eſt arrivé à ce qui ſeul eſt bon ſur la terre On a des chagrins : mais on a auſſi une

ſolid

ſolide conſolation, & la paix au fonds du cœur au milieu des plus grandes peines.

LETTRE XLI.

A LA MEME.

SE peut-on faire dévote quand on veut? ouï, ma chere fille, on le peut: & il ne nous eſt pas permis de croire que Dieu nous manque. *Cherchez & vous trouverés: heurtez à la porte, & on vous l'ouvrira:* ce ſont ſes paroles: mais il faut le chercher avec humilité & ſimplicité. Saint Paul pouvoit bien en ſavoir plus qu'Ananie. Il va pourtant le trouver, & apprend par lui ce qu'il faut qu'il faſſe. Vous ne le ſaurés jamais par vous-même. Il faut vous humilier. Vous avés un reſte d'orgueil que vous vous déguiſés à vous-même ſous le gout de l'eſprit: vous n'en devés plus avoir: mais vous devés encore moins chercher à le ſatisfaire avec un confeſſeur. Le plus ſimple eſt le meilleur pour vous: & vous devés vous y ſoumettre en enfant. Comment ſurmonterez-vous les croix que Dieu vous enverra dans le cours de votre vie, ſi un accent Normand ou Picard vous arrête, ou ſi vous vous dégoutés d'un

homme, parce qu'il n'eſt pas auſſi ſublime que Racine ? Il vous auroit édifiée, le pauvre homme, ſi vous aviés vû ſon humilité dans ſa maladie, & ſon repentir ſur cette recherche de l'eſprit. Il ne demanda point dans ce tems-là un directeur à la mode : il ne vît qu'un bon prêtre de ſa parroiſſe. J'ai vu un autre bel-eſprit, qui avoit fait de très beaux ouvrages, ſans les avoir fait imprimer, ne voulant pas être ſur le pied d'auteur : il brula tout, & il n'eſt reſté de lui que quelques fragmens dans ma mémoire. Ne nous occupons point de ce qu'il faudra tôt ou tard abjurer. Vous n'avés encore guère vécu : & vous avés pourtant à renoncer à la tendreſſe de votre cœur, & à la délicateſſe de votre eſprit. Allez à Dieu, ma chere fille, & tout vous ſera donné. Adreſſez-vous à moi, tant que vous voudrés. Je voudrois bien vous mener à Dieu : je contribuerois à ſa gloire : je ferois le bonheur d'une perſonne que j'ai toujours aimée particuliérement : & je rendrois un grand ſervice à un inſtitut qui ne m'eſt pas indifférent.

LETTRE XLII.

A Me. LA D. DE SAVOYE.

JE voudrois qu'il me fut permis d'envoïer à V. A. R. la lettre que je viens de recevoir du Roi. Il n'a pu attendre jusqu'à ce soir à me dire comment il a trouvé la princesse : il en est charmé, & conclut par tout ce qu'il voit en elle, que vous n'avés pas négligé son éducation. Il se recrie sur son air, sa bonne grace, sa politesse, sa retenue, sa modestie : & V. A. R. n'ignore pas combien il est avare de louanges. MADAME s'est chargée de vous instruire de tout ce que je projette. Je ne saurois comprendre comment V. A. R. nous a pu si bien tromper sur une princesse que tant de personnes avoient vue. On la trouve bien différente des portraits, que vous nous en avés faits : & vous aviés sans doute ordonné à vos peintres de nous ménager le plaisir de la surprise. 1696.

La princesse est arrivée. Et je n'ai cessé de desirer que V. A. R. put voir comment on l'a reçue, & qu'elle est la joïe du grand-pere, du pere, de l'oncle, & de l'époux. Il n'est pas possible de se mieux tirer d'une

premiere entrevue. Elle a toutes les graces de onze ans, & déjà les perfections d'un âge plus avancé. Je n'ose mêler mes admirations à celles qui seules doivent être comptées. Mais je ne puis m'empêcher de remercier V. A. R. de nous avoir donné un enfant, qui selon toutes les aparences fera les délices de la cour & la gloire de son siecle. Vous me faites trop d'honneur, Madame, d'aprouver que je lui donne mes soins: V. A. R. m'a laissé si peu de chose à faire! Je les bornerai à empêcher que les autres ne la gâtent: mais peut-être commencerai-je par la gâter moi-même. C'est un fort aimable mariage. Nous fesons mille vœux pour qu'il dure long tems: car à l'air des deux époux, on ne peut douter qu'il ne soit heureux.

En vérité, Madame, voilà une lettre qui ne va guère au respect que je dois à votre altesse roïale. Je me flâte qu'elle pardonnera tout au transport de joïe où nous sommes du trésor que nous recevons. Me. la duchesse du Lude ne m'en parle que les larmes aux yeux. L'humeur paroît être aussi aimable que la taille promet d'être parfaite. Elle n'a que faire de parler pour montrer qu'elle a de l'esprit. Sa ma-

nière d'écouter, tous les mouvemens de ſon viſage, ſon regard, tout dit que rien ne lui échape. V. A. R. ne croira pas, quoiqu'on puiſſe lui mander juſqu'où va la ſatisfaction du Roi. Il me dît hier qu'il étoit en garde contre lui-même, pour que ſa joïe ne parut pas exceſſive. La princeſſe a trouvé MONSIEUR un peu gros : mais pour MONSEIGNEUR, elle le trouve fort menu, & le Roi, de la plus belle taille du monde. Elle a une politeſſe qui ne lui permet pas de rien dire de deſagréable. Je voulus m'oppoſer aux careſſes qu'elle me feſoit en lui diſant que j'étois trop vieille: *ah ! point ſi vieille*, me répondit-elle. Elle m'aborda quand le Roi fut ſorti de ſa chambre, & vint m'embraſſer. Enſuite elle me fit aſſeoir, aïant bien remarqué, diſoit-elle, que je ne pouvois me tenir debout, & ſe mettant d'un air flâteur preſque ſur mes genoux, elle me dît : « Maman m'a chargée de vous faire mille » amitiés de ſa part, & de vous deman- » der la vôtre pour moi : apprenez-moi » bien, je vous prie, ce qu'il faut faire » pour plaire au Roi ». Ce ſont ſes paroles : mais la douceur, la gaïeté, les graces dont elles étoient accompagnées ne peuvent ſe mettre ſur le papier. J'aurai

l'honneur d'écrire encore à V. A. R. quand je connoitrai mieux l'aimable princeſſe que je vais voir.

FRANÇOISE D'AUBIGNÉ.

LETTRE XLIII.

AU CARDINAL SPADA.

MONSIEUR, on ne peut être plus ſenſible que je le ſuis aux graces particulieres que Sa Sainteté veut bien m'accorder. Rien n'égale la ſatisfaction que je reſſens, que des graces ſi précieuſes me viennent par le canal d'un prélat auſſi éminent en dignité & en vertus que vous l'êtes. Je vous ſupplie, Monſieur, d'être perſuadé que je ne négligerai rien pour me rendre digne de la bienveillance du chef de l'égliſe, & pour lui témoigner en toute humilité mon attachement & mon reſpect.

LETTRE XLIV.

A M. DE NEUVILLE *.

JE n'avois pas beſoin, pour vous être aquiſe & pour vous aimer, des nouvelles preuves que vous venés de me don-

* Evêque de Chartres.

ner de votre zèle pour le bien de l'églife, & pour l'union de notre communauté de St. Louis. La paix va defornais regner dans cette maifon. Je fuis charmée que vous approuviés ce que nous avons fait : votre fuffrage en eft la récompenfe : & il nous faut bien une récompenfe à nous autres gens du monde, qui ne pouvons faire un pas, fans être vus, critiqués, & fouvent calomniés !

LETTRE XLV.

AU MARQUIS DE LANGALLERIE.

LE Roi vous a mis fur la lifte des maréchaux de fes camps & armées. Vous en recevrés le brevet par M. de Catinat qui doit partir inceffamment d'ici pour aller prendre le commandement des troupes en Piémont. Vous n'avés plus befoin de ce que vous appellés ma protection. Le Roi fe chargera de votre fortune. Renvoïez à Dieu tous les remercimens : & fongez que vous n'étiés, il y a quatre ans, que capitaine fans efpérance. Je fuis bien aife que vous foïés content de M. d'Aubigné : je compte qu'il ne fera pas mécontent du tour que prennent votre fortune & la fienne. Signalez-vous : vos fer-

vices ne feront pas perdus : ils feront remarqués : & vous ne manquerés pas de gens qui les feront valoir.

Quelque répugnance que j'aïe à me mêler des places, j'accepte vos offres au sujet de votre régiment : & je les accepte avec d'autant plus de plaisir, que j'espére que vous ne vous opposerés point au dessein que j'ai de vous marier, supposé que la femme que vous regrettés ne vous ait pas dégouté de toutes les autres. Le petit Simiane aura votre régiment : & vous aurés Me. sa mere *. Vous trouverés en elle, naissance, jeunesse, beauté, & assez de bien. Ce dernier article est celui qui doit le moins vous embarrasser. Voïez, & mandez-moi vos sentimens, sans complaisance & sans détour.

LETTRE XLVI.

DE M. DE FIESQUE A Me. DE MAINTENON.

14 *juin.*

J'Ai l'honneur, Madame, de vous écrire à la hâte pour vous supplier de conjurer

* Madame de Langallerie, depuis maitresse de M. le Landgrave de Hesse-Cassel, & mere du Marquis de Genti.

le Roi de faire ici le général, & non le ſoldat : hier ſans un gabion, une bale nous l'auroit emporté ; M. le comte de Toulouſe reçut le coup : il en fut quitte pour une contuſion qui ne doit pas allarmer Me. de Monteſpan : le Roi lui demanda, s'il étoit bleſſé : je crois, répondit en riant le jeune prince, je crois qu'une bale m'a touché : c'eſt répondre à la Bourbon. Je ne finirois point, Madame, ſi je vous diſois les noms de tous ceux qui ont été bleſſés ou tués auprès, ou à côté du Roi : au nom de Dieu, Madame, qu'il nous laiſſe le danger : & qu'il ſe contente de la gloire.

LETTRE XLVII.

DE ME. DE MAINTENON A ME. DE BRINON. *

à Marli, ce 31 octobre. 1688.

VOUS pourriés répondre pour moi, Madame, en toute occaſion auſſi juſte que vous avés répondu à Giſors ſur Mlle. de.... car vous me connoiſſés parfaitement. Je vous ſupplie d'achever cette bonne œuvre, & de mander à Me. de Montchevreuil que ſi l'aînée lui fait de la peine,

* Retirée à Maubuiſſon après ſa ſortie de St. Cyr.

je la lui ôterai, mais pour la mettre dans une autre maiſon. Elle peut compter que tant que je vivrai, elle n'ira pas avec ſa mere : vous ſavés, Madame les bonnes raiſons que j'en ai. Je crois qu'il n'y aura plus rien en Allemagne, & que Monſeigneur viendra trouver le Roi à Fontainebleau. Ils ſe ſont écrit des lettres toute cette campagne, qui vous auroient fait pleurer de tendreſſe : Monſeigneur mandoit encore dans ſa derniere au Roi : *Quand il n'y aura plus rien à faire ici, je ſerai ravi de vous aller embraſſer les genoux, & de vous aſſurer que vous n'avés point de ſujet auſſi ſoumis que moi.* N'eſt-il pas vrai, Madame, que les gens de bien doivent regarder une telle union avec un grand plaiſir ? Dieu veuille nous bénir tous & nous donner la paix ! C'eſt aſſurément une des choſes que je deſire avec le plus d'ardeur. Les bruits de la mort du prince d'Orange recommencent : ſi cela étoit, la paix deviendroit plus facile. Adieu, Madame, Monſieur de Chartres m'a prié bien ſérieuſement de vous aller voir : je n'en déſeſpere pas, quelque jour, à la ſuite de la reine d'Angleterre : & je vous aſſure que je vous embraſſerai de bon cœur. J'ai conſeillé à Me. d'Aulnai de vous donner ſa fille ; & elle n'a pas eu de

peine à comprendre que celle, qui nous a montré à en gouverner deux cens cinquante, en conduira fort bien une seule. Je donnerai cent écus pour elle. Je ne vois presque plus personne. Et j'ai plus de raisons que jamais de me renfermer. Je suis sensible à ce que vous me dites de Me. Fagon *. Je deviens insatiable des prieres des saints : vous voïés que mes désirs sont proportionnés à mes besoins.

LETTRE XLVIII.

A LA MEME.

SI Mlle. de... avoit usé dix années de sa vie à mon service, je ne pourrois rien de plus avantageux pour elle, que de lui donner un gentilhomme riche, considéré, chéri. Instruisez-la bien à se rendre heureuse par son humeur : car du reste elle est sage, modeste, pieuse, & très-bonne. Si elle pouvoit gagner sur elle un peu plus de douceur & moins de penchant à la dépense, sa famille l'adoreroit. Je suis très persuadée de l'amitié qu'elle a pour moi, & qu'elle me sacrifieroit de bon cœur, si je l'exigeois, l'établissement que je lui propose, & même un plus avantageux. Je

* Religieuse de Maubuisson, tante du médecin.

l'aime fort auſſi ; mais elle n'eſt ni d'âge ni d'humeur à faire auprès de moi le perſonnage qu'il me faudroit. Ce ſeroit d'être plus occupée de mes beſoins que de la fortune, & des plaiſirs. Outre cela, il faut vivre à la cour avec des eſprits de toutes les eſpèces, & ſouvent fort mal faits. Mlle. de . . . eſt aimée des Comteſſes *. Son mari eſt allé à Rouen ſe faire rétablir dans un emploi qu'il ne veut point qui paroiſſe une des conditions du mariage. J'y ai conſenti, me fiant à ſa parole. Mlle. de . . . étoit l'autre jour avec moi à Marli à la fenêtre de ma chambre, d'où l'on voit ces beaux jardins. Je lui dis ; » une » allée de Roſai vous touchera plus que » tout ce que voïés «. Elle me répondit fort ſéchement ; » je ne le crois pas «. Je paſſai ſous ſilence ſa réponſe ; mais elle en uſe, comme ſi elle avoit vingt mille livres de rente, & que l'on voulut lui faire épouſer un miſérable ; & entre nous, il vaut mieux qu'elle, de quelle façon qu'on la regarde.

* On appelloit Meſdames de Mailli, de Cailus, & de Mornai les COMTESSES. Elles étoient du particulier de Me. de Maintenon.

LETTRE XLIX.

A LA MEME.

JE vous assure, Madame, que je me sens une grande peine de l'état où se trouve Me. de Montbas, que je ne perdrai aucune occasion de presser le Roi, & que si elle vient ici, je ferai mon possible pour qu'elle soit contente de moi. Je suis bien difficile à joindre ; j'ai plus d'affaires que jamais ; les fréquens voïages de Marli me mettent toujours en arriere ; & j'ai tant d'occupation à St. Cyr, que cela seul m'occuperoit, quand j'y pourrois donner tout mon tems. Nous y mettons des missionnaires, nous avons un évêque, & un saint évêque, nous avons à bâtir pour les missionnaires, nous avons le consentement de Rome. Vous voïés si tout cela peut m'occuper, sans compter les affaires du dedans. J'ai donné vos lettres à la Chanoinesse * pour les distribuer ; elle est plus dévote, plus abstraite, plus aimable, plus étourdie que jamais. Mlle. d'Aubigné est très jolie ; elle a l'esprit fort avancé, bonne, toute instruite, & remplie de sa

* Me. de la Maison-fort qui étoit un peu parente de Me. de Brinon.

religion. Voilà, Madame, toutes les nouvelles de St. Cyr; celles de Verſailles ſont excellentes. Le Roi ſe porte à merveille; ſa ſanté & ſa ſainteté ſe fortifient tous les jours. La pieté devient fort à la mode; Dieu veuille la rendre ſincere dans le cœur de tous ceux qui nous l'étalent pour nous plaire! Nous allons faire un voïage de huit jours à Compiegne. Je m'en paſſerois bien, mais nous apprenons tous les jours d'un nombre de ſaints que nous voïons quelquefois, qu'il faut renoncer à ſa volonté, & faire de bon cœur celle de Dieu. Mlle. de Marſilly prétend que St. Cyr eſt préſentement à la mode. Vous ſavés, vous qui l'y avés mis, que cette date eſt plus ancienne. Je ne varierai jamais dans les ſentimens d'eſtime, d'amitié & d'inclination que j'ai toujours eus pour vous. J'ai paſſé trop legérement ſur notre évêque, * puiſque vous le connoiſſés; le Roi n'avoit jamais vu ſon viſage. Perſonne ici ne ſavoit ſon nom; mais tous les honnêtes gens ont applaudi à ce choix. L'élu en eſt véritablement affligé; & ſon humilité en a redoublé.

* Paul Godet des Marets, élevé au ſeminaire de Saint Sulpice, indiqué à Me. de Maintenon par Mrs. Tiberge & Briſacier.

LETTRE L.

A LA MEME.

28 *avril.* 1690.

IL eſt vrai que nous avons été bien touchés de la mort de Me. la Dauphine ; & qu'une pareille ſcène eſt bien propre à inſpirer de ſérieuſes réflexions ; mais tout le monde ne voit pas ſi clair que vous, & n'eſt pas ſi bien préparé à profiter de tout ce qui ſe préſente. Pour moi, ma très chere, je ne ſais point le chemin que vous dites ; & c'eſt ma faute toute entiere. Dieu fait tout pour m'attirer, & je ſuis bien convaincue qu'une autre ſeroit toute à lui. Je le ſuis fort auſſi, qu'il eſt ſeul digne de remplir notre cœur. Le Roi eſt en bonne ſanté ; je lui ai fait votre compliment, qu'il a reçu comme il a toujours fait tout ce qui vient de vous. Dieu bénit notre maiſon ; la pieté s'établit dans toutes ces jeunes filles d'une manière admirable. Vos miſſionnaires y contribuent ; nos confeſſeurs extraordinaires répandent par tout leurs merveilleuſes inſtructions ; & notre ſaint évêque y remplit toutes ſes obligations d'une manière ſi édifiante, que toute la maiſon a pour lui beaucoup d'eſtime & de

respect. Notre supérieur y continue se conférences, & tout y respire l'amour de Dieu. Remerciez le, je vous supplie, de donner un tel accroissement à ce que vous avés planté.

LETTRE LI.

A LA MEME.

LE Roi reçoit toujours avec plaisir ce que je lui dis de votre part, & m'ordonne de vous en remercier. Je ne manquerai pas de donner votre lettre à Mlle de Blois : elle a la rougeole, & la fievre continue. Si Me. la duchesse de Chartres alloit un jour à Maubuisson de son chef, ce seroit une occasion bien naturelle & bien commode de vous aller embrasser & de voir votre Ste. abbesse *. J'aime fort les Saints comme vous savés. Quant à l'affaire de Me. de Brunsvvick, je ne sais ce qu'elle étoit d'abord : mais je sais qu'elle a été très mal conduite, que Mrs. de Bouillon ne sont pas nommés dans les informations que le Roi s'est fait lire, que c'est un démêlé de valets : & je crois que tout cela n'aboutira pas à grand chose. Madame de Montchevreuil est convalescente ; j'ai dîné

* Fille du roi de Bohême.

au chevet de ſon lit. Il ſeroit à déſirer qu'elle ſe conſervât davantage, & qu'elle allât un peu moins à l'égliſe : elle va quitter Mlle. de Blois. M. de **. veut une dignité : vous ſavés qu'en ce péïs-ci elles vont devant la vertu. Le monde eſt bien mépriſable ! Dieu veuille nous en détacher de plus en plus ! Comptez, Madame, que je reçois toutes vos lettres, que je les lis ſoigneuſement, & que je voudrois y répondre.

LETTRE LII.

A LA MEME.

J'AI lu votre lettre au Roi ſur le Pere du Breuil. Il m'a dit que c'eſt un homme dangereux, que les peres de l'Oratoire l'ont chaſſé, qu'ils ne le reprendroient pas, & que c'eſt ſans averſion & ſans prévention qu'il ſe croit obligé de le tenir enfermé. Voilà ce qui m'a été répondu fortement. Peut-être le Roi fait mal d'uſer ainſi de ſon autorité : mais certainement il croit bien faire. Je fais toujours vos complimens au Roi ſur tout ce qu'il lui arrive, & ils ſont toujours bien reçus : vous pouvés compter là-deſſus. Adieu, Madame, ne nous laſſons jamais de deman-

der la paix : la victoire ne me réjouit que dans cette espérance. Ne m'oubliez pas aussi, vous connoissés mes besoins.

LETTRE LIII.

A LA MEME.

ME. de Cantelue ne va-t'elle plus chez M. le chancelier ? Je la verrai avec joïe quand elle voudra ; vous savés, Madame, mon gout & mon estime pour elle : & je ferois quelque chose de plus difficile pour vous. Puisque le monde enivré de la faveur ne veut compter que ce qui est marqué à son coin, je voudrois de tout mon cœur que toutes mes actions, toutes mes paroles pussent être utiles à quelqu'un. Je ne puis donner qu'un moment à votre amie : aussi n'est-il pas nécessaire qu'elle en ait davantage : il ne faut que les apparences : c'est encore un bonheur, que le seul air de desirer le bien, le produise ! M. & Madame de Pontchartrain sont des gens de mérite. Notre nouvelle novice est aussi tranquille que vous l'avés vue inquiéte : sa vivacité se modére : & nous en ferons une des plus aimables saintes qui soit au monde. M. de Chartres l'a bien conduite. Adieu, ma chere, ma

ttre eſt courte : mais vous ſeriés con-
nte, ſi vous voïés d'où je vous l'écris.

LETTRE LIV.

A LA MEME.

J'AI fait vos complimens au Roi ſur le bonheur de ſes armes & ſur le mérite erſonel de M. le duc du Maine : il eſt erſuadé que vous êtes auſſi bonne Fran-oiſe qu'excellente religieuſe. Je ſuis ravie e pouvoir me flâter de la paix. Je ſuis lus accablée que jamais : & la rareté de nes lettres vous le dit aſſez : vous ſavés e gout que j'ai pour votre commerce ſur uel ton qu'il ſoit. Il faut me priver des laiſirs & m'addonner aux affaires, puiſ-ue les affaires m'appellent & que les laiſirs m'abandonnent. Ne vous a-t'on pas nvoïé votre penſion ? Je ne ceſſerai de arler au Roi pour celle de votre princeſſe, uſqu'à ce qu'elle ſoit péïée. Je n'ai ſu otre maladie qu'après votre guériſon : je e ſuis point à moi : tous mes amis doivent ne regarder comme morte pour eux ; je e puis garder ni meſures ni bienſéances ; e ne puis me montrer ni en entier ni par arties ; mais il me ſemble que je n'ai oint de tort, & que c'eſt le tems qui me

manque & non pas le ſentiment. Vous avé fort bien répondu à la pauvre femme ; le Roi voudroit à tout prix voir ſon peuple plus heureux. Je ſuis toute à vous, malgré toutes mes irrégularités.

LETTRE LV.

A LA MEME.

JE me réjouis du ſacrifice que vous avés fait. Nous avons ici un ſaint, qui dit qu'à meſure que Dieu nous demande des ſacrifices, nous nous appercevons combien nous étions attachés à des choſes que nous ne comptions pour rien dans la ſpéculation. Nos cheres dames de S. Louis ſe ſanctifient tous les jours. Toutes nos *bleues* veulent être religieuſes ; & tous les couvens veulent en avoir ; & votre ſainte abbeſſe n'en voudroit-elle pas auſſi ? Je ne mérite point les remercimens de Me. la ducheſſe de Brunſvvic ; j'ai rendu témoignage à la vérité ; je le rends toujours ; & c'eſt me remercier d'avoir fait mon devoir & de m'être livrée à mon gout ; je connois le mérite de la princeſſe ; & je le ſoutiendrai en tout lieu. Le Roi prend tout mon tems ; je donne le reſte à St. Cyr, à qui je voudrois le tout donner. Cette maiſon eſt d'un

grand détail, qu'en y fesant ce que je
uis, je n'y fais pas la moitié de ce que
: voudrois & de ce que je dois vouloir.
Ia très délicate ſanté me rend incapable
'agir. Le ſoin de mon ſalut occupe le peu
e loiſir que je puis raſſembler; les mois
eviennent des momens; & je vis d'une
ıpidité qui m'étouffe. Que je vous gronde!
ous doutés de mes ſentimens, parce que
ous n'en voïés pas de marques; ne ſavez-
ous point que je ne ſuis pas legère, &
u'après bien des années & des diſcuſſions
ous m'avés retrouvée la même? C'eſt
n miracle que ma lettre n'ait pas encore
té interrompue; M. Fagon crie miſéri-
orde contre moi de ce que j'écris trop;
ai été dans des épuiſemens à mourir;
hacun diſoit; on la tuë, à force de l'im-
ortuner; & chacun vouloit être excepté.
e durerai tant que Dieu voudra; j'aimerai
oujours votre commerce; je fais tous vos
omplimens au Roi; je conſidére tout ce
ue vous aimés; je deſire la paix ardem-
ıent; n'eſt-ce pas là tout ce qu'il faut
our vous plaire?

LETTRE LVI.

A LA MEME.

Fontainebleau, 22 *octobre.*

IL faut vous répondre d'ici, où j' moins d'affaires qu'à Verfailles, parc que je n'ai pas St. Cyr. Je ne compren pas que Me. de C. foit contente de mo je l'ai fi bien grondée de la manière do elle vit avec fon mari ! Cette femme- fe prépare bien des malheurs ; fon go pour le monde eft toujours très-ardent ; fes voïages à la cour ne l'éteignent pa On me demande par tout des demoifell de St. Cyr, fur tout où j'en ai déjà do né. Si Me. votre abbeffe étoit immortell je lui en propoferois une. Nous en avo qui veulent être capucines & filles de *l'a ve-maria*. J'ai fait mon poffible pour d tourner Pontbrian d'être carmélite ; f confeffeurs difent que fa vocation eft fol de, fi elle fubfifte jufqu'au mois de ma Il faudra donner une forme à St. Cyr, d que les bulles feront arrivées ; affaire tr difficile ; il faut des vœux folemnels, l'on veut de la ftabilité ; la fondation au de la peine à fe foutenir ; & fa fingulari ne permet gueres de l'attacher à un ordr

ravaillons, de tout notre cœur; & mouns en disant, *lætatus sum.* Le Roi conrve beaucoup d'estime pour vous; il n'est en qu'il ne fit, si nous avions la paix. dieu, ma très-chere.

LETTRE LVII.

A LA MEME.

à Fontainebleau.

JE vous l'ai dit plusieurs fois; si vous me voïés de près, vous ne voudriés is que je vous écrivisse. Dieu, le Roi, :. Cyr, & ce que la cour m'arrache malé moi, ne me laissent pas un instant. ous n'avés nul besoin de moi; notre comerce est sans utilité, & ne sert qu'à noe plaisir; il ne faut plus y penser; vous ous l'avés apris mille fois; vous ne pou- és douter de mon estime & de mon amié; je connois votre cœur; je le retrouerois au bout de cent ans comme je l'ai uitté; demandez, après cela, à Madame agon s'il faut perdre du tems à se faire es protestations, & si les personnes solies ne doivent pas être au-dessus des foralités. Il ne faut pas finir ma lettre sans ous parler du Roi; il a la goute, dont il

eſt bien fâché, parce qu'il eſt obligé de
garder la chambre. Il veut la paix, &
penſe ſur tout comme on le peut deſirer
vous en feriés bien contente. Adieu, Ma-
dame, ne grondez plus. Je vous aime tou
jours, priez pour moi, & faites prier qu
je me ſauve malgré le mauvais air que j
reſpire. Me. de Montchevreuil ne vou
écrit-elle pas? Elle ſe ſanctifie de plus e
plus. Nous avons peu gardé ici le roi &
la reine d'Angleterre; Dieu n'a pas voul
leur laiſſer ce petit ſoulagement: il le
traite en ames fortes. Adieu, je ne pui
vous quitter quand j'ai commencé.

LETTRE LVIII.

A LA MEME.

JE vous aſſure, Madame, que ce n'e
pas par oubli, ni par dureté, ni pa
négligence, ni par dédain, ni par aucu
mauvais office, que j'ai été ſi long tem
ſans vous écrire: c'eſt par le peu de tem
que j'ai, & cela eſt au-delà de tout ce qu
vous en avés ſu & de ce que je vous e
pourrois dire. Les dames de St. Louis m
donnent bien des affaires: le mauva
tems oblige le Roi de garder la chambre
il en a eu la goute; enfin, Madame, je n
l'a

l'ai pu, & il y a eu peu de jours où je n'en aïe eu envie. Je ne puis jamais cesser de vous aimer & de vous estimer. Si jamais il me revenoit quelque chose de vous, ou je ne le croirois point, ou vous seriés la premiere, & s'il plait à Dieu, la seule à qui j'en ferois mes plaintes. Vous m'avés écrit plusieurs lettres auxquelles j'aurois bien envie de vous répondre, mais sur tout à celle qui traitoit de celle du Roi. Je la lui montrai, & je vous assure, Madame, qu'il la lut avec plaisir & beaucoup de reconnoissance du zèle dont elle étoit remplie pour lui. La mere Trioche sait-elle votre vivacité sur ce chapitre ? Je voudrois joindre un peu de jalousie à sa passion. A propos de bonne mere, est-ce vous qui achevés de tourner la tête à celles de Gisors ? Car le stile est encore plus étonnant qu'il ne l'étoit, & la mere des Anges me fait espérer des vers pour notre monarque. C'est le plus simple des noms qu'elle lui donne. Il se porte à merveille, notre monarque, & son ame va mieux que jamais : avec cela tout est bon. Adieu, Madame, ne me soupçonnez jamais de vous manquer.

LETTRE LIX.

A LA MEME.

à Versailles.

J'Ai reçu les jolis carrés que vous m'avés envoïés ; rien n'eſt ſi propre & ſi bien fait ; c'eſt dommage de les donner à une perſonne auſſi peu curieuſe que moi ! Je ne crois rien de plus beau que le portrait que vous aurés fait à Me. de Tirconel. Je ſais comment vous montrés vos amies ; mais, Madame, que je ſuis loin de ce que vous en dites & de ce que vous en penſés ! J'avoue toutes les graces que Dieu m'a faites, j'en ſuis comblée ; & cependant je demeure à peu près telle que j'étois. On conſerve pour vous à St. Cyr un ſouvenir bien tendre. Me. Cantiery eſt à Paris pour une affaire que M. de Pontchartrain me refuſe ; on veut que je parle aux grands perſonnages, & nous aurions mieux fait de parler à ceux de deſſous. J'attends inceſſamment des nouvelles de la dévote marquiſe * ; elle a penſé mourir à Bourbon ; ſon mari eſt mieux.

* Me. de Montchevreuil.

LETTRE LX.

A LA MEME.

17 *mars* 1692.

JE voulois avoir vû Me. la marquiſe de Laſſay, Madame, avant de vous faire nes complimens & à Me. Fagon ſur ce ma-iage tant deſiré, tant promis, tant remis, & enfin conclu à la grande ſatisfaction des leux amans. L'éleve de Me. Fagon m'a paru fort aimable; l'eſprit brille ſur ſon viſage, elle eſt timide, & je l'en eſtime lavantage. Me. la princeſſe la préſenta au Roi dans ma chambre; le cœur lui bat-oit, je dis à la princeſſe. Mais revenons i vous, Madame, je ſuis ravie de ce que vous êtes mieux, j'ai dit à Me. la princeſſe nes raiſons, pour que vous ne ſortiés point de Maubuiſſon, ſi vous pouvés vous en paſſer; je voulois lui propoſer l'entrée le Me. de Canteleu, qui ſeroit plus propre i réformer un couvent qu'à le gâter; mais M. le prince vint ſe mettre en tiers & ſe rendit maitre de la converſation. Voilà Me. le Guiſe morte en quatre jours, & nous vivons encore! Me. la princeſſe ne parle que de l'augmentation de votre pieté. Si cela eſt, vous n'êtes pas mal avec Dieu;

car il y a long tems que vous le ſervés. M. de Montchevreuil eſt ſouvent malade ; je me porte fort bien, & j'en ſuis toujours étonnée. Vous ſouvenez-vous de Baudart, Veilleine, & Laſtic ; elles veulent être carmélites ; Sainte Thereſe s'empare de toutes nos filles ; menons les à Dieu, n'importe comment. Je vous embraſſe, ma très chere, & je ſerois ravie de cauſer avec vous ; il faut s'en paſſer & ne rien deſirer ſur la terre.

LETTRE LXI.

A LA MEME.

JE voudrois vous conter tout ce qui s'eſt paſſé dans l'affaire de Me. d'Hanovre. Je vous connois aſſez pour répondre que vous conviendrés que le Roi n'a pas tort ; on a gâté cette affaire dans le commencement, & on ne pouvoit après cela prendre un meilleur parti que de la ſacrifier au Roi. Il auroit dit des choſes qui auroient été plus honorables à votre chere princeſſe que la punition de Meſſieurs de Bouillon. Je voulus la voir, me ſouvenant de ſes anciennes bontés pour moi ; mais je ne trouvai plus cette princeſſe douce & bonne, que je connoiſſois. Elle étoit chan-

gée de viſage & d'humeur, livrée à ſon reſſentiment, pleine de menaces, en un mot très éloignée d'écouter & de ſuivre mes conſeils. Je ne crus pas devoir la faire voir au Roi dans un état ſi contraire à l'opinion de douceur qu'il admiroit dans une lettre qu'elle m'avoir écrite ; mais, Madame, quittons un diſcours ſi deſagréable, & paſſons à celui de Me. la ducheſſe du Maine ; le Roi en eſt très content. Voilà ce mariage que vous trouviés ſi raiſonnable à faire ; j'étois fort de cet avis. On m'a dit que la princeſſe ira paſſer la ſemaine ſainte à Maubuiſſon ; repoſez la bien ; on la tue ici par les contraintes, par les fatigues de la cour ; elle ſuccombe ſous l'or, ſous les pierreries ; ſa coeffure peſe plus que toute ſa perſonne. On l'empêchera de croître & d'avoir de la ſanté ; elle eſt plus jolie ſans bonnet qu'avec toutes leurs parures. Elle ne mange guères ; elle ne dort peut-être pas aſſez ; & je meurs de peur qu'on ne l'ait trop tôt mariée. Je voudrois la tenir à St. Cyr, vêtue comme l'une des *vertes*, & courant d'auſſi bon cœur. Il n'y a point dans les couvens d'auſtérités pareilles à celles auxquelles l'étiquette de la cour aſſujettit les grands. Bon ſoir, ſi j'entâmois la morale, vous feriés à plaindre. Le Roi m'ordonna de remercier Me.

de Maubuiſſon, auſſitôt que je lui eu fait ſes complimens; mais je n'ai pas le tems de faire ce que je dois. M. le duc du Maine eſt un guerrier très étourdi, irré-gulier, & diſtrait; à cela près, il a quel-que mérite. Adieu, Madame.

LETTRE LXII.

A LA MEME.

à Verſailles, ce 27 août.

1693. RIEN ne doit mieux vous perſuader que je n'ai pas un moment à moi, que de voir que je ſuis ſix mois ſans vous écrire. Je vous mets à part comme les perſonne dont on ſe croit aſſuré. J'attends le tems & ce tems ne ſe trouve point, parce que je n'en ai plus pour mon plaiſir. Il s'eſt paſſé bien des choſes où j'aurois voulu ré-pondre, ſur tout à l'égard de la Ducheſſe de Brunsvvick, dont je ſais que les inté-rêts vous touchent fort, & pour laquelle je n'ai pas changé de ſentimens. On ne peut être plus touchée que je le fus de ce qui ſe paſſa dans ma chambre, où je ne lui avois propoſé de venir que pour la mettre vis-à-vis du Roi. Depuis, ſon affaire s'eſt jointe à celle de Me. d'Hanovre, & devenant affaire d'état, je n'ai plus eu de moïens

de parler : vous me connoissés, vous savés si j'aime à faire du mal : je ne sais qu'aller droit : peu de gens sont de même en ce péïs-ci, & sont incapables de croire que je sois où je suis, sans y être parvenue par une profonde habileté. Je suis accablée d'affaires pour St. Cyr : on y va faire les vœux solemnels : aussi m'y donne-je toute entiere : & je ne suis plus à Versailles que pour les heures où le Roi est dans ma chambre. Je languis de la continuation de la guerre, & je donnerois tout pour la paix. Le Roi la fera dès qu'il le pourra, & la veut aussi véritablement que moi : mais il fera, en attendant, une grande guerre, & ses ennemis verront combien on les abuse quand on leur dit que nous ne pourrons la soutenir long tems. Dieu fera pour lui contre tous : il est pieux, & les autres sacrifient la religion à leurs passions. Vous m'avés trompée sur Me. la duchesse du Maine dans l'article principal qui est celui de la pieté : elle n'a veine qui y tende : elle veut faire en tout comme les autres. Je n'ose rien dire à une jeune princesse élevée par la vertu même : je ne voudrois point la faire dévote de profession : mais j'avoue que je voudrois bien la voir réguliere & agréable à Dieu, au Roi, & à M. le duc du Maine, assez sensé pour vouloir

ſa femme plus ſage que bien d'autres. Je lui avois donné une dame d'honneur qui eſt une ſainte : mais elle eſt peu autoriſée, & ne fait que la ſuivre. Ce n'eſt qu'un enfant, elle auroit plus beſoin d'une gouvernante que d'une dame d'honneur : du reſte, elle eſt telle que vous me l'avés dépeinte, jolie, aimable, gaïe, ſpirituelle, & par deſſus tout cela, fort épriſe de ſon mari, qui de ſon côté l'aime paſſionnément, & la gâtera plutôt que de la gronder. Si celle-là m'échape encore, je renonce aux princeſſes, perſuadée qu'il n'eſt pas poſſible que le Roi en trouve une dans ſa famille qui ſe tourne au bien. Me. la ducheſſe de Chartres eſt une pareſſeuſe : elle ne ſe ſert pas de ſon eſprit comme elle le pourroit : mais ſa conduite eſt bonne. Je veux le bien par tout, j'y contribuerai autant qu'il me ſera poſſible. J'avoue que je voudrois aimer la ducheſſe du Maine par deſſus tout, étant ce qu'elle eſt à un homme qui eſt la tendreſſe de mon cœur. Je me laiſſe aller au plaiſir de vous entretenir. Adieu, Madame, priez pour moi : faites prier vos ſaintes : rendez-moi de bons offices auprès d'elles, afin qu'elles m'en rendent auprès de Dieu : & croïez que je conſerve pour vous tous les ſentimens que vous m'avés vus depuis une très ancienne date.

LETTRE LXIII.

A LA MEME.

14 *octobre.* 1693.

PUISQUE vous voulés que je me serve d'une autre main que de la mienne, je vous écrirai un peu plus souvent. Ce n'est point par oubli, que vous ne recevés pas de mes nouvelles : & je vous assure que l'inquiétude que vous me témoignâtes dans mon cabinet, ne vous a rendu qu'un bon office auprès de celui qui en est la cause. Toutes nos victoires me font d'autant plus de plaisir, qu'elles ne changent point le cœur du Roi sur son amour pour la paix. Il connoit la misère de ses peuples; rien ne lui est caché là-dessus ; on cherche tous les moïens de la soulager; & il n'y a qu'à desirer que Dieu éclaire nos ennemis sur la folle assurance qu'ils ont d'abattre la France. On les battra par tout ; c'est un Roi malheureux que le Roi veut rétablir. Vous seriés bien contente, si vous voïés sa modération, & combien il est persuadé que les avantages qu'il remporte viennent de Dieu. Je prie Me. Trioche de redoubler ses instances pour la paix; car je vous avoue que je n'aime nos avantages que

dans cette vue-là. Je vous plains d'avoir perdu un auſſi agréable commerce que celui de Me. la ducheſſe de Brunsvvik; mais il faut vous conſoler par l'eſpérance de l'établiſſement de Meſdames ſes filles. Je ſuis toujours très contente de Me. la ducheſſe du Maine, & toute prête à vous montrer M. ſon mari, dès que je ſerai à Verſailles. Adieu, ma très chere, je ne puis changer pour vous; vous m'offenſés d'en douter; & mes amis doivent m'excuſer quand je ne leur donne pas un tems qui n'eſt plus à moi. Je parlai l'autre jour un quart d'heure à mon frere; il y a plus de trois ans que cela ne m'étoit arrivé. Je vous conjure de faire prier vos bonnes amies pour ce qui ſe va faire à St. Cyr; vous en connoiſſés la conſéquence mieux que perſonne. Oſerois-je aſſurer ici votre ſainte princeſſe de mes très humbles reſpects?

LETTRE LXIV.

A LA MEME.

JE ne puis douter, Madame, que vous ne ſoïés vive ſur ce qui regarde Me. de Maubuiſſon; & votre lettre en eſt une bonne preuve; je ne l'aurois pas moins

été, si j'étois la maitresse d'aller aussi vîte que je l'aurois voulu. Je ne lui écrirai point, de peur de l'importuner ; je vous prie de la remercier très humblement de la lettre dont elle a voulu m'honorer. Elle est conçue en des termes qui feroient croire qu'elle a oublié son nom, s'il n'étoit au bas, ou qu'elle veut me faire oublier le mien ; mais, Madame, cette humilité, cette politesse qui accompagnent toutes ses autres vertus, augmentent le respect qu'on doit à sa personne. Je ne crois pas que Me. Fagon eût vécu si long tems, si elle eût été dans le monde ; il me semble qu'on y est accablé de chagrins & pour soi & pour ses amis. Adieu, Madame, le petit chevalier Daunay est sage jusqu'ici ; je le reccommande souvent au gouverneur. Le Roi trouve très bon que l'on imprime l'oraison funèbre de M. l'abbé du Jarri. Je vous accorde bien volontiers le sermon de St. Louis pour l'année prochaine, si on n'est point engagé à St. Cyr ; car vous savés que je n'y ai encore jamais donné de prédicateur. MONSIEUR m'a dit que vous êtes rajeunie de dix ans ; il est charmé de votre logement. Adieu, je suis plus accablée que je ne l'ai jamais été ; & je ne sais comment la tête ne me tourne pas. Priez Dieu pour moi ; jamais créature

n'a du être ſi pénétrée de reconnoiſſance pour lui ; il me ſemble que je l'aime de tout mon cœur. Voilà un reſte de l'habitude que j'avois de vous parler confidemment ; je le ferois encore, ſi j'avois un moment à donner à mon plaiſir.

LETTRE LXV.

A LA MEME.

IL faut, Madame, s'attendre à toutes ſortes d'injuſtices de la part du monde ; il veut juger de tout & juge toujours mal. M. Pelliſſon vivoit d'une manière exemplaire, & parce qu'il ne s'eſt pas confeſſé, il étoit huguenot. On n'a ici nulle attention à la vie, & on compte pour tout de recevoir les ſacremens à la mort. Le pauvre homme ne ſe croïoit pas ſi mal, & remit M. le Curé au lendemain. Votre ami eſt jugé préſentement par notre unique juge ; & je le crois fort heureux. Le Roi ſe porte bien, il travaille beaucoup à ſes affaires ; ainſi je me porte mieux que jamais ; je travaille de mon côté ſans eſpérance de voir la fin de mon ouvrage. Dieu fera tout ce qu'il lui plaira. J'ai parlé à M. le prince à Marli ; je l'ai prévenu, je l'ai loué, je l'ai excité ſur le mariage de

Mlle. de Guedani * ; mais, Madame, je n'ai pas lieu d'eſpérer que cette affaire réuſſiſſe. Mlle. de Radouay ſera bien heureuſe, ſi elle demeure aux urſulines de Pontoiſe.

LETTRE LXVI.

A LA MEME.

5 fevrier.

JE reprens ma lettre pour vous dire que je partage vos peines ; mais il y en a par tout, & elles nous ſont bonnes. J'ai parlé de mon mieux ſur le mariage de Mlle. de Guedani ; & quoique je n'aïe pu vous répondre, je n'ai pas oublié votre vivacité là-deſſus. Ce n'eſt point un malheur que Mlle. de Garge ſerve ; mais tomber en mauvaiſes mains eſt un mal irréparable. Une des folies de notre ſiecle eſt cette fureur de s'élever au-deſſus de ſon état. Vous me dirés que j'en parle bien à mon aiſe ; mais Dieu ſait ſi j'ai voulu m'élever ! Nous n'ignorons pas la miſère des provinces ; & nous voudrions la ſoulager ; mais on eſt preſſé de tous côtés. Faites prier pour la paix ; après cela il n'y aura

* Fille naturelle du Prince de Condé : *Guedani* eſt l'anagramme d'*Anguien*.

point de bien qu'on ne puiſſe eſpérer. Nous avons penſé perdre Me. de Montchevreuil ; elle eſt hors d'affaire ; elle ſe diſpoſoit à la mort avec une paix & une joïe admirables. La petite vérole eſt à St. Cyr, & toutes nos dames enfermées dans leur noviciat. Nanon * & moi gouvernons la maiſon. Bon ſoir, Madame, on me fait finir plutôt que je ne voudrois ; & c'eſt ce Roi que vous aimés tant ; il vous fait ſouvent de ces malices-là.

LETTRE LXVII.

A LA MEME.

LEs affaires de Me. de Brunſvvick ſont devenues affaires d'état, deſquelles par conſéquent nous ne devons plus nous mêler. Il faut qu'elles ſe traitent par les miniſtres, & que nous nous contentions de faire des vœux. Je m'y intéreſſe autant que j'ai jamais fait, & je ſuis bien fâchée de lui être inutile. Me. la princeſſe eſt bien vive ſur le mariage de Mlle. Guedani, & j'eſpére en venir à bout. On ne peut aſſez admirer en toute occaſion la vertu de cette princeſſe. Adieu, Madame. Je ſuis ici dans un grand repos ; le Roi s'y plait tout-à-fait ; mais le tems eſt effroïable.

* Mlle. Balbien.

LETTRE LXVIII.

A LA MEME.

à St. Cyr, 9 septembre.

VOtre bon esprit vous a bien fait voir que le voïage de Me. d'Hanovre en Allemagne ne devoit pas être fort agréable au Roi, & qu'il ne seroit pas juste que ses bienfaits allassent chez ses ennemis. Je ne saurois croire qu'il fût bien difficile de remettre les deux princesses sœurs en commerce; mais il me semble qu'il n'est pas à propos d'en parler aujourdhui. Monsieur le prince est à Chantilly; nous allons à Fontainebleau; elles ne s'y verroient pas présentement, & c'est une affaire à traiter à notre retour. Il n'est pas besoin que je vous dise ce que je pense là-dessus, non plus qu'en toute autre chose; vous me connoissés mieux que je ne me connois moi-même. Je suis très contente de Me. la duchesse du Maine; & si elle exécute ce qu'elle se propose, elle vaudra mieux dans sa petite personne que toutes les autres ensemble. Vous savés que ce n'est pas leurs soins, leurs déférences, leurs ménagemens, que je demande; c'est le bien uniquement que je cherche. Je voudrois

qu'elle fût agréable à Dieu, au Roi, à son mari, aux honnêtes gens ; & tout cela ne se fait pas sans le vouloir & sans se contraindre. Adieu, Madame.

LETTRE LXIX.

A LA MEME.

LEs affaires de M. de Cambrai m'affligent toujours ; mais elles ne m'inquiétent plus ; & j'attends dans une grande paix la décision du Saint Siége. M. l'évêque de Meaux a montré par sa *rélation du quiétisme* la liaison qui est entre M. de Cambrai & Me. Guïon, & que cette liaison est fondée sur la conformité de la doctrine. On voit aisément le danger d'une erreur soutenue par un homme d'une telle vertu, d'un tel esprit, & dans un tel poste. Nous l'avons caché, tant que nous avons espéré d'y remédier ; nous l'avons découvert, quand nous avons cru le devoir à l'église ; voilà ce qui dépendoit de nous ; c'est à Dieu à pourvoir au reste. Cette affaire, ma toute chere, ne me fait point oublier la misère dont le peuple est menacé ; & plut à Dieu pouvoir la soulager autant que j'en suis occupée ! On prétend qu'on faillit tout gâter en 1694 par l'or-

lre qu'on voulut mettre au blé, & qu'il ne faut jamais s'en mêler ; on ſe plaint de ce que des uſuriers en amaſſent : mais ce ſont des avis généraux & par-là inutiles : ſi l'on ſavoit qu'un tel a un grenier rempli, on iroit bien vîte l'ouvrir : & cet exemple feroit du bien à tout le monde. Le malheur eſt que tous les péïs étrangers ſont auſſi mal que nous, & qu'ainſi on n'en peut eſpérer de ſecours. Dieu eſt en colere: il faudroit l'appaiſer : & nous ne feſons que l'offenſer. Je ſuis très édifiée de la conduite de Me. de Cailus : ſi elle perſevére, je ne doute pas qu'elle ne ſoit plus agréable à Dieu, que d'autres ames plus pures & moins ferventes. Adieu, Madame, il y a long tems que je deſirois ce moment-ci, pour vous aſſurer que je ne change point pour vous & que je vous eſtimerai & aimerai juſqu'à la mort. Tout va bien à St. Cyr : & nos filles croiſſent tous les jours en pieté & en capacité.

LETTRE LXX.

A LA MEME.

C'EST avec plaiſir, Madame, que je vous aſſure de la joïe que j'aïe eue, quand j'ai ſu que vous étiés hors de dan-

ger. Tout St. Cyr a fait ſon devoir en cette occaſion, ſoit pour demander votre vie, ſoit pour remercier quand on l'a ſue en ſûreté. Le Roi ſe porte très bien, & je ne me porte pas trop mal. Notre prince de Dombes vient bien, & Me. ſa mere s'eſt tirée avec vigueur de cette grande affaire. Il eſt vrai que je n'aurois pas cru que cette grande princeſſe d'Hanovre fit tant de bruit : mais j'ai été fort aiſe de ſon établiſſement : car je conſerve beaucoup de zèle & de reſpect pour Me. ſa mere. J'eſpére beaucoup ſur le mariage de Mlle. de Chateaubriant : elle a inſpiré une grande paſſion à un homme que j'ai vu naître, & qui n'en eſt pas plus jeune. Je ſuis très vieille, mais très contente : & cela n'eſt point commun. Adieu, Madame, réjouiſſez-vous ; ne vous laiſſez pas gagner par les vapeurs : & croïez-moi à vous pour toujours.

LETTRE LXXI.

A Me. DE LA LANDE. *

VOus voilà, ma chere enfant, dans votre ménage. Je prie Dieu de le be-

* Mlle. de Biodos de Caſteja, née en 1672, élevée à St. Cyr, attachée durant quelques années à Madame

nir : & je l'eſpére fermement. Vivez dans le fonds de votre maiſon. Fuïez le monde. Attachez-vous à plaire à votre mari, & tâchez de ne plaire qu'à lui ſeul *. Que St. Cyr & ma maiſon ſoient vos plus grands plaiſirs. Soïez laborieuſe : nous ſommes tous nés pour le travail : & aucun des momens de notre vie n'eſt à nous. Priez pour moi : votre cœur eſt pur : vos prieres ſeront exaucées : vous ſavés mieux que perſonne mes imperfections & mes défauts. Je ne ſaurois aller chez vous ; vous ne pouvés venir chez moi ; cependant vous voulés me voir ; & je veux que vous me voïés ; je vous envoïe donc ma chambre ** ; je ſai que vous vous y êtes amuſée.

LETTRE LXXII.

A LA MEME.

JE ſuis ravie, ma chere enfant, de vous ſavoir accouchée heureuſement, & accouchée d'un garçon. Je vous l'avois

de Maintenon, mariée à M. de la Lande, ſous-gouvernante des enfans de France.

* Me. de la Lande étoit extrémement belle.

** C'eſt un éventail, où l'on voit au naturel l'appartement de Me. de Maintenon : le Roi y travaille à ſon bureau, Me. de Maintenon file, Me. la ducheſſe de Bourgogne joue, Mlle. d'Aubigné fait colation.

bien dit qu'on ſe feſoit les maux plus grands qu'ils n'étoient, & que la tendreſſe pour l'enfant en diminuoit une partie, & que l'amour pour le pere donnoit la force de ſuporter l'autre. Remerciez Dieu de ſes graces ; un mari ſage, un fils, de la ſanté, quels biens ſouhaiter après cela ? Perſonne ne s'intéreſſe à vous plus que moi ; vous mériterés toujours mon amitié : vous l'aurés toujours. Conſervez-vous ; tâcher de nous bien porter eſt un de nos devoirs. Quoique vous entendiés dire, ne vous allarmez pas * ; fiez-vous en à moi ; on verra que vous êtes favorite d'une favorite.

LETTRE LXXIII.

A MLLE. D'OSMOND.

1701. *à Verſailles, ce 28 février.*

JE ſuis ravie de votre établiſſement, Mademoiſelle ; & j'eſpére que votre ſœur ** ne perdra rien en vous donnant tout ce qu'elle avoit. Celui qui vous épouſe (*a*) eſt bien eſtimable ; il préfere votre vertu aux richeſſes qu'il auroit pu trouver.

* Sur la place de ſous-gouvernante que Madame de Maintenon lui avoit promiſe.

** Depuis, Me. la marquiſe d'Havrincour.

(*a*) M. de Bouvet, marquis de Louvigny.

Et vous, vous préferés la ſienne aux biens que vous allés partager avec lui. Avec de tels ſentimens, un mariage ne peut qu'être heureux ; Dieu bénira deux époux dont la pieté eſt le lien. Je ne ceſſerai jamais de vous aimer, & de me ſouvenir que je ſuis aimée de vous. Je n'ai point pris Mlle. votre ſœur pour la garder auprès de moi, comme vous le penſés. Elle va retourner à St. Cyr où ſa capacité l'a miſe à la tête d'une claſſe. Je l'en tirerai de tems en tems pour la délaſſer d'un perſonnage ſi ſérieux. Me. la ducheſſe de Bourgogne l'aime fort ; & ce voïage-ci, j'en ai été fort contente. Adieu, ſoïez l'exemple de votre province ; qu'on voïe que vous avés été élevée à St. Cyr ; & croïez que je vous aimerai toute ma vie.

LETTRE LXXIV.

A Me. LA MARQUISE D'HAVRINCOUR.

le 24 février. 1705.

VOus n'avés à préſent, ma chere fille, que deux choſes à faire ; ſervir Dieu & plaire à votre mari. * Prodiguez-lui vos

* M. le marquis d'Havrincour, gouverneur d'Heſdin en Artois : il en donna en 1737. ſa démiſſion en faveur de ſon fils, aujourdhui ambaſſadeur du Roi à la cour de Suede.

complaifances ; entrez dans toutes fes fantaifies ; fouffrez toujours fes bizarreries ; & qu'il n'ait jamais à fouffrir des vôtres. S'il eft jaloux, ne voïez perfonne ; s'il vous veut dans le grand monde, mettez-vous y, toujours avec la modération que la vertu demande.

Vous allés être gouvernante ; comprenez & faites tout le bien que peut faire la premiere perfonne d'une ville. Aïez toujours quelque honnête femme en votre compagnie ; vous êtes trop jeune pour vous livrer au monde fans avoir un témoin irréprochable de votre conduite. Votre mari vous en faura gré, tel qu'il foit. Soïez circonfpecte dans vos liaifons avec les femmes ; il vaut mieux être vue à l'opera avec tel homme qu'avec telle femme au fermon.

Aimez la préfence de votre mari ; jamais de miftère avec lui. Que vos prieres foient plus ou moins longues felon fon gout ; cette complaifance eft une priere.

Obéir à fes volontés eft le premier devoir du mariage ; élever vos enfans, le fecond. Aïez foin d'eux avant leur naiffance, & ne hazardez point leur vie & leur falut par des indifcrétions. N'oubliez rien pour en faire de véritables chrétiens ; rendez-leur l'éducation que vous avés reçue ; préparez-vous aux chagrins qu'ils vous

onneront. J'efpére qu'ils feront dignes de ous ; cependant ne vous dépouillez jamais e votre bien en leur faveur ; le monde eft dangereux ! peut-être iront-ils au bal, le ur qu'on vous donnera l'extrême-onction.

Retenez-vous fur le jeu ; vous avés été ouvent témoin des malheurs que l'amour u jeu attire.

Aimez l'ouvrage, la folitude, & ces éflexions qu'on fait fur foi-mème pour fe onnoitre & fe corriger. Point de hauteur. oïez ferme & douce dans votre domefti-ue. Ne donnez jamais dans le ridicule xcès des modes. La bienféance veut que ous les fuiviés : & la modeftie veut que ous ne les fuiviés que de loin. Que je 'entende pas dire de vous, ma chere 'Ofmond, que vous êtes une femme ma-nifique : on croit que c'eft une louange : 'en tâtez jamais.

Vous avés été élevée dans la plus pure octrine. Vous favés fort bien votre reli-ion : vous avés mème de la pieté : abhor-ez toute nouvelle opinion : taifez-vous fur et article : ou ne parlez qu'avec une ex-rême retenue.

Je ne vous dirai rien de vos devoirs de onne Françoife. Vous avés trop d'obliga-ons au Roi, pour vous départir jamais u refpect & de l'amour que fes fujets lui

doivent : la reconnoiſſance vous oblige encore plus étroitement de prier toute votre vie pour ſa perſonne ſacrée. On ſe donne aujourdhui une grande liberté de parler des défauts des princes : ne ſouffrez jamais qu'on parle librement du notre devant vous, vous qui le connoiſſés mieux que perſonne.

Enfin, ma chere fille, ſoïez une bonne chrétienne, une bonne femme, une bonne mere : & vos devoirs ſeront remplis, votre réputation bien établie, & votre ſalut aſſuré *.

LETTRE LXXV.

A Me. DE QUERJEAN.

1705. *à Trianon, 25 juillet.*

M. Le cardinal de Noailles me preſſe fortement de conſentir à la liberté de M. le marquis de Querjean. Il dit qu'il eſt vieux, malade, converti, & pénétré de deſir de ſe préparer à la mort. Je voudrois le ſervir : mais je ne voudrois pas vou

* L'original de cette règle de conduite eſt entre les mains de Me. la marquiſe d'Havrincour, qui la relit encore tous les matins. C'eſt à ces conſeils exactement ſuivis, qu'elle doit cette haute pieté qui édifie toute ſa province, une maiſon bien affermie, & une famille floriſſante quoique nombreuſe.

vous nuire : ainſi je me trouve partagée entre la compaſſion & l'amitié. Il eſt difficile que vous réſiſtiés là-deſſus à votre archevêque. A la fin, le Roi en ſera touché. Ne vaudroit-il pas mieux entrer en négociation avec M. le cardinal ? Il vous dira que M. de Querjean ne vous tourmentera point, qu'il ne ſe vengera pas, qu'il vous fera tout le bien poſſible. Il demeurera garant de ces paroles. M. le duc de Foix n'eſt-il pas toujours votre ami ? Je le crois en grand commerce avec tous les Noailles. Croïez, Madame, que je vous fais cette propoſition par amitié, & non par laſſitude de ſoutenir ce que j'ai commencé. M. de Querjean ne ſortira point que vous ne ſoïés avertie. Je vous ſouhaite une meilleure ſanté : mais il y a un âge fait pour ſouffrir, comme il y en a un pour s'amuſer. Prenons notre parti : & ſouffrons : & ne murmurons point de ce que nous ne pouvons ſouffrir enſemble.

LETTRE LXXVI.

A LA MEME.

8 decembre. 1705.

NOUS avons perdu une excellente amie en perdant Me. de Montchevreuil. Mais je vous aſſure que vous n'avés

rien perdu par raport à moi. Vous savés, & je ne l'oublie point, combien je vous aimois indépendamment d'elle. Je suis la même pour vous : au milieu de nos embarras, je pense souvent à nos soirées de la rue des tournelles. Je voudrois bien vous voir encore une fois avant ma mort. Mais pourquoi ne me parlez-vous pas de votre santé ? votre lettre seroit parfaite. Ma fievre part tout doucement : je reprends mes forces : vos nois y contribuent : je les aime, & je vous en rends mille graces : c'est le seul présent que je reçoive avec plaisir.

Dès que j'eus reçu votre mémoire, je l'envoïai & recommandé à M. de Torci. Il parla au Roi, & m'écrivit un refus fondé sur beaucoup de raisons. Vous voïés qu'on ne fait pas tout ce qu'on voudroit. Je ne sai rien de ce qui s'est dit * du mariage de Mlle. d'Osmond. Il s'est trouvé encore meilleur que je ne l'avois espéré. Je suis votre très humble servante, & bien affligée d'ajouter, votre servante très inutile.

* On dît à Paris & même à la cour, que Mlle d'Osmond, étoit fille de Me. de Maintenon & du Roi Me. de Maintenon, instruite de ce propos, dît : *plût à Dieu : mais si cela étoit, M. d'Havrincour la mériteroit mais ne l'auroit pas.*

LETTRE LXXVII.

A LA MEME.

28 decembre. 1705.

J'Ai bien ſu, Madame, la derniere tentative qu'à fait M. de Pontchartrain en faveur de M. de Querjean. Mais vous ne ſavés peut-être pas la fermeté du Roi à refuſer. Tant que je vivrai, vous ne ſerés point expoſée à ſon reſſentiment. Je ne puis vous donner de rendez-vous, n'étant pas maîtreſſe d'un ſeul jour. Je vous écris en prenant des eaux de Forges : elles me font beaucoup de bien : je vous le dis, Madame, parce que je ne crois pas vous être indifférente. Si je ſuivois mon gout, je vous entretiendrois plus long tems.





LETTRES DE MADAME DE MAINTENON, ET DE ME. LA MARQUISE DE VILLETTE.

LETTRE I.

A ME. LA MARQUISE DE VILLETTE *.

Ce 20 mars.

1707. IL eſt vrai, Madame, que M. le marquis de Montaterre étoit un de mes plus anciens amis, & ſa premiere femme, la premiere perſonne que j'ai aimée. Je vous conjure de remercier Me. la marquiſe de l'honneur qu'elle me fait : je n'écris plus que pour le néceſſaire : & vous l'aſſurerés mieux que moi de l'intérêt que je

* Deſchamps de Marſilly, née en 1679, marquiſe de Villette, & enſuite vicomteſſe de Bolingbroke, morte en 1731.

prendrai toujours à ce nom-là. Je ferois ravie que M. de Lapay fut bien réuni à toute sa famille ; j'aime la paix : & il me semble que rien ne fait tant d'honneur dans le monde, que de finir ces sortes d'affaires sans procès.

L'affaire de M. de Surville n'est pas facile à raccommoder : mais il ne faut pas se rebuter : je suis assez piquée qu'il n'ait pas demandé à aller en Ecosse. Ce seroit un grand mérite pour vous, Madame, d'aimer la solitude ; car vous êtes bien propre au monde ; je trouve qu'il y a long tems que vous n'êtes venue à St. Cyr. Je n'ose vous donner de rendez-vous, de peur de n'y pas être exacte ; si cependant le dimanche de la passion pouvoit vous tenter !

Il est inutile que M. d'Argenson me fasse voir tous les plans dont il me parle. Je me fie bien à lui ; je serois pourtant fâchée d'être tout à fait inutile à Me. de Levy & à mes cheres filles.

Pourquoi vous faut-il un chemin singulier pour votre fils ? pourquoi demander des bagatelles à M. de Chamillard que vous devés réserver pour les grands coups ? Il ne suffit pas d'avoir du crédit ; il faut savoir ne pas l'user.

LETTRE II.

A M. LE MARQUIS DE VILLETTE.

Ce 1 avril.

L'ETAT où je vous ai vu ne me sort pas de l'esprit; si vous saviés à quel point j'en suis touchée, vous verriés que la peine que vous me donnés n'a pas diminué l'amitié que j'ai toujours eue pour vous. C'est par cette même amitié, que je vous conjure de bien considérer ce que vous allés faire, si vous abandonnés Murçay; vous serés obligé de demeurer à Paris: votre femme est belle; **N...** est dangereuse; elles seront naturellement liées; je crains pour vous une suite de déplaisirs plus cuisans que ceux que vous avés; je sais que Me. de Villette est sage; mais je connois aussi le danger des occasions; Paris est si gâté que les meres & les maris voudroient leur fille & leur femme à Versailles, comme en un lieu de sûreté. C'est par amitié, encore une fois, que je vous conjure de faire vos réflexions sur un article dont le repos de votre vie dépend.

Il y a long tems que je vous ai dit, mon cher cousin, que je ne croïois pas que vous eussiés rien à prétendre; & j'ai cru le voir

bien clairement, quand on m'a refusé pour vous le gouvernement de Niort; si vous étiés vraiment philosophe, vous ne penseriés qu'à une vie douce, parmi vos amis, dans le sein de votre famille, auprès de l'aimable femme que vous avés. Soïez quelque tems sans rien demander au Roi. Je lui proposerai dans un bon moment d'assurer à Me. de Villette votre pension de deux mille écus. Il dit qu'il entend souvent parler de vos prétentions; laissez effacer cette impression-là. Je connois votre zèle pour le service; montrez que vous êtes prêt à tout & capable de tout; mais encore une fois demeurez en repos. Je ne suis plus accessible, & encore moins à mes parens qu'aux autres. Vous en pénétrés les raisons; je ne puis dire tout ce que je sai; je vous renvoïe à la valée de Josaphat. J'embrasse Me. de Villette.

LETTRE III.

A LA MARQUISE DE VILLETTE.

à St. Cyr, ce 14 avril. 1707.

LEs deux gentilshommes que je vous ai recommandés, Madame, me donnent beaucoup de souci; j'aime à voir clair dans les choses dont je me mêle; & je ne

l'ai pu jusqu'ici ; vous êtes expéditive, & vous allés au fait ; je vous conjure de m'aider.

Je voudrois que vous vissiés ces Messieurs qui nous promettent des emplois depuis si long tems, ou douze cens francs en attendant que nous les aïons. Si cette somme est péïée en billets de monoïe, je vous les renverrai bien vîte ; & vous en tirerés parti ; car certainement, Madame, vous êtes plus habile que moi ; & ce n'est pas beaucoup dire.

Enfin, Madame, je vous conjure, pour l'amour de Dieu, de devenir l'intendante de M. de Goulherre & de M. de Sarrazin, & qu'ils ne touchent plus d'argent que par moi. Je ferai vivre leurs femmes qui sont si vives qu'elles vous importunent vous & moi tout ensemble. Croïez que je sens comme je dois les complaisances que vous avés pour moi ; je sai faire de vous, Madame tout le cas que vous mérités. La nouvelle d'Allemagne est très bonne ; une pareille en Flandre me rafraichiroit le sang. Je ne me mettrai point en pieces pour M. de la Fosse ; Mrs. de Noailles l'ont pris sous leur protection ; ils sont plus propres que moi à le servir ; cela n'est pas vraisemblable ; & pourtant rien n'est plus vrai.

LETTRE IV.

AU MARQUIS DE VILLETTE.

Ce 24 avril.

MRs. de Chamillart, le Moine, Rigodet, & vous, m'avés bien fait ſavoir que votre accommodement étoit fait : pas un ne m'en aprenoit les conditions : enfin je les ſais aujourdhui : vous avés beaucoup pris ſur vous pour avoir la paix : & c'eſt le parti des ſages : je ſouhaite de tout mon cœur que vous le ſoïés aſſez, pour réduire votre dépenſe au projet de recette que vous avés fait & que par là vous épargniés quelque choſe pour vos deux Sophies qui ne doivent pas ſouffrir de leur déſintéreſſement. On m'a dit que N... va paſſer l'été à Paris : cela ſera bon pour elle & ne le ſera pas pour la grande Sophie : vous vous préparés des déplaiſirs : & quelque bonne opinion que l'on puiſſe avoir d'une jeune perſonne, on ne doit pas l'expoſer à la tentation. N... eſt très dangereuſe, parce qu'elle eſt très aimable, douce, inſinuante, ſpirituelle, & toute faite pour perſuader : Dieu ſait ſi je ſuis prévenue contre elle ! mais vous n'avés que trop vû que je la connois mieux que

vous : je vous aime & Me. de Villette aussi : je suis vieille & prévoïante : je vous en parle pour la derniere fois. Je ne puis vous dire ce que je sentis, la derniere visite que vous m'avés faite : l'état où vous étiés me toucha si tendrement, que je fus bien prête de pleurer comme vous. Je vous embrasse tous deux, & la petite *, qui ne se soucie pas d'avoir des terres.

LETTRE V.

A LA MARQUISE DE VILLETTE.

1707. *à St. Cyr, ce 22 mai.*

VOus êtes, Madame, ce qui s'appelle une brave femme de me faire toucher de l'argent dans un tems comme celui-ci : je vous en fais mes remercimens très humbles & très reconnoissans : & je persiste à aimer mieux M. de Sarrazin en Auvergne qu'à Paris : j'ai trop gouté de plaisir, dans l'idée de son absence, pour m'exposer à ses visites : vous en voilà donc quitte Madame, & je serai au comble du bonheur, si vous pouvés renvoïer M. de Goulherre en Bretagne. Cette expérience m'empêchera d'avoir à l'avenir aucune prétention pour mes créatures. Je vous donne le

* Aujourdhui, abbesse à Sens.

bon jour. J'ai depuis ce matin l'inquiétude de croire le tiers de Verſailles brulé : je viens d'apprendre que ce n'eſt rien. Donnez-moi ſouvent des nouvelles de M. de Villette : je comprends fort bien par l'attention que vous avés pour moi dans les petites choſes ce que vous feriés capable de faire dans les grandes.

LETTRE VI.

A LA MEME.

à St. Cyr, ce 2 juin. 1707.

IL eſt vrai que Me. de Crenan me mande beaucoup de bien de Sophie : mais je n'ai point de peine à le croire : ſa capacité n'en promettoit pas moins : & je ſuis perſuadée que ſon mérite ira toujours croiſſant. Me. de Crenan me demande des demoiſelles de St. Cyr : je voudrois pouvoir lui en donner : car je ſais le mérite de l'abbeſſe & la régularité de la communauté : mais nos filles ſont tellement prévenues contre les abbéïes, que je ne ſuis pas la maitreſſe ; faites cette réponſe pour moi, en l'accompagnant de toutes les honnêtetés que je dois. Doutez-vous, Madame, que je ne fuſſe ravie de faire plaiſir à M. Rigodet qui m'a paru comme à vous

un fort honnête homme ? mais je n'ai guère de crédit auprès de M. de Pontchartrain ; & vous, vous le gouvernés, quoique vous ne vouliés pas me l'avouer ; faites donc de votre mieux.

N'oubliez rien, Madame, pour le salut de M. de Villette, & afin qu'il profite du tems qui lui reste, qui ne peut être bien long ; nous aimons trop la vie des gens que nous chérissons, & pas assez leur ame. Oui, vous aurés besoin des principes de St. Cyr ; & vous serés plus coupable qu'une autre, si vous ne les mettés en pratique ; vous ne pourrés vous excuser sur le manque d'instruction, & encore moins sur votre peu de lumieres. J'ai nommé votre nom à Me. la princesse des Ursins dans une de mes lettres ; là-dessus, elle m'écrit des merveilles de vous, Madame, qui me font voir qu'elle vous connoit plus que je ne pensois. Les nouvelles de tous côtés sont si bonnes que je me porte bien ; & après la paix, ce sera quelque chose de surprenant, que la santé dont vous me verrés jouir.

Je n'ai pu faire réponse à M. d'Argenson. Je suis très satisfaite de lui. J'ai un fonds d'estime pour sa personne, qui résisteroit à bien des fautes à mon égard, quand il seroit capable d'en faire ; il sert

trop bien le Roi & le public, pour qu'il ſoit permis aux particuliers de ſe plaindre de lui.

LETTRE VII.

à St. Cyr, ce 24 juillet. 1707.

J'AI bien donné ma parole à M. de Chamillard de ne lui demander jamais d'emploi, mais non de n'avoir nulle reconnoiſſance pour ceux qui en donneront à mes créatures ſans que je leur en demande; je vous conjure donc, Madame, de témoigner la mienne à M. Deſmarets; je ne l'oublierai jamais, & je ne l'importunerai ni directement ni indirectement.

Quant à vous, Madame, je ne ſais comment vous marquer les obligations que je vous ai; vous avés deſeſpéré M. de Sarrazin & établi M. de Goulherre; ce ſont manières différentes qui me raviſſent toutes & me mettent en grand repos.

Je voudrois bien vous dire quelque choſe qui regarde M. d'Argenſon, que je n'ai pas la force d'écrire; faites m'en ſouvenir, je vous prie, quand nous ſerons enſemble.

Les affaires de Toulon me font trop de mal, pour que je vous réponde agréable-

ment ſur M. de Pontchartrain ; ſon paquet devoit aller droit à vous, Madame, mais pour me confondre, il veut m'accabler de ſes politeſſes. Dites-lui, je vous prie, que je n'ai pas un aſſez mauvais naturel pour ne ſentir que le mal, & qu'il me trouvera encore plus vive ſur la reconnoiſſance que ſur les plaintes. Je me flâte que M. Voiſin nous aidera ; mais les projets de la politique ne s'accordent guère avec ceux de la charité. Adieu, Madame, je vous aſſure tout groſſiérement que vous me plaiſés fort.

LETTRE VIII.

1707. *à Verſailles, ce 10 décembre.*

ME. de Goulherre eſt ici errante dans tous les chemins, perchée ſur tous les degrés, rampante au long de toutes les murailles ; j'ai cru que ce n'étoit qu'un effet de la paſſion que je vous ai confié qu'elle avoit pour moi ; mais elle m'a lancé un petit mot qui me fait voir qu'il y entre de la faim. Elle n'a rien touché depuis le mois d'avril ; je vous prie, Madame, de m'en informer ; car je ne veux pas abandonner à cette extrémité ma pauvre chrétienne, c'eſt ainſi qu'elle ſe nomme elle-même. Je prie M. de Villette

de m'envoïer un mémoire de tout ce que j'ai de connoiſſances à la marine, afin que je le mette ſous les yeux du Roi, toutes les fois qu'il vaquera quelque choſe; c'eſt tout ce que nous autres miſérables pouvons faire, pendant que vous gouvernés celui à qui nous n'oſons même demander.

Adieu, Madame, je ſouhaite que M. de Villette ſoit en état de venir ici, & qu'il ne s'en donne pas la peine. Je ſuis, Madame, toute à vous; rendez moi toujours de bons offices auprès de M. d'Argenſon, qui eſt fort bien avec moi, malgré ce que vous ſavés *.

LETTRE IX.

à Fontainebleau, ce 21 juin. 1708.

JE vous prie, Madame, de donner vingt louis par extraordinaire à Me. de Scuderi & dix à Me. de Conflans, ſi vous ne ſavés pas où prendre celle-ci, Me. de Caylus eſt en grand commerce avec elle.

* Les dévots avoient accuſé M. d'Argenſon de corrompre par ſon exemple les mœurs qu'il devoit maintenir par ſa charge, & d'avoir bâti une maiſon au fauxbourg St. Antoine pour être plus à portée de la ſupérieure de la Madelaine de Trainel dont il étoit amoureux. Cette accuſation ne lui ôta ni la confiance du Roi, ni l'eſtime de Me. Maintenon.

De la manière dont on nous parla hier de Me. de Pontchartrain, je la crois morte présentement ; vous savés mes sentimens là-dessus pour la personne qui la perd, & en particulier pour Me. la chanceliere ; aquittez-moi donc de tous mes devoirs. Tant que vous serés à Paris vous devriés me mander des nouvelles ; nous aurions besoin qu'elles fussent divertissantes ; car je vous assure que mourons d'ennui.

Le Roi a voulu faire plaisir à Me. de Crenan & soutenir une maison aussi réguliere ; j'ai sollicité ; mais en vérité, c'est vous qui avés tiré l'argent. Je vois bien que vous voulés me surprendre en me montrant Sophie l'admirable. Adieu, Madame, je suis toute à vous ; n'oubliez ni la robe de Jeannete * ni votre St. Cyr.

LETTRE X.

1708. *à St. Cyr, ce 13 août.*

J'Ai voulu, Madame, avant de vous faire réponse, voir Me. de Dangeau qui étoit à Paris & qui devoit en revenir très instruite de tout ce qui regarde Mlle. de . . . . . elle l'a été voir, & a trouvé tout ce que ma belle veuve ** m'en avoit

* Aujourdhui Me. la marquise d'Haussi.
** Me. de Villefort.

dit. Si l'on détruifoit Madame, tous les lieux où il y a eu du mal, il ne refteroit pas une églife debout. Nous aurons plus de facilité à rectifier Mlle. de Boifprunier qu'à établir une nouvelle maifon ; elle en a une, toute louée, à bon marché, & où il y a dix ou douze petits logemens. J'accepte la protection de M. d'Argenfon que vous m'offrés ; & je le prie de faire une information fecrette des perfonnes qui font dans cette maifon ; j'ai été un peu choquée d'y voir une femme brouillée avec fon mari ; M. & Me. de Dangeau m'affurent que c'eft lui-même qui péïe fa penfion, & qu'il eft bien aife qu'elle y foit, parce qu'elle eft un peu portée à la dépenfe & qu'il eft huit mois de l'année en Flandre ; je ferois ravie d'être éclairée par M. d'Argenfon & qu'il me rendit compte de tems en tems de tout ce qui fe paffera. Mlle. de Boifprunier eft bonne, fimple, & facile à tromper ; mais j'efpére que ma belle veuve veillera à l'honneur & à la fûreté de ce lieu-là, qui peut être d'un grand fecours à de pauvres perfonnes qui ont des affaires à Paris, & trop peu de bien pour donner de groffes penfions dans des couvents, qui d'ailleurs fe laiffent tromper auffi. M. de la Reynie fit très bien de faire ôter cette croix. Il n'y a que

trop de communautés ; mais j'avoue que j'aime fort celles qui ſont utiles au public & qui n'ont point de lettres patentes. Il n'y a chez Mlle. de Boiſprunier que quatre pauvres petites filles, qui vivent des reſtes de nos dames & à qui on apprend à prier Dieu & à travailler. Le paſſé eſt paſſé, Madame, & nous pouvons aiſément mettre Mlle. de Boiſprunier ſur un bon pié ; elle eſt conduite depuis long tems par le pere Fleurian jéſuite, qui la mettra dans la dépendance où elle doit être de M. d'Argenſon ; & je lui en donnerai l'exemple. Vous ne me devés pas d'excuſes de la longueur de votre lettre ; je ſuis trop aiſe d'entendre parler du détail de ces ſortes d'œuvres ; mais, Madame, celle-ci eſt protégée par Me. la préſidente de Nêmond ; & c'eſt elle qui y mena Me. de Villefort ; allez la voir, je vous prie ; & vous ſerés péïée de toutes vos peines. Il ne faut pas finir, Madame, ſans vous prier de remercier M. d'Argenſon de tout ce que vous me dites d'obligeant de ſa part ; aſſurez-le qu'il ſe trouvera fort bien de moi ; je ſuis fort raiſonnable ; & il ne l'eſt pas peu. Vous me faites fort grand plaiſir de me ſacrifier l'envie que vous auriés de lui montrer St. Cyr ; il eſt certain que je garde mes enfans avec beaucoup

de jalousie ; il faut que l'avenir soit encore plus rigoureux ; car les voilà avec la guimpe & le voile, & aussi religieuses à l'extérieur qu'elles le sont dans l'ame. Je relis votre lettre ; & je me trouve fort offensée de la proposition de ce milieu entre le monde & le refuge ; nous ne prétendons point quitter le monde, ni avoir l'air d'une communauté, mais une honnête retraite où on vivra chrétiennement. Adieu, Madame, la joïe de Gand dure encore.

LETTRE XI.

à Fontainebleau, ce 11 août. 1708.

JE voudrois de tout mon cœur marier Sophie : mais le tems n'y est pas propre. J'ai reçu une lettre de M. de Surville, une de Me. sa femme & une de Me. la maréchale d'Humieres, toutes remplies de remercimens, comme si on leur avoit fait une grande fortune. Ma *solidité* est assez étonnée de ces choses-là, quoiqu'elle dût y être accoutumée. Je conviens avec vous que je suis trop inquiéte : & je dis souvent à Me. la duchesse de Bourgogne qu'elle & moi pleurons des gens qui se réjouissent très fort : au moins tout ce qui nous revient de Flandre nous assure du bon état de cette armée, & qu'il

ne leur manque rien : il eſt vraiſemblable qu'elle ſe mettra bientôt en mouvement car on dit que les ennemis vont faire un ſiege : nous ne ſavons pas encore auquel ils s'attacheront. Je donnerai le placet de Me. de Franclieu : & je dirai ce qu'il faut pour le faire réuſſir. On ne m'a pas dit que M. l'archevêque de Sens ſoit venu à ma porte : & je n'en ai point été ſurpriſe ; parce qu'il m'a toujours paru que par une diſcrétion bien rare dans un évêque, il ne me vouloit voir que pour affaires : je vous prie, Madame, de l'aſſurer de mon très humble reſpect, qu'il me verra toujours quand il voudra, & que je l'eſtime & honore plus que beaucoup de gens que je vois plus ſouvent : vous me connoiſſés aſſez pour lui en pouvoir répondre. Vous m'avés fait une peinture de Me. de Crenan, qui fait que je vous envie le bonheur de paſſer vos jours avec elle. Vous connoiſſés, Madame, l'amitié que j'ai pour vous, depuis que vous êtes au monde.

LETTRE XII.

1709. *le 7 février.*

TOUT le monde a été ravi de ce que l'on a fait en Eſpagne pour M. le duc d'Albes : & jamais étranger n'a été ſi

eſtimé & ſi aimé dans une cour, que celui-là : je ſuis bien fâchée des fréquentes incommodités de Me. la ducheſſe d'Albes: donnez lui ma lettre. Vous faites trop de cas de ma ſanté : elle eſt aſſez bonne depuis deux jours : je ſerai peut-être demain malade. Je vous donnerai un rendez-vous, dès que ce tems terrible ſera paſſé : car je vous aſſure, Madame, que malgré l'accablement où je ſuis preſque toujours, je ne vous vois point ſans plaiſir : ſi vous me voïés de plus près, vous trouveriés que je vous dis une fort grande douceur.

LETTRE XIII.

à St. Cyr, le 21 mai. 1709.

RIEN n'eſt plus triſte pour vos amis, Madame, que d'avoir toujours à remercier ſans rien obtenir : je vous aſſure que j'en ſuis ſenſiblement touchée : j'ai toujours eu le malheur de me mettre à la place des affligés : & c'eſt ce qui me rend ſi tendre, outre les raiſons particulieres que j'ai de m'intéreſſer à des perſonnes d'un tel mérite, & d'une telle naiſſance : j'ai parlé bien ſouvent pour eux, & je ne me rebuterai point : vous êtes très louable dans la vivacité de votre amitié pour eux. C'eſt à vous que les carmélites doivent le petit

ſoulagement qu'on leur procure : mais je ſuis bien aiſe qu'elles aïent vu dans cette occaſion que je les aime de tout mon cœur. Vous avés raiſon d'envier l'agonie des carmélites : mais pour mourir comme elles, il faut vivre de même : feu Monſieur de la Feuillade leur écrivit en mourant, qu'il voudroit bien avoir été carmélite.

J'ai mandé à Manſeau qui eſt à Paris de donner à Me. de Scuderi ce qu'elle auroit dû toucher au mois de juillet : il eſt vrai qu'il eſt étrange que des voleurs aïent penſé à elle.

Une autre de mes protégées m'a paru bien nue ce matin : envoïez-moi vingt aûnes de poil de chevre noir. M. de Chamillard ſe moque de moi, quand je porte mes fréïeurs ſur le Dauphiné : Dieu veuille qu'il ait raiſon ! Je me porte bien, & je ſuis perſuadée que vous en êtes bien aiſe.

LETTRE XIV.

DE ME. DE VILLETTE A ME. DE MAINTENON.

JE ne puis être tranquille lorſque je ſais que vous ſouffrés ; car, ne vous en déplaiſe, je ſuis plus ſenſible à vos maux

qu'à vos chagrins ; & je ne ſaurois être auſſi détachée de votre ſanté que vous l'êtes.

Je me ſuis aquittée de vos ordres auprès de Me. la marquiſe d'Alluye. Elle m'a priée de vous répéter qu'elle s'en tiendroit à ce qu'elle vous a écrit ; elle a trouvé les créanciers un peu opiniâtres, à leur dernière aſſemblée ; ils ſont préſentement ſéparés, & ne ſe rejoindront qu'après la St. Martin ; s'ils veulent continuer le procès, elle leur ſignifiera qu'elle ne veut point ſe joindre à eux. Elle croit que c'eſt le meilleur moïen de les mettre à la raiſon, & de vous marquer ſa déférence. Il y a, Madame, un honnête homme de mes amis, nommé M. Bertin, qui exerce la charge où il eſt, depuis trente-cinq ans, avec l'aprobation de tous les miniſtres, ſous leſquels il a ſervi. Je ſais qu'on vous préſenta, il y a quelque tems, des mémoires contre lui, dont il ſe juſtifia avec le Roi & avec M. Deſmarets ; les auteurs de ces mémoires étoient ſes commis mêmes, qui l'avoient volé & qu'il avoit chaſſés. Ils lui ſuſcitent encore de nouvelles perſécutions ; & il craint qu'ils ne faſſent aller juſqu'à vous d'autres plaintes. Je vous ſupplie, Madame, de vouloir bien les lui envoïer, ou à M. Deſmarets

qui connoit ſa conduite. C'eſt peut-être le ſeul homme riche qui n'ait point voulu profiter du malheur des tems, & dans lequel M. Deſmarets a toujours trouvé des reſſources ; auſſi lui a-t'il renvoïé toutes les lettres que ces fripons lui ont écrites contre l'homme, chez lequel ils ſe sont enrichis. Mille pardons, Madame ; mais je ſais mieux que perſonne que vous n'aimés que le bien, & n'autoriſés jamais la calomnie.

LETTRE XV.

A LA MEME.

QUE ne vivez-vous, Madame, avec quelqu'un qui vous reſſemble ? Que la vie vous paroitroit aimable ! je me croiois depuis deux ans aux limbes : je vous vis hier, & vous vis plus gaie & plus tranquille, & je crus renaître. j'oublie tout aiſément quand j'ai l'honneur d'être auprès de vous, Madame, j'aurois pourtant grand beſoin que vous m'honoraſſiés devant M. & Me Desmarets : à quelque propos que ce ſoit, n'importe, pourvu que, pendant votre ſéjour à Marli, vous me nommiés une fois, une ſeule fois devant eux avec bonté ; si cela pouvoit aller juſqu'à un peu de conſidération

dération, ce ſeroit encore mieux : ſi vous y ajoutiés ce ton d'intérêt ſi brigué, je ſerois au comble de mes vœux, & ſi vous daigniés leur dire que je ſuis fort de leurs amies, vous me vaudriés deux cens mille francs, qui me mettroient à portée de m'en faire réellement conſidérer, parce que je n'aurois plus beſoin d'eux. Pardonnez, Madame, la liberté que je prends : j'en uſe avec vous comme Beautru avec le cardinal Mazarin, mais deux ans d'abſence ſont fort dangereux auprès des miniſtres ; & deux cens mille francs méritent bien qu'on ait recours à l'artifice. Vous êtes, Madame, pour les choſes ſolides ; & je fais gloire de me conformer à tous vos gouts.

J'attendrai que vous m'aïés écrit, quelque choſe de gracieux ſur le comte du Luc * pour lui faire réponſe ſur l'affaire de M. de Ste. Croix : notre plénipotentiaire s'eſt ſi bien acquitté des emplois dont le Roi l'a honoré, que vous ne ſerés point fâchée de lui dire quelques douceurs : il a un grand deſir de vous marquer ſon attachement & ſon reſpect, en feſant de ſon mieux dans une affaire à laquelle vous voulés bien vous intéreſſer. N'avez-vous plus ni commiſſions, ni ordres à me donner à Paris ? Tout

* Ambaſſadeur du Roi auprès des treize Cantons.

ce qui me vient de vous, Madame, me fait un extrême plaisir; & de votre part, le peu est beaucoup pour moi.

LETTRE XVI.

DE LA MEME A LA MEME.

de Paris, le 30 juillet.

1707.

M. Le curé de St. Sulpice veut que je vous fasse souvenir, avant la fête, de M. l'abbé du Plessis d'Argentré, à qui il voudroit bien que vous fissiés donner une des abbéïes de M. d'Arles, qui les va remettre au Roi, à ce que l'on dit, pour avoir l'abbéïe de St. Giles. Il y a aussi un prieuré vacant qui, quoique d'un petit revenu, lui conviendroit fort, parce qu'il n'auroit point de bulles à péïer. M. l'abbé d'Argentré est un cadet de maison, prêt à s'accommoder & à se contenter de tout, même d'une pension qui lui donneroit de quoi vivre honnêtement. Je ne vous parlerai en rien de ses bonnes qualités; car je crois que M. le curé vous en a informée; quelque réservé qu'il soit dans les louanges qu'il donne, il ne se lasse point de parler de M. l'abbé d'Argentré comme d'un des meilleurs sujets. Je crois donc rendre service à l'église en vous le présentant: il prêche

ſouvent & avec ſuccès. Je ſuis ravi, Madame, que l'air de Marli vous ait été bon, & que les inquietudes pour la Provence diminuent.

LETTRE XVII.

DE LA MEME A LA MEME.

ce 4 février. 1709.

JE vis hier, Madame, des gens d'autant plus ſenſibles à la joïe, qu'ils en avoient depuis long tems perdu l'habitude : c'eſt M. & Me. la ducheſſe d'Albe, charmés de la grace que le roi d'Eſpagne leur a faite, & ravis d'une lettre écrite de la main de la Reine ; vous voiez combien il vous eſt aiſé de mettre les gens hors d'eux-mèmes. Me. d'Albe vous attribue le bien qui lui arrive. Elle a une fluxion ſur le viſage, & elle m'a priée de vous dire que c'étoit ce qui l'empêchoit de vous aller rendre ſes actions de graces ; ce ſont ces termes.

J'ai été allarmée de votre colique, ce ſont des maux que je crains, parce que je les connois ; je me trouverois trop heureuſe de me conformer en tout à votre façon de penſer, hors ſur l'indifférence que vous avés pour votre ſanté & pour la vie ; la

vôtre, Madame, eſt auſſi néceſſaire à l'état qu'à moi : les meilleures têtes en conviennent. Vous faites cas de celle de Monſieur Desmarets, & il me paroît bien perſuadé que votre conſervation eſt ce qu'il y a de plus néceſſaire. Si je ne craignois que cela ne fut trop libre, je finirois ma lettre, Madame, par vous aſſurer que j'ai une impatience extrême de vous voir, mon reſpect & ma tendreſſe pour vous augmentent tous les jours, & très indépendamment de tout ce qui vous entoure ; qui vous aime vous aime pour vous même, & vous faites valoir les grandeurs.

LETTRE XVIII.

A LA MEME.

de Paris, ce 11 *mai.*

ON m'aſſure, Madame, que votre ſanté & celle du Roi ſont bonnes ; grande conſolation dans tous les malheurs qui arrivent, & ſur leſquels je n'ai oſé vous écrire : je voudrois qu'on pût toujours épargner à ce cœur ſi ſenſible tout ce qui renouvelle des idées trop affligeantes. j'ai parlé a M. d'Argenſon de Me. de Bizi ; il m'a dit qu'à votre conſidération, Madame, il lui avoit déjà rendu deux ou trois ſervices ; que n'é-

tant pas le maitre de faire tirer ſa lotterie la premiere, il l'avoit fait mettre au nombre de celles qui étoient les plus pauvres, & qu'on la fera paſſer devant toutes les autres maiſons religieuſes qui en ont obtenu : ainſi Me. de Bizi n'attendra que le moins qu'il ſera poſſible. je ſai que M. d'Argenſon n'a pas été abſolument le maitre : il a trop de reſpect pour vous & trop d'eſprit, pour négliger les plus petites occaſions de vous faire ſa cour.

Madame la comteſſe de Mailly & M. de la Vrilliere me preſſent de récrire à M. le comte du Luc ſur ce qui regarde M. le marquis de Ste. Croix; j'attends que vous m'aïés fait l'honneur de m'écrire quelque choſe que je puiſſe envoïer à notre ambaſſadeur. Je voudrois vous éviter cette peine : mais quelque confiance que j'aïe dans l'amitié de mes amis, j'en ai beaucoup davantage dans le deſir qu'ils ont de vous plaire. Ce deſir ſeroit encore bien mieux fondé, s'ils avoient, Madame, l'honneur de vous connoître comme moi.

Le tems de la pentecôte n'en ſeroit-il point un favorable pour obtenir un petit voïage de St. Cyr? C'eſt le lieu du monde le plus propre à bien paſſer une grande fête: en attendant que cela me ſoit utile pour l'autre monde, je ne ſai rien de plus agréable en celui-ci.

LETTRE XIX.

A LA MEME.

ce 12 ſeptembre.

JE me flatte, Madame, que la bonne nouvelle d'Allemagne vous aura redonné quelques momens de joïe : vous me rendés la meilleure citoïenne du monde, quand je penſe que votre ſanté dépend preſque toujours des évenemens. Les lettres des particuliers, qui ne ſongent point à nous flatter, aſſurent que notre armée de Flandre a du pain & de la viande très régulierement, & que dans les péïs étrangers on compte ſur la paix, comme ſi elle étoit ſignée. Je ſuis perſuadée, que vous conviendrés cet hiver que j'avois raiſon, & que votre campagne ſe finira plus heureuſement qu'on ne l'avoit eſpéré. J'ai cru que vous m'avoueriés de ce que j'ai dit de votre part à Madame la ducheſſe d'Albe de l'intérêt que vous preniés à ſon affliction : elle eſt extrême, quoique ſon fils ne fut aimable qu'à ſes yeux ; elles demandent les prieres de Saint Cyr. Je ne crois pas que Me. de Villhant lui refuſe les ſiennes, & qu'elle ne ſe conſole de la mort de ce petit connêtable, dans l'eſpérance que Me. d'Albe, n'aïant plus

d'héritiers, ira établir inceſſamment un St. Cyr en Eſpagne. Je deſire, auſſi vivement qu'elle, qu'il y en ait par-tout.

LETTRE XX.

A LA MEME.

ce 1 de juin.

OUI, Madame, je trouverois fort mon compte à me ſauver par de bonnes œuvres : il eſt bien plus facile de ſecourir ſon prochain, que de le ſupporter. Je vous rendrai compte de l'affaire de cette pauvre religieuſe. Me. de Bizi m'a addreſſé une lettre pour M. Deſmarets, auquel je parlerai dès demain ; car il eſt du moins autant le maitre que M. d'Argenſon ; je placerai ma demande à la ſuite du compliment dont vous me chargés pour Me. Deſmarets. Votre faveur, Madame, de ce côté-là n'eſt pas ſi ſujette aux orages que du côté de Mr. de Pontchartrain : on auroit trop d'affaires de vous raccommoder enſemble ; mais je ferai comme ſi vous l'étiés. On dit ici que ſon pere va vendre ſa maiſon & qu'il médite une retraite : ce premier article eſt véritable ; & je ne crois pas le dernier ſans fondement : il demeureroit à l'*inſtitution* hors le quartier. J'aurois le plaiſir de vous revoir d'accord

ſur bien des choſes : bien des gens, s'il quittoit ſa place, ne s'étonneroient pas d'y voir M. de Chamillard qui eſt droit & juſte. Me. de Lorge mourut hier matin; ſon mari a ſigné ſon teſtament, par lequel il s'oblige à péïer pour elle cinquante mille écus de dette : cela vaut bien les aſſiduités qu'il avoit omiſes. Toute la famille eſt dans une affliction extrême ; je leur avois fait vos complimens par avance. Je remercierai M. de Caumartin, & quand je ſaurai ce qui pourra vous amuſer, je vous le manderai, Madame, comptant ſur vos bontés, comme vous devés compter ſur mon attachement & mon reſpect.

LETTRE XXI.

A LA MEME.

PARIS ne nous fournit, Dieu merci, preſque plus de nouvelles, que des mariages & des morts, ou quelques autres raiſonnemens qui ne ſe peuvent guère traiter par lettres. La mort de Me. de Bouillon eſt bien effréïante, & ſon enterrement bien ain. Le duc d'Albret, qui n'y a eu de part que celle d'y aſſiſter, & qui l'a trouvé auſſi ridicule que le public, eſt fort malheureux dans ſa famille, & fort honnête homme

homme, quoiqu'il ait pu faire des fautes, pour n'être pas auſſi aſſidu à la cour qu'il auroit du l'être : il m'a demandé inſtamment, Madame, de vous envoïer cette lettre. Me. la ducheſſe de Noailles me prie d'aller paſſer quelques jours à Verſailles : je voudrois bien lui aider à prendre ſon état en patience. M. de Caumartin continuera à faire de ſon mieux pour Moret, par charité, & par l'intérêt que vous y prenés. Il me ſemble que tout le monde ſouhaite plus que jamais de vous plaire, & s'intéreſſe à votre repos & à votre ſanté. Je ne connois que vous qui n'en faſſiés pas le cas qu'elle mérite : elle m'eſt en vérité plus chere que la mienne, & mon reſpect eſt infini.

LETTRE XXII.

DE ME. LA COMTESSE DE CONFLANS.

MADAME, votre lettre a diminué tous mes maux : elle me promet les mèmes bontés dont vous m'avés toujours honorée. Voici ma ſituarion, je ne ſuis plus dans un couvent : mes incommodités m'en ont fait ſortir ; j'ai pris une maiſon dans un air & une expoſition propre à ma ſanté : j'y languis depuis deux mois : le Roi ne me donne point de penſion ; je ne touche pas un ſoû

de tout mon bien ; il eſt ſaiſi réellement. Il me faudroit un carroſſe, & deux domeſtiques ; cela eſt du pur néceſſaire, & je ſerois bien fâchée de vous rien demander au-delà : ma mort ne peut être éloignée : ainſi je ne vous ſerois pas long tems à charge. Si ce détail vous touche, je ne ſerai plus à plaindre. Je vous aſſure, Madame, que mon reſpect pour vous ne finira qu'avec ma vie, & que ma vie finira bientôt.

Fin du Tome ſecond.

